CROQUIS DU ZAMBÈZE

ALFRED CASALIS

MISSIONNAIRE

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago

PARIS

150f

CROQUIS DU ZAMBÈZE

A

Monsieur et Madame A. COISSON

Missionnaires à Séfula

En témoignage d'affection et de reconnaissance

D7
981
C33
1919
AFA

CROQUIS DU ZAMBÈZE

ALFRED CASALIS

MISSIONNAIRE

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago

PARIS

PRÉFACE

Il y aura bientôt un siècle que les protestants français se sont éveillés au sentiment de leur devoir apostolique. C'était en 1822, sous la Restauration. Ils n'étaient alors, dans le pays, qu'une infime minorité, et leurs églises, anéanties d'abord par des persécutions atroces, puis rendues à la liberté à l'heure où l'incrédulité régnante menaçait la vie religieuse dans toutes les âmes, commençaient à peine à se reconstituer et à tressaillir aux souffles avant-coureurs du Réveil.

Depuis lors, l'importance numérique du protestantisme français ne s'est guère accrue. Il est même probable que, proportionnellement à la population de la France, les protestants sont moins nombreux aujourd'hui qu'il y a cent ans. L'évangélisation de leur pays, la rupture du lien con-

cordataire, et, en ces derniers temps, le renchérissement de la vie les obligeant à doubler presque les traitements de leurs pasteurs, ont fait peser sur eux de très lourdes charges. Malgré tout, ils ont honorablement soutenu les efforts successifs que les circonstances leur ont imposés dans le domaine de la mission parmi les peuples non chrétiens.

D'une part, ils ont porté l'Évangile dans deux grandes régions sud-africaines que l'empire britannique a prises sous sa protection, mais où les chefs indigènes ont conservé une autorité considérable et une autonomie relative : le Lèssouto — ou Basutoland — et le Haut-Zambèze, qui forme une partie de la Rhodesia du nord.

D'autre part, à mesure que s'étendait l'empire colonial de la France, ils ont fondé, au Sénégal, une mission restée toujours beaucoup trop restreinte, et ils ont repris des œuvres infiniment plus vastes et plus prospères créées par leurs coreligionnaires anglais ou américains à Tahiti, au Gabon, aux îles Loyalty, à Madagascar.

En dernier lieu, ils ont dû assurer le

maintien, au Cameroun, des missions fondées jadis par les Baptistes anglais et dirigées de 1886 à 1914 par des missionnaires allemands.

Parmi ces divers champs de travail, le Zambèze, — pour l'appeler de son nom abrégé — occupe une place à part. Il est l'un des joyaux les plus précieux de notre couronne apostolique. Aussi, parmi les amis éprouvés de notre Société, n'y a-t-il pas de mission plus populaire.

Ce fut, dès l'origine, une œuvre de foi et d'amour désintéressé. Toute l'initiative en revint à un Français qui fut un missionnaire de premier ordre, François Coillard (1). Il y a déjà plus de quarante ans que Coillard, en 1878, réussissait à entrer en rapport avec le jeune chef du Borotsi, Léwanika, et prenait la résolution d'aller

(1) *Sur le Haut-Zambèze*, 1 vol. gr. in-8°, illustré, 2^e édition, par François Coillard.

François Coillard : I. Enfance et Jeunesse ; II. Missionnaire au Lessouto ; III. Missionnaire au Zambèze. — 3 beaux volumes illustrés gr. in-8°, par Edouard Favre. Ouvrage couronné par l'Académie française.

relever, dans ce pays, les traces encore fraîches du grand Livingstone. Il y a juste trente-quatre ans qu'une très petite caravane, conduite par M. et Mme Coillard, traversait le Zambèze et, le 11 septembre 1885, s'établissait à Séshéké.

Un des caractères que la mission du Zambèze a revêtus dès l'origine, qu'elle a conservés jusqu'à ce jour, et qui lui ont valu, dans la chrétienté évangélique, des sympathies toutes spéciales, c'est son caractère international, et, si l'on peut ainsi dire, œcuménique. Elle a eu à son service des Français, des Suisses, des Italiens, des Ecossais, des Anglais, des Boers, une Belge. Venus de pays si différents, ayant appartenu à des églises très diverses, les missionnaires du Zambèze n'ont jamais eu d'autre étendard que celui de l'Evangile rédempteur. Sous l'unique bannière de la Croix, ils ont travaillé fraternellement à convertir à Jésus-Christ l'une des races humaines les plus orgueilleuses, les plus foncièrement dépravées, les plus rétives, semble-t-il, à toute vie spirituelle.

Un autre caractère de la mission du

Zambèze, c'est qu'elle a traversé de très grandes épreuves. A plusieurs reprises, elle a paru à deux doigts de sa perte. Et cela aussi a contribué à la faire aimer de tous ceux qui savent de quels efforts, de quelles alarmes et de quels sacrifices il faut payer ici-bas le triomphe de toutes les causes justes et saintes. Les missionnaires du Zambèze ont été souvent, comme saint Paul, « pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir. »

Telles furent, entre autres, les circonstances qui amenèrent le Comité directeur à envoyer au Zambèze son secrétaire général, M. Alfred Casalis, dans l'été de 1913.

M. Casalis était lui-même un vieux Sud-Africain. Fils de l'un des pionniers de la mission du Lessouto, il avait longtemps servi cette mission, soit dans le district de Qalo, soit à la tête de l'Ecole biblique de Morija. Il parlait couramment le sessouto,

qui est, en quelque sorte, la langue classique d'où est dérivé l'idiome le plus courant du Haut-Zambèze, le sikololo. Ayant pratiqué de près les chefs noirs, il savait l'art de les écouter, de leur répondre, de les persuader respectueusement. Sa bienveillance native, son tact, sa discrétion, assuraient à nos missionnaires un aimable collègue, un confident sûr, un guide éclairé.

Aussi s'acquitta-t-il de sa mission à l'entière satisfaction du Comité qui l'avait envoyé, comme de la Conférence qui l'accueillit avec empressement et dont il présida les séances. Toutes les lettres des missionnaires du Zambèze nous apportèrent le témoignage de leur affectueux respect et de leur reconnaissance.

En outre, M. Casalis a senti profondément la poésie très spéciale du paysage, de la flore, de la faune, de la vie zambézienne. Dans ce pays, si différent de notre Europe, il a su voir les jeux de la lumière sur le grand miroir du fleuve, l'éclat des fleurs, le vol des oiseaux, le pullulement des insectes, le mouvement, les attitudes des indigènes, — chefs ou princesses du sang,

habiles rameurs, pauvres esclaves ou petits négrillons. Et tout cela, dans des lettres écrites à sa famille, au courant de la plume, il l'a rendu avec un rare bonheur d'expression, parce qu'il l'avait considéré avec sympathie. A toutes ces choses, à tous ces êtres, il avait donné un peu de son cœur. Or, on peut appliquer à l'homme, à l'animal, à la plante, à l'univers et à tout ce qu'il renferme, ce que l'apôtre Jean dit du Créateur lui-même : « Celui qui ne l'aime pas ne l'a pas connu ».

Parce que M. Casalis a aimé le Zambèze, il l'a compris, il l'a fidèlement interprété. Il le révélera à ceux qui l'ignorent ; à ceux qui le connaissent et qui l'aiment, il donnera de nouvelles raisons de lui rester attachés. C'est dans cet espoir que nous livrons aujourd'hui au public des pages rédigées d'abord en vue d'un cercle restreint, mais dont tout lecteur attentif ne tardera pas à goûter le charme pénétrant.

La mission du Zambèze a grand besoin à cette heure, au lendemain de la grande

guerre, d'un regain de sympathies éclairées et de concours actifs, car, une fois de plus, elle traverse une crise.

Il ne s'agit heureusement que d'une crise dans le recrutement du personnel, principalement du personnel masculin ; mais cette crise est des plus sérieuses. Si elle se prolongeait au delà de deux ou trois ans, elle pourrait être fatale à l'œuvre elle-même.

Au cours de la guerre, le Zambèze a perdu, définitivement ou temporairement, huit de ses missionnaires hommes. Deux sont tombés pour la France, sur l'Aisne et en Artois : MM. Frank Escande et Robert Dieterlen. Un est mort à Nalolo : M. J. Brummer. Un est rentré en Europe, n'espérant plus pouvoir repartir pour l'Afrique : M. Th. Burnier. Un a dû, pour des raisons de famille, passer au service de la mission du Lessouto : M. Victor Ellenberger. Deux ont été prêtés au Cameroun, au moins jusqu'en 1920 : MM. Th. Vernet et Frank Christol. Un enfin a pris sa retraite, en 1918, après trente-deux ans de service : M. Louis Jalla.

Quant au personnel féminin, il vient de perdre sa doyenne, notre très chère et très regrettée Mlle Kiener.

Pour remédier à tant de pertes, le Comité a fait tout ce qui était en son pouvoir. En août 1914, tous nos étudiants français étant soudain mobilisés, il ne disposait que de trois candidats étrangers : deux Suisses et un Italien. Il en a envoyé deux au Zambèze : M. Pons, en 1915 et M. Béguelin en 1916. Il a également fait partir en 1915 un jeune artisan italien, M. Monteverdi. Il a autorisé M. Burnier à retourner une fois encore au Borotsi sans sa famille, pour une année seulement. Et, tout récemment, il vient de demander à M. Louis Jalla de renoncer à sa retraite si bien gagnée, et de repartir, seul lui aussi, dans sa soixantième année, pour un séjour dont Dieu lui-même fixera la durée.

D'autre part, le Comité, dans son extrême pénurie, a envoyé au Zambèze, en 1917, une nouvelle institutrice, Mlle Burger et une nouvelle infirmière, Mlle Briod. En ce moment même, il envoie une autre infirmière, Mlle Perrier, qui accompagne M. Boiteux, Mme Roulet et Mlle Saucon

retournant à leurs postes respectifs. Et, comme nous n'obtenions pas de passage sur les paquebots anglais de la « Union Castle Line », nous avons décidé, pour ne pas perdre plus de temps, d'embarquer ces quatre missionnaires à Lisbonne et de les faire voyager sur un bateau portugais, ce qui comportera une énorme dépense supplémentaire.

Ainsi, la direction de la Société des missions s'est efforcée, depuis le début de la guerre, plus que jamais, de prodiguer au Zambèze les marques de sa sollicitude. Elle n'a reculé devant aucun effort, devant aucune charge.

Seulement, plusieurs de ces mesures n'ont apporté à la mission qu'un secours temporaire et même de très courte durée. M. Burnier, parti en 1915, revenait en 1916. Mlle Burger, partie en 1917, épousait, au commencement de 1919, M. Adolphe Jalla, ce qui, tout en nous conservant le précieux bénéfice de son activité, privait une de nos écoles de sa directrice. Mlle Briod est, à son tour, sur le point de se marier et a déjà quitté le Zambèze.

Ainsi, nous avons eu beau faire, le personnel reste très insuffisant et la situation très précaire. La nécessité de fermer une station pourrait s'imposer à bref délai. Le Zambèze ne manque pas de chauds amis, en France, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse, au Cap de Bonne-Espérance. Le Zambèze ne manque pas de ressources, et, s'il en manquait, ses souscripteurs fidèles s'empresseraient de les lui fournir. Le Zambèze est toujours soutenu par la foi et par les prières des chrétiens. Mais le Zambèze manque de missionnaires et d'institutrices. Il en manque aujourd'hui cruellement.

Or, la mission ne se fait pas seulement avec des sympathies, des prières et de l'argent. La mission est une guerre qui se fait essentiellement avec des soldats. Il y faut des vies sacrifiées.

Pendant plus de quatre ans, les vies de nos jeunes Français ont été largement ex-

posées pour la défense des plus nobles causes humaines : la sainteté des traités, l'indépendance des petites nations, la liberté humaine. Deux fils de M. Casalis, qui se préparaient tous deux à servir nos missions, — et l'un d'eux, au moins, la mission du Zambèze — ont succombé dans la guerre mondiale. Les générations qui auraient pu renforcer aujourd'hui nos œuvres d'apostolat, les hommes qui auraient de vingt-cinq à trente ans, ont en grande partie disparu. Le peu qui nous reste sera indispensable à nos colonies françaises, où la proportion de l'élément étranger dans notre personnel doit être en faible minorité pour être acceptée par les autorités. Pourrons-nous, dans les années qui viennent, envoyer encore un ou deux missionnaires français au Zambèze ? Des femmes, oui, sans doute, et déjà une au moins s'y prépare. Des hommes, c'est désirable, mais cela paraît extrêmement douteux.

C'est donc à nos amis du dehors, c'est aux Italiens des Vallées, aux Belges, aux Anglais, aux Ecossais, mais c'est surtout aux Suisses que nous adressons un appel

pressant. Il s'agit de continuer, dans la haute vallée du grand fleuve africain, l'œuvre des Coillard, des Jacques Liénard, des Frank Escande, des Fuhrmann, trois Français et un Italien, — qui fut aussi, pour ne nommer que les disparus, l'œuvre de ces Genevois, de ces Vaudois, de ces Neuchâtelois, qui s'appelèrent Henry Dardier, Auguste Goy, Emile Rittener, Georges Mercier, Roderich de Prosch et, en dernier lieu, Elise Kiener. Tant de morts héroïques appellent des successeurs : leur appel ne sera-t-il pas entendu ?

Depuis le temps où travaillèrent ces glorieux pionniers, le Zambèze s'est transformé. Il s'est même transformé depuis l'époque toute récente où M. Alfred Casalis y a séjourné. Le roi Léwanika est mort et son fils Litia règne à sa place, sous le nom de Yeta II. Le premier ministre de Léwanika, qui fut aussi celui de son fils pendant deux ans, vient de mourir à son tour et d'être

remplacé par un autre Ngambéla. Des lois bienfaisantes ont été promulguées, de sages réformes ont été opérées, les mœurs se sont adoucies. Mais le Zambèze reste, malgré tout, l'une des citadelles les plus résistantes du paganisme sud-africain. La campagne engagée depuis une trentaine d'années a abouti à des succès partiels très encourageants ; mais le front ennemi tient encore ferme et la grande offensive reste à déclencher.

Mon désir et ma prière est que Dieu se serve de ce livre pour enrôler, sous la bannière du Zambèze, de nouveaux Volontaires du Christ qui remporteront enfin la victoire décisive sur le hideux fétichisme zambézien.

Je sais que M. Casalis lui-même, si son âge et les circonstances ne lui interdisaient pas de tels desseins, serait heureux de retourner au pays dont il a tant joui, et de lui consacrer le restant de son activité terrestre. Sa meilleure récompense et la meilleure consolation de son double deuil seront, du moins, de déterminer, par les descriptions qu'il a rapportées de ce

pays de lumière physique et de ténèbres morales, quelques jeunes hommes, quelques jeunes femmes à s'offrir, dans un esprit d'amour et d'obéissance, à la mission du Zambèze.

Aiguebelette (Savoie), août 1919.

Jean BIANQUIS,
*Directeur de la Société des Missions
évangéliques de Paris.*

Livingstone, le 1^{er} août 1913.

Embarqué sur le paquebot « Briton », le 12 juillet, à Southampton, je suis arrivé aujourd'hui chez M. et Mme Louis Jalla, à Livingstone. Le voyage fut dénué de tout incident et favorisé par un temps superbe. L'océan était d'un bleu aussi profond que celui du ciel et calme comme un lac.

Du Cap de Bonne-Espérance à Livingstone, les trois jours de chemin de fer furent chauds et très poussiéreux, inconvénients légers et amplement compensés par l'intérêt et la rapidité du voyage. Il y a vingt ans, il fallait quatre mois et davantage pour faire le trajet que je viens d'accomplir en trois jours.

MM. L. Jalla et F. Vernet m'attendaient à la gare et m'ont emmené à la station missionnaire voisine du chemin de fer. J'ai reçu l'accueil le plus aimable de Mme Jalla et fait vite connaissance avec ses deux mignonnes fillettes, dont les rires et les bavardages égayaient la maison et qui ne tardent

pas à me considérer comme leur grand ami.

Pendant que nous causons et formons des plans pour notre prochain voyage vers le Borotsi, j'entends repartir le train qui m'a amené. Il pousse plus loin, plus haut, vers l'Afrique centrale. Dans quelques années, les travaux se poursuivant activement, il ne s'arrêtera que sur les rives de la Méditerranée, au Caire, et le grand rêve de Cecil Rhodes sera réalisé.

J'éprouve quelque émotion du fait du départ de ce train. C'est comme si, tout à coup, le contact était rompu entre le pays d'où je viens et celui où je vais habiter. Il ne faut plus regarder en arrière, mais aller de l'avant. Une vie nouvelle commence et pour combien de temps ?

Rentré de bonne heure dans ma chambre, j'essaie de rétablir le contact en commençant, dès ce premier jour, ce journal de voyage. Je vous ai promis de vous l'adresser aussi régulièrement que le permettront les circonstances et les courriers. Je tiens ma promesse.

Dimanche, le 3 août.

Livingstone est une ville encore jeune et déjà importante. Elle a une population blanche composée principalement de commerçants et d'agents de la Compagnie à Charte qui gouverne et exploite la Rhodésie. Quelques centaines de jeunes hommes, appartenant à diverses tribus indigènes de la région ou de l'intérieur, viennent s'y embaucher comme ouvriers, manœuvres, domestiques et ceux qui ont quelque instruction comme commis dans les magasins et les bureaux de la ville. C'est pour s'occuper de ces jeunes hommes, pour les instruire et pour les évangéliser, que la Société des Missions a établi une famille missionnaire à Livingstone.

Ce matin, à 8 heures, Jalla et moi, traînés par deux vénérables mules dont le passé remonte dans la nuit des temps, mais qui sont encore de laborieuses servantes de la Mission, nous sommes allés passer la matinée au « compound », c'est-à-dire au cantonnement où résident tous les indigènes employés en ville. Ce cantonne-

ment est à quelques douze ou quinze cents mètres de Livingstone. Chaque matin, les indigènes se rendent en ville pour leur travail. La journée achevée, chaque soir, à la tombée de la nuit, ils doivent tous rentrer au compound.

Des huttes propres, bien alignées, entourées de palissades de fil de fer barbelé, un poste d'eau, un poste de police et quelques jardinets constituent ce village établi par les soins de la municipalité. Un abri, tout en plaques de tôle ondulée, sert de lieu de culte et de salle d'école. C'est là que nous arrêtons notre attelage.

Une soixantaine de jeunes hommes viennent s'asseoir sur des sièges variés, dont la plupart sont de leur fabrication et qu'ils apportent avec eux. Des jeunes femmes s'installent à la turque sur des nattes de paille tressée, posées à même le sol de sable rouge. Jalla prêche en sessouto. Un deuxième service eut lieu aussitôt après, pour des « Blantyres ». Ce sont des indigènes, originaires de la région des grands lacs et leur nom vient du grand établissement d'éducation que la Mission écossaise

a fondé là-bas. Ils ont une certaine réputation comme ouvriers, dans ces régions où les professionnels et les artisans habiles sont plutôt rares. Vêtus de toile blanche impeccable, ils ont de la tenue et de la dignité. Comme ils ne comprennent pas le sesouto, je leur adresse mon allocution en anglais.

Nous visitons ensuite la prison, gardée par des hommes de la police indigène commandés par des officiers anglais. De grandes baraques-hangars s'ouvrent sur une vaste cour carrée. Tout est blanchi à la chaux et propre. 57 prisonniers sont réunis, à notre intention, dans une salle. La plupart ont des visages doux et sympathiques. Quelques-uns, par contre, ont une physionomie brutale, bestiale même. D'aucuns portent des chaînes : ce sont des meurtriers. Tous sont impressionnants de tristesse résignée. Après avoir fait un culte à ces malheureux, nous visitons encore un condamné à mort. Celui-là est accusé aussi de meurtre et doit subir prochainement sa peine. Une démarche a été tentée pour faire commuer sa peine en travaux forcés.

On attend une décision. Jalla me raconte son histoire et on se sent angoissé à la pensée des erreurs possibles : ces gens de la brousse comprennent si peu nos méthodes et nos lois européennes ! Et il faudrait bien connaître leur mentalité et leurs superstitions pour les juger en parfaite impartialité. La figure de ce malheureux, son attitude craintive de bête traquée me hanteront longtemps.

Au moment de sortir, l'officier de police qui nous a introduits, nous prie de signer nos noms sur le registre des visiteurs. Il nous donne, sans que nous l'ayons sollicité, un renseignement fort intéressant : il a constaté, depuis quelque temps, que, grâce à la présence des missionnaires, au milieu d'eux, les indigènes ont une conduite meilleure ; le nombre des punitions et des amendes pour ivrognerie ou pour vol diminue ; la prison s'ouvre moins fréquemment, la criminalité est en baisse.

Cette information me réconforte d'autant plus que je sortais de cette geôle avec le sentiment poignant de l'abandon de ces pauvres êtres déshérités, déracinés, jetés

sans sauvegarde au milieu des tentations d'une civilisation pour laquelle ils ne sont pas faits, qui ne les comprend pas et n'est pas prête à leur faire, de bonne grâce, la place qui leur revient sous le soleil du bon Dieu.

Et puis, quoique parlant une langue qu'à la rigueur ils pouvaient comprendre à peu près, à cause de la parenté du sessouto avec le sikololo et avec les autres idiomes du Zambèze, et malgré la simplicité du message évangélique tel que nous le leur apportions, comme l'on se sentait impuissant à pénétrer au delà du masque de ces visages impassibles et douloureux, impuissant à atteindre l'âme, à dégager de sa gangue de matérialisme, de superstition et d'indifférence cette vie intérieure, sans laquelle l'homme n'est qu'une bête plus esclave et plus victime encore que les autres bêtes de ses passions mauvaises !

Tandis que nous reprenions le chemin de la station, — le soleil tombait à pic sur nos têtes et la poussière rouge nous prenait à la gorge, — je me disais qu'il vaudrait mieux, pour sa tranquillité person-

nelle, ignorer ces déchéances et ces misères que de se sentir aussi impuissant à leur apporter remède et consolation. C'étaient là des pensées déprimantes, inspirées, peut-être, par la chaleur et par la fatigue. Quoiqu'il en soit, il faut toujours que le missionnaire réagisse et que renaisse sans cesse, en lui, avec une force nouvelle, la conviction ardente que l'Evangile « suffit à tout » et qu'il n'a, lui-même, qu'à transmettre avec fidélité le message d'espérance et de vie. « Le désert fleurira comme une rose » a dit le prophète. Ici même, dans ce sable du Zambèze, qui paraît si sec et si aride, les plus belles fleurs s'élèvent du sol, après les pluies du printemps, et font au désert une parure magnifique.

Dans l'après-midi, il y eut encore un culte, cette fois dans la chapelle de la station. L'auditoire comprend une centaine de jeunes Barotsi, tous employés en ville et qui, les jours de semaine, viennent suivre l'école du soir de la Mission. C'est une grande preuve de bonne volonté qu'ils donnent là et il faut vraiment qu'ils aient soif de s'instruire pour prendre ainsi encore quelques

heures, chaque jour, sur leur repos et leur sommeil, alors qu'ils ont fait dans la journée des travaux parfois très fatigants.

La plupart de ces jeunes hommes ne restent que six mois ou un an à Livingstone. Dès qu'ils ont gagné les quelques livres sterling qu'ils convoitaient de posséder, ils retournent dans leurs villages pour se marier. Ce court séjour suffit, malheureusement, souvent, à leur donner le goût de l'alcool européen et du jeu, pour lesquels ils n'ont déjà que trop d'inclination. La Mission a, ici, une tâche de préservation importante à accomplir.

La nuit est venue. Une petite brise fraîche vient du fleuve et passe sous les arbres qui entourent et enserrent, de tous côtés, la station. Le ciel a allumé toute sa féerie des grandes occasions. Le silence n'est troublé que par le mugissement puissant de l'immense cataracte toute proche. Je fais quelques pas sous les arbres, avant d'aller dormir. Mais je ne marche pas à l'aventure. J'ai un but précis.

Demain, nous partons pour de longs mois. Livingstone, ce n'est pas le Borotsi.

C'est, avec le Botoka qui prend fin à Séshéké, un territoire concédé au gouvernement de la Rhodésia par Léwanika. Ce n'est pas encore la brousse et ce n'est déjà plus la civilisation. Un missionnaire préférera toujours la brousse et la vie au milieu des indigènes, le contact direct qui seul lui permet d'exercer son ministère dans des conditions favorables. Aussi est-ce avec joie que je me prépare à partir. Demain, nous ferons notre première étape.

Mais auparavant, je veux revoir, vite, avant de leur dire adieu pour un an peut-être, les deux rails de chemin de fer qui me relient encore au monde civilisé et à la patrie lointaine. Les voici qui brillent comme de l'argent sous la clarté de la lune. Ils disparaissent au premier coude. Mais je sais qu'ils continuent leur course et filent, là-bas, à travers la forêt, vers le sud, vers l'océan, ces deux rubans d'acier, seul lien entre le voyageur pénétrant dans les solitudes de l'Afrique et tout ce qu'il a laissé derrière lui, loin, loin, bien loin, à des milliers de lieues !

Dans la brousse, le 5 août.

Nous avons quitté Livingstone, L. Jalla et moi, hier au soir, et passé la nuit dans les bâtiments abandonnés de l'ancienne station établie au bord du fleuve. Comme situation, c'était fort pittoresque. La forêt, encercle la clairière où s'élève la station qui commence à tomber en ruines. Une sorte d'avenue conduit au fleuve, large et majestueux, coupé d'îlots boisés. Des arbres magnifiques couvrent les berges et se penchent sur cette belle nappe d'eau qui glisse, rapide mais silencieuse. Une vieille barque est attachée à une souche morte. Il n'y a plus de village à proximité. La population s'est déplacée. C'est la solitude que troublent seuls les grognements des hippopotames, les cris des oiseaux et les bavardages des singes.

Hier au soir, il y avait un peu d'animation sur la vieille station endormie. Nous voyageons en wagon, c'est-à-dire dans un de ces lourds chariots, traînés par des bœufs, qui vont si lentement, et, cependant, comme la tortue, devancent plus d'un

lièvre. Deux indigènes conduisent l'attelage. D'autres nous ont accompagnés jusqu'ici. Le soir, des feux s'allument, autour desquels ces hommes s'accroupissent. Ils causent avec volubilité et rient bruyamment. Il fait bon, quand on mange à sa faim, auprès d'une belle flamme et qu'on n'a point de soucis : la forêt a donné le combustible ; le fleuve a fourni l'eau et le poisson ; les champs ont produit le manioc et le millet ; il suffit de cela pour réjouir et satisfaire le cœur d'un Zambézien.

Mais, avant de s'endormir, nos hommes nous appellent et nous nous joignons à eux pour la « prière du soir », — excellente coutume établie dans toutes les Missions africaines, — et notre beau cantique sessouto monte vers le ciel où paraissent les premières étoiles :

Lala ho 'na, shoalane e oele.....

Reste avec nous, Seigneur, le jour décline...

Ce matin, il a fallu refaire soigneusement tous les paquetages, de façon à avoir facilement sous la main les objets nécessaires pour les repas, la toilette et la nuit,

Ph. Lilia.

Canots et bateliers Zambéziens

tout en réduisant les impedimenta au minimum. Puis la lourde machine s'est ébranlée au pas lent de ses seize bœufs et nous avons commencé notre pérégrination à travers la forêt. A cause du sable épais, on n'entend pas le bruit des roues, il n'y a pas de cahots ; on glisse silencieusement, les arbres succédant aux arbres, les clairières aux clairières. Des oiseaux, aux cris les plus variés et les plus inattendus, nous suivent ou nous précèdent et, de temps en temps, par une trouée, apparaît la belle nappe bleue du fleuve que nous longeons.

Un autre véhicule nous dépasse. Son propriétaire, quelque chasseur colonial, bâti en colosse, est assis sur l'avant, son fusil posé en travers de ses genoux. A côté de lui, dans des vêtements aux couleurs vives, sa femme, une belle et opulente négresse. Singulier couple et vie plus singulière encore que celle de ce Nemrod qui a, depuis longtemps déjà, dit adieu à la vie civilisée. Est-ce un sage ? Peut-être. Quelque dédain se lit sur son visage, lorsque nous le saluons au passage. Il sait qui nous sommes. Des missionnaires ! des empê-

cheurs de danser en rond ! des gêneurs ! Voilà, sans doute, ce qu'il pense.

A leur façon, ces singuliers personnages, qui vivent en dehors des frontières de la vie civilisée, sont aussi des pionniers. Mais, parfois, hélas ! des pionniers du mal. Leur nombre diminue. Le chemin de fer avançant, ils reculent. Un jour viendra où il n'y aura plus de place pour eux en Afrique et où on ne connaîtra plus leurs exploits que par les livres de Mayne-Reid. Le pittoresque y perdra. La justice y gagnera.

A 8 heures du soir, nous campons pour la nuit. Nous venons de prendre notre repas frugal et de chanter quelques cantiques avec nos hommes. Ils dorment maintenant, roulés dans leurs couvertures, étendus auprès du feu, car les nuits sont fraîches. J'écris ce journal à la lumière de la lampe électrique que j'ai reçue de Sœur E. R. Le silence est immense et la paix infinie. Au loin, dans la brousse, résonnent les tambours d'un village indigène. Au près, les bœufs couchés ruminent et poussent leurs gros soupirs de satisfaction, signe

d'une bonne conscience et d'une non moins bonne digestion. La lune s'est levée et l'on se sent tout pénétré de la poésie de cette merveilleuse nuit africaine.

6 août.

Pour éviter à notre attelage la grosse chaleur, nos conducteurs sont partis, ce matin, à 3 heures 1/2. Après avoir supporté pendant une demi-heure des cahots invraisemblables sur une route devenue très rocailleuse, je sors de la voiture et prends les devants. Tout en marchant, j'admire l'éclat de Jupiter, d'Orion et de la Croix du Sud. Puis j'assiste à un merveilleux lever de soleil, un véritable embrasement de tout l'horizon.

Mais bientôt, la chaleur devient étouffante. Nous rentrons dans la forêt qui nous enserme et où il n'y a cependant ni ombre, ni fraîcheur. Des papillons de toutes les couleurs voltigent, par milliers. Des pintades poussent leurs petits cris agaçants, invisibles derrière les bosquets et les four-

rés ; de temps en temps, un singe ricane ou pousse un gloussement de colère. Et nous marchons ainsi, sans arrêt, jusque vers onze heures.

Jusqu'à quatre heures du soir, la chaleur nous accable tous, hommes et bêtes, et le campement est silencieux. Pour ma part, incapable de manger, assommé par l'astre rutilant et par cette longue marche dans le sable, je m'endors, sous un arbre, d'un sommeil aussi profond que si j'avais pris une dose de chloral. Mais, vers le soir, changement à vue. Le soleil a disparu dans un extraordinaire flamboiement de poussière d'or étincelante et, immédiatement, une exquise fraîcheur est venue nous rendre la vie et l'énergie. La lune s'est levée et cette grande magicienne a transformé le désert en un jardin mystérieux et poétique.

D'ailleurs, le jardinier suprême, — qui est le plus grand des artistes, — a créé, de ci de là, des parcs de verdure, disposés avec une science et une grâce exquises. Ici, des bouquets de palmiers, là des fourrés de mimosas épineux forment des ombres épaisses. Des masses plus denses d'arbres

entrelacés de lianes nous séparent du Zambèze ; de temps en temps, le rideau s'entr'ouvre pour nous laisser voir le fleuve au flot majestueux, sur lequel la lune fait une longue traînée d'argent.

Nous passons un petit ravin où, il y a quinze jours, au dire de nos conducteurs, un lion a tué un homme et l'a emporté dans la brousse. Avec un peu d'imagination, on pourrait se persuader qu'il est là, à l'affût, tapi dans les fourrés sombres, guettant nos pas... Et nous marchons ainsi jusqu'à dix heures et demie.

Sur le Zambèze, le 7 août.

Nous sommes repartis à pied, ce matin, à 5 heures, devant notre véhicule. La forêt est beaucoup moins dense. Des animaux de toutes sortes doivent s'y cacher, car sur le sable de la route nous relevons les traces les plus variées : oiseaux, singes, antilopes, chats sauvages, toutes parfaitement reconnaissables, même pour un apprenti-chasseur. Quatre heures de marche

nous amènent au bivouac de Katomboroo qui sert de port fluvial. Tous ceux qui se rendent au Borotsi, s'embarquent ici sur le fleuve.

Nous rencontrons un groupe pittoresque. Sous de grands arbres, aux fûts élancés, deux jeunes femmes européennes, dont l'une tient un bébé dans ses bras, et un jeune homme, tous quatre très pâles, de ce teint crayeux que donne la malaria, sont assis languissamment dans des chaises pliantes et un petit négroillon, vêtu d'un beau pagne rouge écarlate, les évente avec une grande palme. Auprès d'eux, une vingtaine de nègres porteurs, dont quatre gailards superbes, hauts de plus d'un mètre quatre vingt-dix et la tête ornée d'une aigrette, l'image de la vigueur animale, tiennent des palanquins. C'est un commerçant israélite du Borotsi qui conduit sa famille dans la Colonie du Cap ; la jeune dame et le bébé sont malades. Lui-même reviendra bientôt seul à son poste. Ils nous chargent de messages de reconnaissance pour Mlle A. Saucon, notre infirmière de Léalui, qui les a soignés et, disent-ils, ar-

rachés à la mort. Quatre jours de filanzane, par cette chaleur et dans cette forêt étouffante, pauvre jeune femme et pauvre bébé ! Il est vrai qu'une femme indigène ferait ce trajet à pied, en trois jours peut-être, en portant son enfant sur le dos et un lourd ballot attaché sur la tête ! Je me demande ce que diraient les « Sauvages » s'ils savaient que nous nous considérons comme la race supérieure !

Voici nos bateliers, arrivés au rendez-vous depuis hier au soir. Salutations et sourires aux dents éclatantes. Et voici nos deux barques, amarrées au milieu des roseaux et des papyrus. Nous avons marché cinq heures, sans avoir mangé depuis hier. Heureusement, le wagon arrive. Aussitôt la croûte cassée, nous chargeons les bagages et, à midi, nous quittons la rive, pour voguer sur le Zambèze. C'est le quatrième moyen de locomotion que j'inaugure et tout est nouveau pour moi. Je vous quitte donc pour « nourrir mes yeux » et reprendrai ce récit au campement, ce soir.

Mambova, le 7 août.

Nous voici au campement. Il est 9 heures du soir. Ma lampe est allumée et, bien que la journée ait été longue et fatigante, je veux vous écrire ce soir, car il y aura probablement une occasion, demain matin, pour expédier un courrier à Livingstone.

Nos embarcations ne sont pas des canots indigènes, creusés dans des troncs d'arbres, mais de véritables barques, faites par les artisans de la Mission. L'une s'appelle « Mouette », l'autre « Lukona », du nom d'une de nos stations, à laquelle elle appartient. Elles sont à fond plat et très robustes. Leur longueur est de huit à neuf mètres, sur un peu plus d'un mètre de large. Au centre, une bâche s'élève en dôme, recouvrant un espace d'environ deux mètres de long, doublée de solides nattes zambéziennes, de sorte que le soleil ne peut pas y pénétrer. C'est là que le voyageur se tient assis, ou allongé, appuyé à ses bagages placés derrière lui.

A l'avant, trois payeurs. Le premier, à la pointe, fait fonction de chef d'équipe.

C'est l'homme de confiance. Le mien est un grand gaillard, d'âge indécis, au chef orné d'une aigrette de plumes noires et blanches. Il n'a, comme vêtements, qu'un vaste pagne d'étoffe rouge, un bracelet d'ivoire au poignet droit, un anneau de cuivre au genou droit. Deux autres rameurs se tiennent derrière lui, à droite et à gauche. A l'arrière, il y a six bateliers. La rame du dernier fait fonction de gouvernail et il partage la responsabilité de pilote avec celui de l'avant auquel il doit, cependant, toujours obéir.

Il est assez difficile d'expliquer clairement le travail de ces payeurs. Les rames sont des perches de 2 mètres 50 de long, se terminant par une partie plate et plus large ; on dirait de très longues spatules. Les hommes se tiennent toujours debout, face à l'avant : ils s'inclinent légèrement, plongent la rame, se redressent en chassant l'eau avec vigueur et, dégagent la rame d'un petit coup sec, pour la ramener en avant. Ce mouvement s'exécute avec un ensemble parfait. Les longues pointes se croisent et s'entrecroisent, au-

dessus des têtes des payeurs, en cadence, rythmée souvent par un chant qu'entonne l'un d'entre eux et auquel les autres répondent en chœur. L'ensemble est gracieux et donne une impression de force et d'harmonie. Une bonne équipe, ramant avec cohésion et vigueur, peut pousser un canot indigène à une vitesse remarquable et pendant des heures, sans fléchir. Dans les endroits où l'eau n'est pas assez profonde (nous sommes à la saison sèche), les hommes appuient leur rames sur le fond et s'en servent comme d'une gaffe. Même ainsi, ils avancent encore assez rapidement.

C'est un plaisir de suivre le travail de ces bateliers, parce qu'il ne trahit ni effort, ni fatigue, bien que nous remontions le courant et que nos barques soient beaucoup plus massives que les canots indigènes et lourdement chargées. Un de mes hommes de l'avant fait mon admiration. Il n'a pas les traits réguliers, mais son sourire et ses dents superbes l'embellissent. Il est bâti comme un Apollon. Le buste, le torse, les jambes nerveuses, les bras mus-

clés sans exagération, les attaches fines, les mains et les pieds d'un modelé très élégant, tout est parfait. Quand il rame, c'est une joie de voir la grâce des mouvements, la force, la souplesse des membres, le jeu des muscles sous cette peau fine qui a la patine et la couleur du bronze. Il plie sa grande taille à droite, à gauche, dans un rythme fort et harmonieux, et rame ainsi cinq, six, sept heures de suite, sans effort violent, sans s'arrêter, sous un ciel de feu, la tête nue, les yeux supportant sans cligner l'aveuglante reverbération du soleil sur le fleuve, le regard toujours à l'affût de tout ce qui peut se passer sur l'eau, sous l'eau ou sur les berges, guettant l'hippopotame dangereux, s'excitant à donner de plus vigoureux coups de rame en récitant quelque mélodie sauvagement modulée, ou en criant un bon mot de batelier à ses collègues de l'arrière. C'est un beau sauvage.

J'admire aussi et surtout le fleuve. Il est magnifique, ce Zambèze, et je comprends que l'indigène, né sur ses bords et qui a vécu sur ses flots, ne puisse plus s'acclimater ailleurs, malgré toutes les traîtrises

de ses hippopotames, de ses crocodiles et de ses rapides. Nous passons des îles, des canaux, des méandres sans fin ; la forêt, dans cette région, vient jusqu'aux berges, sur les deux rives, et les arbres plongent leurs racines dans l'eau bleue et limpide. Je ne quitte pas ma jumelle, étudiant tous les détails du paysage, épiait les moindres signes de vie animale, admirant mes bateliers, m'essayant à causer avec eux. Puis la chaleur m'accable et la lumière m'aveugle. Il me semble que je flotte dans du bleu et de l'or incandescents. Et je finis par... somnoler béatement!

Vers 4 heures, nous abordons, pour quelques minutes, à l'ancienne station de Kazungula. En face, sur la rive droite, Jalla me montre le fameux arbre du gué, un baobab, je crois, au pied duquel on attendait les passeurs, quand Kazungula était la porte d'entrée du Borotsi, et dont la photographie figure dans les livres de Coillard. Il ne reste plus trace de la station, abandonnée depuis que le chemin de fer a été construit et que l'on pénètre dans le pays par les Chutes. C'est cependant ici qu'ont

passé plusieurs des envahisseurs dont les raids ont, autrefois, décimé les populations du Borotsi et c'est aussi par cette porte qu'est entré François Coillard, après Livingstone, apportant l'Evangile et, avec lui, la paix et la civilisation.

Où on a tant travaillé, tant souffert et tant espéré, il n'y a plus rien, pas même un pan de mur, seulement quelques tombes que la brousse déjà reconquiert, pour en effacer même le souvenir dans la mémoire des hommes. Et cela serait douloureux, si nous ne savions que nous ne sommes rien, que le missionnaire ne vaut que par le message qu'il apporte et qu'il transmet. Si le messenger tombe et disparaît, le message, lui, est éternellement vivant.

A 5 heures, nous arrivons aux premiers rapides. Le fleuve s'est resserré et coule sur des roches. Le courant est très vif et creuse de nombreux tourbillons. La barque touche et râcle les pierres du fond, ou les rochers qu'elle longe et contourne. Quand elle s'arrête, ou menace d'être prise en travers et chavirée, les bateliers sautent à l'eau, tirent, poussent, et l'on passe. Cet

exercice violent dura une demi-heure aux rapides de Mambova, pour ma barque, où Jalla m'avait rejoint. La « Mouette » ayant une voie d'eau, nous y avons entassé tous les bagages, en les isolant de la mare boueuse qui gargouillait dans le fond de l'embarcation et qu'un des payeurs « épuisait » de son mieux. Il fallut une grande heure pour la sortir de ce mauvais pas, grâce aux efforts des deux équipes réunies. Après avoir franchi encore quelques petits rapides, nous abordons, à la nuit, à Mambova.

Mambova est aujourd'hui désert. Il n'y reste qu'un magasin abandonné, tout en tôle ondulée, et deux ou trois huttes qui servent de relai aux hommes chargés de porter le courrier, à pied, d'ici jusqu'à Mongu, chef-lieu de l'Administration anglaise au pays de Léwanika.

Mambova est dénudé, laid et sauvage. Nous campons au pied d'un arbre ébranché, nu et solitaire. Dans cet arbre, il y a deux grands nids qui paraissent abandonnés. Ils sont faits de branchages, grossièrement assemblés, tout hérissés

d'épines et n'ont qu'une ouverture étroite. Tout d'un coup, une vingtaine d'étourneaux s'abattent sur l'arbre et bavardent, jacassent, criaillent à qui mieux mieux et comme des étourneaux seuls savent le faire. Evidemment, ils sont ahuris et vexés de nous voir occuper le pied de leur perchoir et peupler leur solitude. Enfin, ils se disent, sans doute, que nous n'avons pas l'air méchants et, soudain, l'un d'entre eux, un respectable père de famille, un peu chauve, dit aux autres d'un petit ton sec : « Allez vous coucher. » Aussitôt, toute la bande pénètre à la queue-leu-leu dans les deux nids. On les entend jacasser encore à l'intérieur. Mais le vieux papa, qui est resté dehors, en observateur, leur crie quelque chose comme « La paix ! » et tout se tait. Le vieux rentre, à son tour, et c'est fini : les enfants dorment, fourrés les uns contre les autres pour se tenir chaud, comme il convient à des étourneaux bien élevés.

Je vais me glisser à mon tour dans mon lit de camp et ma moustiquaire que j'utilise pour la première fois. J'y dormirai

comme un petit enfant bien sage, derrière de jolis rideaux tout blancs, et je n'aurai pas froid, grâce aux amis Vernet qui m'ont prêté un... oui, un édredon énorme, fantastique, un édredon de famille et qui porte même le nom de cette famille, un nom très aimé dans le pays du beau Léman ! Je n'eusse jamais songé à me munir d'un appareil de ce genre. Mais, puisque je dois le rapporter au Borotsi et le rendre à ses propriétaires légitimes, autant le mettre à profit. Nous sommes en hiver, il gèlera cette nuit et une moustiquaire ne suffit pas à une altitude de 1.200 mètres. Merci pour l'édredon et tant pis pour la poésie. Nous pourrons en faire, de nouveau, demain, quand il fera chaud et que le soleil brillera sur toutes choses pour les embellir. Sur ce, j'éteins ma lampe, car, vraiment, je grelotte de froid et Mambova est inhospitalier au possible.

Sur le fleuve, le 8 août.

Levé à 5 heures pour faire chauffer le café matinal, j'ai vu le soleil monter à

Ph. Litia.

Litia et Namabanda (p. 56)

l'horizon à 6 heures. A peine s'est-il montré que mon étourneau de la veille sort de son nid, nous regarde, cligne de l'œil à l'astre du jour, et crie à sa famille : « Al-lons, grouillez-vous, tas de paresseux ! » Aussitôt toute la bande ressort à la queue-leu-leu, piaille un moment et s'envole en bloc, chercher son déjeuner. Nous faisons de même, et en route !

Nous-entrons dans une région nouvelle. Les berges sont basses et sablonneuses, le fleuve plus large, la forêt plus lointaine. Nous voyons beaucoup d'oiseaux et de toutes sortes : oies, canards, grues, flamants, sarcelles, bécasses et que sais-je ? Nous admirons aussi, de loin, quelques grands et hideux crocodiles, vautrés au soleil, sur des bancs de sable, et qui se laissent tomber à l'eau comme des blocs, dès que nous les approchons. Nous croisons pas mal de pirogues indigènes et apercevons des huttes non loin des berges. Nous ne sommes pas loin de la région habitée du Botoka, le district de Séshéké.

Vers 1 heure, arrêt pour une rapide collation et pour donner un peu de répit aux

bateliers (qui n'ont point quitté leurs rames depuis 7 heures), par un soleil très raide, au milieu de roseaux grêles qui essaient aimablement de nous protéger des rayons lumineux et n'y réussissent guère. Par contre, le sable fin, presque liquide, pénètre sournoisement la boîte de conserves, les assiettes, le pain, les verres et de là se glisse entre nos lèvres. On a l'impression, désagréable, de manger du verre pilé. Evidemment, il faut être Bédouin ou dromadaire pour apprécier ce condiment. Pour nous, nous préférâmes renoncer à cet exercice peu satisfaisant, quitter ce mensonge d'ombre et reprendre la route, c'est-à-dire la navigation.

A 7 heures du soir, nous campons dans une île, les bateliers affirmant qu'il y a des lions dans le voisinage et qu'ils viennent boire au fleuve, la nuit.

Sur le fleuve, 9 août.

La nuit a été fort paisible et nous n'avons entendu que les mugissements des

hippopotames. Nous voguons sur un fleuve calme comme un lac et étincelant de lumière. Beaucoup d'oiseaux chanteurs dans les arbres et dans les roseaux, sur les berges.

Le chant de quelques-uns de ces oiseaux est très intéressant. Dans la brousse, j'avais entendu celui que l'on appelle « l'avertisseur », dont le cri annonce au gibier l'approche du chasseur. Il crie à tue-tête et sur un ton d'impertinence comique, quelque chose comme : « Ma-ouè-ouè-ouè-ouè », sur deux notes aiguës, stridentes. C'est très divertissant.

Par contre, dans les bois, on entend continuellement un coucou dont le chant est fort triste, presque douloureux. On pourrait le transcrire à peu près comme ceci :

C'est en mineur, grave et doux. On voudrait consoler ce pauvre être désespéré qui chante si harmonieusement, mais si plaintivement, son incurable mélancolie.

Nous n'avons pas encore tiré un seul coup de fusil. Le temps nous manque pour aller ramper dans les broussailles. Je vous écris sur une boîte à biscuits posée sur mes genoux, non sans admirer l'énergie de mes bateliers. Nous arrivons. Séshéké est en vue.

Séshéké, 10 août.

Notre arrivée à Séshéké, hier, à midi, n'a pas manqué de pittoresque. Le fleuve, ici, fait un coude et forme une sorte de cul-de-sac, qui s'élargit en manière de lagune paisible, mais aux apparences trompeuses, car les crocodiles y pullulent.

Sur la berge se dressent les bâtiments de la station. Des drapeaux flottent, des enfants chantent un hymne de bienvenue. Nos payeurs rivalisent de vitesse, les barques volent et nous abordons à toute allure. C'est avec délices que, quelques instants plus tard, ayant serré beaucoup de mains blanches et noires, nous trouvons un peu de fraîcheur et d'ombre sous la véranda de nos hôtes, M. et Mme Roulet.

Puis, nous visitons la station. Elle est vaste et fort bien tenue. Il y manque encore une chapelle digne de ce nom. Celle où l'on se réunit, depuis longtemps, tombe en ruine. Les crédits sont votés et les travaux préparatoires commencés en vue de la construction d'un édifice convenable. Ce que l'on remarque le plus, à Sésheké, c'est un arbre géant, de la famille des figuiers, qui s'élève en dôme régulier et massif, étendant ses branches énormes à neuf ou dix mètres de son tronc vénérable. Pendant bien des années, c'est lui qui a servi de chapelle et de salle de réunion.

Litia, fils de Léwanika, réside à Sésheké. Mais il n'est pas le chef principal. Au-dessus de lui, il y a une *Mokwaé* (c'est le nom que portent les femmes-chefs de la famille princière, ou plutôt c'est un titre et cela peut se traduire par « altesse »), nommée Akanangisoa, fille de la célèbre Mokwaé de Nalolo et nièce de Léwanika. Elle a une grande autorité sur les gens de ce district et Litia ne remplit ici, politiquement, qu'un rôle de second ordre, bien qu'il soit l'héritier du pouvoir. Cette situation particulière

des sœurs et de la nièce de Léwanika n'est pas, si je ne me trompe, due à une vieille coutume des Barotsi d'associer des femmes au gouvernement, mais à un privilège accordé par Léwanika à sa sœur, en récompense de la fidélité qu'elle lui a témoignée et des services qu'elle lui a rendus lors de la rébellion qui le chassa temporairement de Léalui, et livra le pays à un rival du nom de Akoufouna.

Akanangisoa habite, avec son mari, une maison fort intéressante, construite en bois et en roseau avec beaucoup d'art et décorée avec soin. Par une véranda soutenue par de gros troncs de bois d'acajou équarris, ou plutôt arrondis, entre lesquels s'étendent de fort belles nattes, on pénètre dans une salle de réception décorée aussi de nattes aux dessins géométriques qui rappellent, dans une certaine mesure, les décorations murales des très anciens monuments de l'Ethiopie. Cela a vraiment un air princier.

La Mokwaé s'assied sur une chaise monumentale, proportionnée à sa solide corpulence, et son mari s'accroupit à ses pieds.

Il n'appartient pas à la famille des chefs Barotsi. C'est elle qui se l'est choisi et son titre de « Ishé » équivaldrait à celui de « Mari de la reine ». Chaque fois que nous adressons la parole à son épouse, l'étiquette veut qu'il lui répète, mot pour mot, ce que nous disons. Il nous transmet, de même, les réponses de la cheffesse, non sans avoir, à chaque fois, battu des mains doucement, ce qui est la manière officielle de témoigner le respect dû par le sujet au chef. Ce n'est d'ailleurs pas un rôle enviable que celui de ce pauvre homme. Aġanangisoa a déjà souvent changé de mari. Elle n'est pas facile à vivre, pas très intelligente, très autoritaire par contre, et il lui arrive d'abuser de son pouvoir. Ishé n'a qu'à se bien tenir !

Une grande cour, d'une propreté méticuleuse, entoure la vaste demeure. On y voit quelques kiosques élégants destinés à abriter les visiteurs et les quémandeurs qui attendent d'être admis à comparaître devant la capricieuse Mokwaé.

Nous nous rendons, ensuite, chez Litia. Même habitation et même réception que

chez Akanangisoa. Mais ici nous avons à faire à un homme fort aimable, policé, ancien élève de M. Coillard, autrefois membre de l'Eglise, et qui, après quelques années d'indifférence, nous revient de tout son cœur, sollicitant sa réadmission au nombre des communiant. Mes premières impressions sont excellentes.

Il se fait tard et la journée de demain sera très remplie. Nous abrégeons notre visite et rentrons à la station.

Ce matin, à 10 heures, la cloche nous appelait au culte et nous pénétrions dans la pauvre chapelle aux murs croulants et au toit crevé par les orages. Auditoire compact, débordant même au dehors. Litia est là avec sa femme Namabanda (1), ainsi qu'Akanangisoa et son mari. L'assemblée est recueillie et attentive. On chante bien et des chœurs de circonstance sont exécutés en l'honneur du visiteur qui représente les « Pères de France ». Quelle joie, aussi, de prêcher de nouveau, après tant d'années, en cette belle langue sessouto, si riche

(1) *Namabanda* n'est pas un nom propre, c'est un titre donné à la femme de l'héritier du grand chef.

et si harmonieuse ! Mais, dès maintenant, il me vient des doutes sur l'emploi du sessouto au Borotsi. Le comprend-on aussi bien que l'ont estimé les fondateurs de la Mission ? Ce n'est pas certain. En tout cas, les gens, entre eux, parlent aujourd'hui le sikololo qui est une sorte de patois sessouto, mais assez différent pour être incompréhensible à une oreille inhabituée. C'est certainement le sikololo que nos jeunes missionnaires doivent définitivement adopter et l'heure est venue d'en fixer l'orthographe et la syntaxe, puis de commencer à l'employer à l'école et à la chapelle.

Au sortir du culte, j'assiste, pour la première fois à une scène pittoresque, qui révèle à la fois le caractère de ce peuple et celui de ses maîtres.

Akanangisoa et Litia viennent de sortir. Aussitôt, tous les hommes se rassemblent devant ce dernier, s'accroupissent ou s'agenouillent et battent des mains, en se prosternant jusqu'à toucher le sable du front. D'autres, sans cesser de battre des mains, se redressent et crient : « Io ! Sho ! ». C'est la salutation royale.

On éprouve, au premier abord, une surprise mêlée de tristesse de voir se manifester ainsi la crainte timorée des sujets, crainte faite de servilité et de superstition, ainsi que l'évidente satisfaction d'orgueil avec laquelle les maîtres acceptent ces hommages. Mais on y reconnaît aussi la preuve du loyalisme ardent des Barotsi envers leurs chefs, et la cérémonie, en elle-même, ne manque ni de couleur locale, ni d'une certaine grandeur.

Une visite au cimetière, où dorment plusieurs bons ouvriers de la Mission, termine cette journée paisible. Il est bon, pour les vivants, de recueillir la leçon des tombes et celles-ci, sous la lumière éclatante du ciel africain, tamisée par les feuillages, ne parlent que de service joyeusement accepté, de sacrifice offert sans murmure, d'espérance et de victoire.

C'est une prise de possession de cette terre de la matière et du péché par les serviteurs de l'*Idée* divine. Et, si le soleil se couche, dans un nuage d'or et de pourpre, derrière ces tombes, nous savons qu'il renaîtra demain, symbole de l'éternelle résur-

rection, ou plutôt de la vie qui ne finira jamais.

Sur le fleuve, le 15 août.

Nous avons quitté Sésheké le 12 au soir et, depuis lors, nous voguons de nouveau sur le fleuve. Deux collègues se sont joints à nous, montant à Léalui, où la Conférence doit se réunir dès mon arrivée. Ce sont M. Roulet et Mlle Fabre. C'est maintenant cinq embarcations qui naviguent de conserve, ou plutôt se suivent et se poursuivent, Jalla tenant la tête dans un canot mené par des bateliers de Léwanika et beaucoup plus rapide que nos barques, d'ailleurs lourdement chargées de provisions pour les stations du Borotsi.

Depuis le 13, nous sommes dans la région des rapides (1) et nous en traversons tous les jours plusieurs, plus ou moins scabreux. Les pauvres barques souffrent du contact incessant avec les rochers, car l'eau est très basse et les hommes doivent conti-

(1) On trouvera plus loin une carte sur laquelle nous avons relevé les noms des plus importants de ces rapides.

nuellement sauter à l'eau pour leur faire franchir les obstacles ou les empêcher de chavirer sous la violence du courant. Il n'y a pas de danger pour les voyageurs ; mais, si une embarcation versait, les malheureux bagages seraient abîmés, car les sacs de farine et de sucre ne sont pas faits pour séjourner dans l'eau !

Le 14 au soir, nous fumes arrêtés par la petite cataracte de Ngambwé. Il fallut tout décharger. Notre campement avait l'air d'un étalage de marchand de bric-à-brac. Ce matin, les bateliers ont traîné les cinq embarcations sur le sable, au-dessus de la chute, les ont remises à l'eau et rechargées. A 9 heures et 1/2, tout ce long travail était achevé, non sans avoir exigé beaucoup de palabres, de discussions, de cris, de chants, de rires et de prises de tabac !

A partir du rapide de Katima-Molilo, le pays est fort beau. Le fleuve est semé d'îles couvertes d'une verdure luxuriante. Sur les berges, des arbres magnifiques descendent jusque dans l'eau et forment, de chaque côté, un épais rideau de verdure. Nous passons dans les petits bras du fleuve

qui sont comme des lacs au milieu de parcs verdoyants. Puis nous traversons de nouveaux rapides qui portent un nom sinistre, les « Rapides de la Mort. » Est-ce parce qu'un Père jésuite y a trouvé la mort, il y a quelques années ? Il est probable que le nom est plus ancien. Les bateliers peinent dur. Le mot d'ordre que j'ai reçu est de ne pas les gêner par des gestes intempestifs ou par une aide maladroite. Je suis donc bien sagement assis sous mon abri, jouissant des belles choses dont mes yeux ne peuvent se rassasier et vous en racontant quelques-unes, du mieux que je peux. Il n'est pas très facile d'écrire, en ce moment, car trois des équipes se livrent à un match de vitesse. Les barques sont lancées à grande allure, se balancent, parfois se rencontrent et restent accolées, les rameurs ne parvenant pas à se distancer. Tout cela au milieu de cris et de rires sonores, ainsi que de beaucoup d'eau rejaillissant en gerbes sur les passagers amusés.

Vers le soir, nous avons fait une courte halte au campement d'un chasseur d'hippopotames. Représentez-vous, au haut

d'une berge assez escarpée, une petite clairière de sable fin, plantée de quatre ou cinq arbres superbes, aux branches étendues en parasol, recouvrant un espace de vingt à vingt-cinq mètres de diamètre. Sous un de ces arbres, la tente du chasseur, une simple grande bâche solidement fixée au sol de deux côtés et ouverte aux deux autres. Dans la direction de la forêt, l'abri est fermé par des nattes et par des buissons épineux qui protègent le lit de camp du propriétaire. L'autre extrémité est libre. Près du lit, à portée de la main, une lanterne et plusieurs fusils. Comme mobilier, il y a encore une caisse à provisions et une chaise pliante.

L'habitant de cet immeuble rustique estime que les lions et les léopards, qui ne manquent pas dans son voisinage, ne s'attaqueront pas à la toile de tente pour la déchirer, mais en feront le tour pour se présenter à l'entrée laissée libre, la plus éloignée de son lit, ce qui lui donnera le temps de saisir un fusil et de se défendre. Et, de fait, il a tué trois lions qui avaient eu la témérité de venir voir de trop près

ce que c'était que ce « gourbi » insolite, comme en font foi les trophées attachés aux pieux qui soutiennent la tente.

Aux branches d'un arbre voisin sont suspendues d'énormes masses de graisse d'hippopotame. Sur une claie, des pots de graisse fondue. Il y en a là qui contiennent 80 à 100 livres et qui se vendront 150 francs pièce, car la graisse d'hippopotame vaut le saindoux. D'énormes masses de lanières de cuir sont entassées sur les fourches des arbres ; elles ont aussi une valeur commerciale considérable et servent à faire une foule d'objets et, en particulier, les fameuses « sjambocks » ou « chicotes » dont on fait un si grand usage en Afrique du Sud. Il y a là, en graisse et en cuir, la dépouille de 14 hippopotames !

Un peu plus loin, enfin, sont plantés quatre poteaux solides qui supportent, à quatre mètres du sol, une plateforme en planches à laquelle on accède par des échelons. C'est là-haut que couchent les domestiques indigènes du chasseur, pour se mettre à l'abri des fauves que leur flair et la faim attirent trop fréquemment vers cet

établissement d'exploitation cynégétique.

Cette vie ne doit pas manquer de charme pour un homme jeune, sans liens de famille, amoureux de sport et de danger. Elle fait même vivre son homme. Seulement, les hippopotames ne résistent pas à ce régime. Ils se font rares, se réfugient et se cachent dans des régions plus inaccessibles, ou simplement disparaissent. Et c'est dommage vraiment. Ils sont bien laids quand on les regarde dans leur stalle du Jardin des Plantes. Mais, dans leur pays natal, s'ébattant dans les eaux rapides du fleuve, ils sont à leur place. Le Zambèze sans hippos, et les Zambéziens privés des repas pantagruéliques que leur valait la mort d'un de ces pachydermes, cela ne se conçoit pas.

Mais le soleil baisse, nous repartons. La course recommence de plus belle et, à 7 heures, nous abordons sous des arbres qui étendent leur ramure si loin au-dessus du fleuve que nos cinq barques et deux autres, appartenant à des gens de Léwanika qui nous ont rejoints, y sont toutes abritées et cachées. Il en tiendrait d'autres encore et

« Dans la région des rapides..... » (p. 59)

Ph. Litia.

Ph. Litia.

« Comme des lacs, au milieu des parcs verdoyants..... » (p. 61)

des gens passant sur le fleuve ne nous apercevraient pas.

Notre campement est des plus pittoresques. Au haut de la berge, une clairière entourée d'arbres magnifiques. Un rideau épais de roseaux, de papyrus, de buissons, nous sépare et nous abrite du fleuve. Le long de cette haie, nous avons établi nos lits de camp et nos moustiquaires. Des arbres secs, tout entiers, sont jetés en tas, allumés et forment un brasier énorme, destiné à chasser les fauves, les moustiques et le froid qui est vif, au matin, sur ce haut plateau du Borotsi. A quelques pas sont alignés nos payeurs, en cinq groupes correspondant aux cinq embarcations. Ils sont roulés dans leurs couvertures, étendus sur leurs nattes et dorment. Chaque groupe a son feu. Plus loin, les hommes de Léwanika. En tout, quatre Blancs et quarante-cinq Noirs. Des fusils sont appuyés aux arbres et des assagaies sont fichées en faisceaux dans le sol.

Parmi les bateliers des canots de Léwanika qui voyagent de concert avec les nôtres, j'avais remarqué un garçon de 12 à 14

ans, dont la physionomie étrange et sauvage attirait l'attention. Il a une grosse tête, un œil de travers, une bouche énorme, et l'air toujours solennel et satisfait de lui-même. Je le fais venir. Mais il parle un patois de l'intérieur que je ne comprends pas. Sétimbéko (1), c'est le nom du beau batelier aux formes athlétiques, me sert d'interprète et voici ce que raconte le petit sauvage :

« Je m'appelle « Celui qui se suffit à lui-même ». Je vivais dans un village, très loin d'ici, avec ma mère. Un jour, l'envie me prit de voyager, de voir du pays. Je quittai ma mère et, depuis lors, je cours le monde, gagnant ma vie comme porteur de bagages et comme cuisinier de caravane. Je mange rarement à ma faim, mais je suis content de mon sort, car je vois des pays et des peuples. » Je lui demande pourquoi il ne rentre pas chez lui, où sa mère ne le laisserait manquer de rien. « Oh ! non, répond-il, ma mère n'a pas besoin de moi. Je vois des pays et des gens

(1) C'est l'adaptation en sikololo du mot *steenbok*, nom hollandais d'une variété d'antilope du Sud de l'Afrique.

et je me suffis à moi-même. » J'essaie de lui faire expliquer, par Sétimbéko, qu'il y a des gens qui s'appellent des missionnaires, dont le désir est de recueillir les enfants abandonnés et de les instruire, de leur parler de Dieu. Mais ce gamin n'a jamais entendu parler de tout cela et il ne sait pas qui est Dieu. Il a bien ouï dire qu'il y a quelqu'un qui s'appelle Nyambé, un esprit méchant et qui persécute les hommes. Il ne s'embarrasse pas de ces histoires. Pourquoi se mettre en peine de ce que l'on ne comprend pas ? Voir des pays et voir des gens, marcher avec une charge sur la tête et une lance au poing, voilà son affaire et il répète : « Ma mère n'a pas besoin de moi, je suis celui qui se suffit à lui-même. » Pauvre gosse ! Peut-être a-t-il été chassé de chez lui par un père violent, ou par un homme que sa mère a pris comme mari et qui n'est pas son père. Peut-être a-t-il été abandonné avec intention, dans la brousse. Mais il ne jettera pas la pierre à sa mère et il ne pleurnichera pas ; c'est un philosophe, un sage « qui se suffit à lui-même ! » Drôle de bonhomme, où se terminera son odyssée ?

La lune répand sur la clairière des flots de lumière éclatante. Il fait bon causer au coin du feu. Mais il est minuit et, bien que la nuit soit si poétique, il faut dormir. Glissé sous mes couvertures, j'entends le chant de l'eau qui coule rapide au long des berges, les ébats des hippopotames qui tout à l'heure monteront à terre pour brouter, les crépitements du brasier, l'aboïement lointain d'un chacal. Puis, tout se tait dans mon cerveau...

Le lendemain, à 10 heures et 1/2, nous arrivions devant de mauvais rapides, ceux de Bombwé. Nous descendons à terre. Le passage entre les roches est fort étroit et le courant d'une grande violence. C'est un spectacle intéressant, pour les passagers, cette lutte engagée entre les bateliers et l'onde méchante. Enfin, au bout de trois quarts d'heure d'efforts, toutes les barques sont hors d'affaire. Nous repartons. D'autres rapides nous attendent. Il faudra, encore une fois, tout décharger. Nous y passerons le dimanche. Nos bateliers ont bien mérité ces vingt-quatre heures de repos après ces dures journées.

Il fait une chaleur accablante. Las de ma position assise et de mon effort épistolaire, je profite de ce que la navigation est plus calme en ce moment et vais vous quitter pour faire un somme si les circonstances sont favorables. Ne le dites pas, on me prendrait pour un sybarite, mais je vous assure qu'il n'y a rien de plus délicieux que de dormir dans une barque qui glisse doucement sur une belle nappe d'eau, dans un gloire de lumière, d'azur et d'or, et par 40 degrés centigrades au thermomètre..... Comme disent nos amis les Anglais : « Honni soit qui mal y pense ! »

Kalé, le dimanche 17 août.

Décidément, hier après-midi, il y avait trop de lumière, trop d'azur et trop de thermomètre. Je n'ai pas pu dormir. Des hippos sont venus nous distraire et nous obliger à faire un détour pour éviter leurs irascibles majestés. Puis nous avons passé de rapide en rapide. Enfin, à 5 heures, nous arrivions à ceux de Kalé, passage très

mauvais et rendu encore plus difficile par la baisse considérable des eaux.

Avant la tombée de la nuit, nous avons fait une promenade dans la forêt et Roulet a tué une antilope. Le gibier ne manque pas dans cette région, mais les plus belles espèces sont réservées à Léwanika et constituent gibier de prince, ou sont protégées par les règlements cynégétiques du gouvernement de la Rhodésie.

Nous descendons à terre et rencontrons un campement de voyageurs, des Anglais qui chassent et font du négoce. Leur principale barque s'est jetée contre des roches malveillantes et, sous l'action violente du courant, s'est brisée. Tous les bagages ont dû être repêchés un à un et sont étendus au soleil.

A 5 heures 1/4, nos barques commencent à passer le rapide ou plutôt une succession de rapides, dans un chenal latéral, seul passage possible à cette saison. Ce n'est qu'à huit heures du soir que la dernière barque, poussée, traînée, portée par 17 hommes, arrive enfin à la berge du campement. Il n'y a eu, heureusement, aucun accident.

Ce fut exquis, ce matin, de bonne heure, de faire une somptueuse toilette au bord du fleuve et de se sentir propre, après ces jours de voyage précipité et d'ablutions forcément sommaires. J'ai fait le culte en sessouto pour nos bateliers et je leur ai parlé de la question du Christ à son disciple : « M'aimes-tu ? » Nous avons beaucoup chanté, accompagnés par un petit harmonium portatif, destiné, je crois, à Mabumbu. Les payeurs se remettent de leurs fatigues et se reposent en prisant d'innombrables prises et en bavardant sans arrêt. Mes collègues écrivent et lisent. Notre campement forme un tableau reposant et paisible. Mais, nous nous sentons bien loin de tout, perdus dans « le monde, le vaste monde ». Tandis que je vous écris, j'entends le murmure incessant et parfois le mugissement de l'eau dans les rapides. Le soleil tombe à pic. Le fleuve est éblouissant de paillettes d'or et des oiseaux chantent dans les touffes de roseaux aux grands panaches blancs que la brise agite. Le psalmiste a dit : « Les cieux en chœur racontent la gloire du Créateur ».

Mardi, 19 août.

Nous nous sommes remis en route hier matin, à 4 heures 1/2, et avons « négocié » encore plusieurs petits rapides, pour arriver enfin aux Chutes de Gonyé. Ici, il fallut décharger et mettre tous les bagages sur un wagon. Les barques furent ensuite traînées sur le sol jusqu'à un petit canal par lequel elles gagnèrent le fleuve en amont de l'obstacle. Pendant que nos hommes se livraient à ce travail, nous sommes allés visiter les Chutes qui sont fort belles. A 6 heures 1/2, nous étions de retour et campions pour la nuit sous un arbre magnifique, un géant de la famille des figuiers.

A un mètre du sol, le tronc a 15 mètres de tour (je l'ai mesuré). A quatre mètres de hauteur, il se divise en un faisceau de branches énormes qui s'étaient horizontalement et projettent leur ombre sur un diamètre de 20 à 25 mètres. Tout notre campement, tentes, bagages, cuisine, bateliers, etc..., s'abrite sous ce dôme et n'en occupe guère que la moitié. Nous sommes à proxi-

mité d'un petit village, mais il ne s'y trouve que des femmes et des enfants. Tous les hommes sont partis faire une battue aux lions, ceux-ci leur ayant enlevé plusieurs bœufs, ces jours-ci.

La nuit ne fut troublée que par des hôtes peu dangereux. Vers une heure du matin, le cri animal le plus étrange retentit dans le grand silence. C'était, sur une note très basse et lugubre, le mot han ! répété quatre fois, sur le rythme suivant :

Han ! Han ! Han ! Han !

Ce n'est qu'au bout d'un moment que je découvris que cela venait de l'arbre et que c'étaient deux énormes hiboux qui faisaient une causette sentimentale. J'allais me lever et leur envoyer un coup de fusil, car cette musique était plutôt désagréable, lorsqu'ils eurent l'esprit de s'envoler pour reprendre ailleurs leur duo d'amour ou leur chasse silencieuse aux petits rongeurs nocturnes.

Ce matin, de 6 heures à 10 heures 1/2,

toilette, déjeuner, puis rechargement des barques et, « vogue la galère », nous voici de nouveau sur l'eau. Il fait très chaud dans les canots et c'est un effort de tenir une plume et d'écrire. Mes bateliers rament avec énergie, mais rien que de les regarder se démener, cela me met en transpiration, ce qui provoque une soif pas ordinaire. On m'a recommandé de ne pas boire de l'eau du fleuve et, le besoin rendant ingénieux, j'invente une boisson que je trouve délicieuse et que je vous recommande pour le jour où vous aurez à supporter une chaleur vraiment tropicale. Dans un citron percé d'un trou, introduire deux ou trois cuillerées de lait condensé sucré, triturer un peu le dit citron et, sans souci des « bonnes manières », sucer comme les enfants font d'une orange, quand leur maman n'est pas là. Cela ôte la soif, cela nourrit, et la ligue antialcoolique la plus rigide n'y trouverait rien à redire.

A 7 heures du soir, nous avons campé sous des arbres et fait des feux énormes, car les deux extrêmes de la gent fauve se rencontrent ici : les lions et les mousti-

ques. Mon lit est trop près du feu, je me réveille presque suffoqué par la chaleur de ce brasier et, la lune aidant, une lune extraordinairement lumineuse, adieu au sommeil, J'en profite pour vous écrire ces lignes et penser à vous.

Sénanga, 21 août.

Inutile de continuer au jour le jour le récit de ce voyage. Hier, nous avons quitté définitivement la région des rapides et de la grande forêt, nous arrivons au Borotsi. Toute la journée nous avons vogué sous un soleil de plus en plus chaud, avec un seul arrêt d'une demi-heure sous un misérable petit arbre sans ombre, pour manger un morceau de pain et avaler une tasse de thé. Le pain croquait sous la dent et le thé vous râclait la gorge. Après cette petite opération sans charme, le fond de ma tasse contenait un étrange résidu de feuilles de thé, de sucre non fondu et de sable ! Ce sont les petits inconvénients de la vie africaine. On ne peut pas avoir la lune... et tout

le reste. Mais je vous avoue qu'en sirotant ce breuvage insipide, j'ai pensé aux bonnes tasses de thé et aux tartines beurrées, servies sur une nappe blanche, de la maison des Diaconesses. Ainsi, une question très matérielle m'a ramené vers des souvenirs très chers, d'un temps déjà lointain, et cela doit me faire pardonner ma gourmandise apparente.

Pendant l'après-midi, chaleur accablante et je somnole écrasé sous la calotte de plomb de ce ciel ardent. J'entends vaguement un des bateliers dire à un autre : « *Letsatsi le ba bolaisa hloho* », c'est-à-dire : « Le soleil leur tue la tête » et, quand je me réveille vraiment, je m'aperçois que ce brave garçon a ouvert une ombrelle et l'a étendue au-dessus de moi. Le soleil, en baissant à l'horizon, avait pénétré sous la bâche et me cuisait la cervelle.

Vers 6 heures du soir, tout d'un coup, les payageurs se mirent à chanter et à ramer avec une vigueur renouvelée. C'est que nous entrions vraiment dans leur cher Borotsi. Les arbres ont disparu. Les berges nues ne présentent que des roseaux et de

l'herbe. L'horizon, aussi loin que le regard puisse porter, quand on se dresse dans la barque, ne découvre que le ruban du fleuve, au courant languissant, serpentant entre des rives basses et mélancoliques. Dans un magnifique coucher de soleil qui embrase tout le ciel, nous abordons à Sénanga, la porte d'entrée du Borotsi.

Sénanga est une station missionnaire aujourd'hui abandonnée par suite d'un déplacement de la population. Il n'y reste que quelques bâtiments plus ou moins en ruines et nous campons sous la véranda qui entoure la chapelle. C'est de là que je vous écris et que j'envoie aussi une lettre à Léalui pour annoncer mon arrivée et fixer la date de convocation de la Conférence qui doit s'y réunir. Un coureur portera cette lettre et nous devancera. La vie de paresse et de béatitude est finie. Je ne m'en plains pas et suis heureux de savoir que dans quelques deux ou trois jours va commencer le travail pour lequel j'ai été envoyé ici. Et puis, à Léalui, je trouverai le courrier hebdomadaire qui nous y a devancés et ce sera une grande joie de

reprendre contact avec l'Europe, avec vous tous, après ces cinq semaines de voyage ininterrompu, pendant lesquelles je n'ai rien su de vous.

Nous sommes repartis, ce matin, à 7 heures, et nous avons vogué toute la journée, ne nous arrêtant qu'une demi-heure au milieu du jour. Nous venons de débarquer, à 7 heures du soir, et campons pour la dernière fois en plein air. Rien ne vous dira mieux la différence entre ce pays et les régions que nous avons traversées que le fait suivant. Les nuits sont froides et, chaque soir, nous allumons des feux magnifiques. Il n'y avait qu'à prendre sur place les bois morts, souvent des troncs entiers. Ce soir, dans la plaine dénudée du Borotsi, pour faire cuire notre souper et nous réchauffer, nous avons dû prendre une lanterne et un seau, et nous mettre en quête, comme des chiffonniers, des... bourses sèches, rares, que le bétail avait semées dans la brousse. Elles nous ont bien servi, bien réchauffés et aussi bien parfumés ! Mais j'aurais bien tort de m'en plaindre car, sans la chaleur qu'elles dégagent, je

n'aurais pas pu supporter le froid, et, de plus, sans la fumée épaisse qu'elles émettent, les moustiques m'eussent dévoré vivant et je n'aurais pas pu vous écrire ces lignes.

Vendredi, le 22 août.

Notre démarrage s'est effectué, ce matin, au lever du soleil. Nous avons passé brusquement d'un froid très vif à une chaleur écrasante. Le fleuve nous renvoie la lumière en millions de paillettes étincelantes ; chaque petite vague, chaque petite ride projette un rayon aussi vif qu'une étincelle électrique. Je suis abrité par une double bâche, dont j'ai obturé l'ouverture antérieure, j'ai essayé de boucher tous les espaces libres pour me protéger de cette lumière agressive et violemment aiguë. Rien n'y fait. Je suis aveuglé et ma tête me paraît singulièrement pesante.

Les berges du fleuve sont marquées par deux lignes de sable blanc et par des alignements de roseaux qu'aucune brise

n'agite et où nulle vie animale ne se manifeste. C'est d'une monotonie désespérante. Au-delà de ce rideau de tiges vertes et jaunes, il n'y a qu'une plaine rousse et désertique, qu'on ne voit même pas du bateau, tant elle est basse et peu accidentée. Au-dessus, un ciel qui est une vaste nappe d'un bleu éblouissant.

J'essaie de lire, sans y parvenir ; je suce des citrons pour me rafraîchir et n'y réussis pas davantage. Je fais un effort pour « penser à quelque chose », sans succès. J'essaie même de chanter des cantiques ; mais l'air chaud étouffe les paroles et les notes dans mon gosier. J'ôte encore quelques articles de toilette qui me paraissent superflus, en comparaison de ce que portent ou plutôt ne portent pas mes bateliers. Et je rêve d'ombrages touffus, de cascades fraîches, de bains glacés, de limonades gazeuses...

Le temps de laisser les payeurs souffler un peu et, pour moi, de manger, sans pain et avec les doigts, une boîte de conserves (mes collègues m'ont devancé dans leurs canots plus rapides et ont emporté

« Les bateliers ont trainé les embarcations.... » (p. 60)

Ph. Litia.

Ph. Litia.

Rapides de Ngambwé (p. 60)

les provisions et la vaisselle), puis nous repartons, toujours dans la chaleur accablante et la lumière trop vive. Enfin, à 6 heures du soir, j'aborde à Nalolo, où M. et Mme Brummer (1) et Mlle Dogimont me font le meilleur accueil. Mais je suis hébété de fatigue et ne puis vraiment jouir que d'une seule chose : la lumière tamisée et la pénombre fraîche de la chambre où nos hôtes nous invitent à partager leur repas du soir.

Nalolo, samedi, le 23 août.

Je prends contact avec le Borotsi et mes premières impressions sont très mélangées. Nalolo est construit au bord d'un bras du fleuve aux berges larges et nues ; depuis quelques années, il se comble peu à peu,

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la Mission du Zambèze a eu la douleur de perdre M. Brummer.

Arrivé à Nalolo, en 1913, il avait tout de suite, par son zèle, sa piété et son caractère ouvert et cordial, pris une place importante dans la Mission. Nous attendions beaucoup de lui.

Une brusque attaque de malaria l'a emporté le 8 janvier 1915, en pleine force, en pleine activité. Tous ceux qui l'ont connu pleurent encore la mort prématurée de ce bon et énergique jeune chrétien.

et tend à devenir lagune. Sous mes yeux s'étend, à perte de vue, la plaine du Borotsi. Au loin, s'estompe une ligne de collines boisées.

Cette plaine du Borotsi ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusqu'à ce jour. En ce moment, elle ne forme qu'un désert d'herbes jaunies, semé çà et là de quelques rares bouquets d'arbres et de tout petits villages placés sur des termitières que le niveau de l'inondation n'atteint pas. Le soir, au coucher du soleil, et quand une brume cache les collines lointaines, on a l'impression d'être perdu dans une immense pampa qui finit à l'horizon et, brusquement, tombe dans le vide. C'est... comment dirai-je... splénétique !

A la saison des pluies, les eaux du Zambèze envahiront cette plaine et la recouvriront de deux, trois et quatre mètres d'eau. Là où on circule, à cette époque de l'année, à pied, ou à cheval, on passera en bateau. Les herbes et les plantes aquatiques, en particulier les nénuphars, monteront aussi rapidement que l'eau et la dépasseront. Le désert fleurira. On me dit que

le Borotsi sera alors très beau. Je me permets de réserver mon jugement. Certes, ce pays doit avoir des attraits pour ceux qui y ont longtemps vécu. C'est alors affaire de cœur et de sentiment. On s'attache partout où l'on travaille, où l'on peine, où l'on aime et où l'on souffre. Mais, dussé-je être seul de mon avis, je pense que la plaine du Borotsi ne peut pas être belle, belle d'une beauté matérielle, plaisante aux yeux et satisfaisant le sens artistique que nous portons tous en nous, pour avoir vécu dans les pays de montagnes, de glaciers, de sapins, de bouleaux, de hêtres et de chênes. Elle ne peut mériter l'adjectif « belle » que pour un Morotsi, né au milieu de ses roseaux, une rame à la main, et pour qui le fleuve est le père nourricier, la route vivante, le commencement et la fin de tout. Il y a des missionnaires qui l'admirent quand même. Ils me paraissent faire preuve surtout d'une grande sagesse réfléchie, celle qui s'inspire de l'exemple de saint Paul : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. »

Je sais bien que tout le décor extérieur n'est rien, ou pas grand'chose, quand il y

a, pour remplir le cœur et les journées, une tâche magnifique à accomplir. Il me semble que, si je devais vivre dans ce pays, je me ferais une règle de ne penser à l'Europe, à ses harmonieux paysages, à ses printemps exquis, à ses automnes merveilleux, à ses villes pleines d'animation et de gaieté, qu'une fois par semaine, le dimanche soir, la tâche hebdomadaire achevée, et je me chanterais tous les jours le cantique des Diaconesses :

« Non, ce monde n'est pas
Notre patrie... »

Ce ne sont là que des impressions d'arrivée. Elles ne valent que le chiffon de papier sur lequel je vous les griffonne à la hâte avant de confier au courrier, qui part ce soir, ce long journal de voyage. Demain, je verrai l'œuvre accomplie par les missionnaires de Nalolo. Je prendrai contact avec la vie intérieure de cette station. J'oublierai les contingences. Je verrai ce qu'il y a « derrière le voile ». Attendons.

Nalolo, le 24 août.

Impossible de vous raconter ma journée. Elle fut très remplie et m'a procuré la grande joie de faire la connaissance d'un homme fort intéressant, Ishé Kwandu, mari de la Mokwaé de Nalolo, la sœur de Léwanika ; il s'est récemment converti et promet de devenir une grande force pour les missionnaires de Nalolo. Je vous reparlerai de lui, lorsque j'aurai eu le temps de venir passer quelques jours auprès des amis Brummer et de faire plus ample connaissance avec l'œuvre qui se poursuit sur cette station, déshéritée au point de vue des avantages matériels et où il n'y a rien pour les yeux, rien pour l'imagination, rien pour l'homme extérieur, si ce n'est des moustiques et des fourmis et la menace constante d'une attaque de malaria, mais où se manifeste, certainement, la présence de l'Esprit qui transforme les cœurs et « soulève les montagnes », les montagnes du paganisme le plus récalcitrant et des superstitions les plus invétérées.

Je pars, demain matin, à la première

heure, pour Léalui, seul, mes compagnons de route m'y ayant déjà précédé. Il me tarde d'y arriver et de voir finir cette vie de perpétuel déplacement. Le plus beau des voyages est celui qui « conduit quelque part ».

Loatilé, samedi, le 30 août.

Lundi, le 25 août, à 8 heures du matin, j'ai quitté Nalolo. L'eau est très basse ; ma grande barque passe difficilement, échoue sur tous les bancs de sable, et les méandres du fleuve sont interminables. La chaleur, le miroitement du soleil sur l'eau et la monotonie des berges m'endorment et je rêvais de je ne sais quel paradis de fraîcheur et de beauté, lorsque j'entends un des bateliers dire : « *Moruti ke eo !* » « Voici le missionnaire ». Et j'aperçois M. Adolphe Jalla qui m'attend sur la berge, avec des chevaux. Il paraît que je suis en retard et que Léwanika, qui a eu l'amabilité de venir à ma rencontre, commence à s'impatienter. Le temps de sauter en selle

et nous voilà galopant, sur le sentier qui serpente et suit les courbes chères aux indigènes, à travers les grandes herbes. Ce sont les Bassoutos qui ont inventé ce beau proverbe : « Le chemin qui va en zig-zag ne vous oblige pas à coucher en route », c'est-à-dire que la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre, en quoi ils ont raison. Mais parfois leurs sentiers abusent et dépassent la mesure.

Trente minutes de galop rapide nous amènent à Loatilé. A l'entrée de la station, nous passons entre deux rangées d'hommes, accroupis ou agenouillés, qui nous saluent en battant des mains. Nous mettons pied à terre, pour saluer les missionnaires, M. et Mme Victor Ellenberger, Mlle Saucon, et, devant la maison de Jalla, le grand chef lui-même.

Léwanika est bien tel que ses photographies le représentent et la meilleure ne le flatte pas. Il est grand, fort, large d'épaules ; sa physionomie est intelligente ; ses traits, adoucis par l'âge et par la vie, sont empreints d'une grande bonhomie. Jalla

me présente et je transmets au chef les salutations du Comité. Puis, tous les hommes s'approchent et je leur adresse quelques paroles en sessouto. Quelques instants après, Léwanika part dans une voiture attelée de quatre chevaux et on me fait faire le tour de la station. Bâtie sur une terrasse, comme celle de Nalolo, elle ne présente rien de remarquable. Trois maisons démontables, sur pilotis, envoyées par le Comité genevois des maisons saines, une salle d'école, quelques petites dépendances, constituent l'ensemble auquel manque une chapelle. L'ancienne a été détruite par un ouragan, récemment. On prépare les bois et les briques nécessaires à l'érection d'une nouvelle église. Une douzaine de grands arbres mettent leur note de verdure et de beauté sur ce tertre aux dimensions restreintes et insuffisantes, qui ne dépasse guère que d'un mètre cinquante le niveau de l'inondation. Il est matériellement impossible de donner plus d'ampleur et d'espace à cette station. Elle en aurait cependant besoin. L'école, en particulier, est beaucoup trop à l'étroit et plusieurs clas-

ses doivent se tenir en plein air, ce qui présente bien des inconvénients.

Au moment où le jour va tomber, on me présente un bœuf et des corbeilles de maïs, de millet et de patates. C'est le cadeau de bienvenue de Léwanika. Ne pouvant les faire parvenir au Comité, j'en ferai profiter les enfants de l'école.

Le mardi 26, Jalla m'emmena faire une visite à Léalui. Entre la station et le village du grand chef, on a élevé une chaussée de mottes de terre, de sorte que l'on peut toujours circuler à pied sec de l'une à l'autre. Et, comme cette chaussée est coupée par le canal par lequel les canots vont de Léalui au fleuve, M. Louis Sautter a fait don à la Mission d'une grande passerelle en fer qui réunit les deux tronçons de chaussée.

Du haut de cette passerelle, la vue s'étend assez loin sur cette plaine uniformément plate. Le fleuve est tout proche, mais on ne le voit pas. Je retrouve ici, plus forte encore qu'à Nalolo, cette impression curieuse d'horizon en cercle parfait qui fuit de tous côtés, sans que le regard

puisse s'arrêter sur quoi que ce soit qui en rompe la monotonie, et qui, là-bas, très loin, tombe et s'évanouit dans l'espace... On se dirait sur le pont d'un bateau ; seulement, ici, c'est un océan d'herbe couleur de chaume roussi, sur lequel chaque souffle de brise fait passer de longs frissons semblables au moutonnement des vagues.

Jalla m'indique, plus loin, un enclos entouré d'une palissade où, dans le plus grand mystère, on construit, cette année, la grande barque, dite *Nalikwanda*, sur laquelle Léwanika fera un voyage de cérémonie, en grande pompe, lorsque l'inondation sera venue la mettre à flot. Près de la chaussée est étendu un immense filet, long de 25 mètres et large de 20, qui est une œuvre d'art zambézien. C'est le filet de pêche de Léwanika qui aime beaucoup ce sport. Il faut un wagon et douze bœufs pour transporter cet engin jusqu'au fleuve et cinquante hommes pour le manœuvrer. Il ramène, parfois, des quantités prodigieuses de poissons.

En arrivant au village, nous passons devant un arbre au feuillage persistant, aux

vastes branches et à l'ombre épaisse. Il est célèbre par un fait d'histoire qui en dit plus long que des volumes sur la transformation accomplie dans le cœur de Léwanika et dans les mœurs des Barotsi.

En 1883, un frère du chef s'était révolté contre lui et avait noué des intrigues pour le renverser. Il fut dénoncé, pris et condamné à mort. On le revêtit d'habits blancs, garnis de perles blanches ; on l'entoura d'une palissade de roseaux placée sous cet arbre et il fut laissé là pour y mourir de faim. Pendant cinq jours, ses cris retentirent, entendus de la demeure de Léwanika et de tout le village, sans qu'un mouvement de pitié émût qui que ce soit, et il périt ainsi.

Un peu au delà de cet arbre-témoin, au milieu d'un espace libre et très méticuleusement propre, s'élève le « khotla », sorte de halle couverte, en bois et en roseau, où se tiennent les palabres politiques, où se jugent toutes les affaires de la tribu.

Nous voici enfin devant une haute palissade. Elle est faite de pieux de bois, pointus au sommet, plantés dans le sol, à deux

mètres les uns des autres, supportant des nattes de roseaux très longs et cousus ensemble avec beaucoup de soin et d'élégance. Nous entrons par une ouverture masquée par une deuxième palissade disposée en paravent.

Dès l'entrée, à gauche, voici un bâtiment flanqué d'un grand porche couvert. Des hommes sont assis à terre. Ce sont les serviteurs et conseillers qui doivent toujours se tenir là, aux ordres du grand chef. Cette maison s'appelle le « *kashendi* ». C'est, en quelque sorte, le cabinet de travail et la salle de réception de Léwanika. Cette construction est toute en bois. Elle a deux parois assez rapprochées l'une de l'autre, de sorte qu'un couloir étroit court tout autour de la salle intérieure, permettant la libre circulation de l'air. Il y a aussi deux toitures, à cinquante centimètres l'une de l'autre, la supérieure dépassant l'autre pour aller s'appuyer sur une colonnade extérieure et former véranda. Grâce à cet aménagement spécial, il règne toujours une fraîcheur agréable dans cette salle du Conseil. Les murs et le plafond sont revê-

tus de magnifiques nattes tressées avec beaucoup de goût et d'un dessin fort élégant. Le tout révèle un sens artistique remarquable.

Un serviteur a été prévenir Léwanika de notre arrivée. Il vient au-devant de nous dans la cour. Aussitôt, tous les hommes présents battent des mains, et plusieurs se prosternent. Le chef est vêtu très correctement : pantalon gris foncé, vaste redingote d'alpaga gris clair, linge immaculé. Il nous accueille dignement, mais avec affabilité et nous conduit vers sa demeure personnelle. C'est une vaste construction en bois, au toit de chaume, dont les parois extérieures sont recouvertes d'un crépissage couleur d'ocre claire. Une colonnade supporte la véranda qui entoure la maison sur ses quatre faces. Les colonnes sont faites du cœur d'un bois très dur, genre acajou, que les termites n'attaquent point. Comme pour le « kashendi », la maison est maintenue fraîche par l'établissement d'un corridor qui sépare les chambres de la paroi extérieure et où l'air circule constamment. Quant à la toiture de chaume

et de roseau, elle est posée sur une charpente des plus savantes et fort élégante. C'est l'artisan Waddell, compagnon de M. Coillard, qui en a conçu le modèle, dessiné les plans, et qui l'a fait exécuter par les ouvriers de Léwanika.

Nous pénétrons, par la véranda, dans la maison. Devant nous s'ouvre une vaste chambre où circule un air frais. Après la chaleur du dehors, c'est un contraste délicieux. Comme la lumière ne vient que par la grande baie de la porte ouverte, il y fait un demi-jour qui est aussi un repos exquis pour les yeux.

Dans cette salle, aux parois tendues de fort belles nattes, il y a des meubles variés : un trône donné par le Comité des Missions, des fauteuils, des chaises, des tables. Sur les nattes murales sont fixées de très nombreuses photographies : grands portraits de la reine Victoria, du roi Edouard VII, du roi Georges V et de la reine Alexandra, de plusieurs Gouverneurs de l'Afrique du Sud, de Coillard, de Litia, etc. Des chasse-mouches de formes variées, aux manches d'ivoire ou de bois sculpté sont aussi pendus aux murs.

Nous voici donc assis auprès de Léwanika. Trois hommes vêtus d'un grand pagne flottant, aux couleurs bigarrées, avec une courte chemise blanche par-dessus, --- costume fort seyant et propre, — apportent le thé. Ils nous servent, puis vont s'asseoir à terre, à quelque distance, en battant des mains tout doucement. Chaque fois qu'ils constatent que nous avons besoin de ceci ou de cela, ils se lèvent, s'agenouillent, nous offrent le lait, ou le sucre, ou les biscuits, en les élevant vers nous dans leurs paumes réunies en forme de coupe, puis battent des mains. Tout cela s'accomplit suivant les rites d'une étiquette précise, élégante et discrète. C'est, à la fois, très « princier » et très archaïque. Les serveurs de la reine de Saba devaient avoir les mêmes attitudes, les mêmes gestes et presque le même costume.

Léwanika me fit visiter toute sa maison. Elle fait le plus grand honneur à l'habileté des ouvriers barotsi, charpentiers, couvreurs, décorateurs, et à leur sens artistique. Le chef fut d'une parfaite urbanité et nous reconduisit jusqu'à l'entrée de son

enclos, devant le hangar qui renferme les tambours et les xylophones de sa « fanfare » particulière.

Les xylophones se composent de lames de bois fixées sur des calebasses creuses qui servent de caisse de résonnance. Il y a une quinzaine ou une douzaine de ces touches, suivant l'importance de l'instrument. Le musicien est armé de deux maillets de bois et frappe sur les touches, avec énergie et dextérité.

Les tambours sont de grandes jarres de terre cuite, ou de gros cylindres de bois, oblongs, sur lesquels est tendue une peau soigneusement tannée. On en joue avec la paume de la main et les doigts.

Léwanika fait appeler quelques-uns de ses musiciens qui nous donnent une sérénade. Quatre hommes de l'intérieur, des Mankoya, nous chantent, avec accompagnement d'instruments, des mélodies sauvages et étranges. Il y a une mélodie et des paroles. Cette musique est âpre, acérée et pénétrante comme une vrille ; cela prend, pince, tord les nerfs. L'accompagnement des tambours suit un rythme continu, puis

« Les hippopotames ne résistent pas à ce régime..... » (p.64)

Ph. Litia.

Ph. Litia.

« Gibier de prince..... » (p. 70)

se précipite en une cadence rapide et nerveuse, sur laquelle se détachent les notes aiguës des chanteurs ou graves des xylophones. L'ensemble réveille, au fond du cerveau, je ne sais quelles impressions lointaines de vie sauvage et primitive. C'est vraiment un « numéro sensationnel » (1).

On joue d'ailleurs du tambour toute la nuit, du coucher du soleil à son lever, à Léalui. A l'origine (et encore maintenant, dans l'opinion du commun peuple), cette musique avait pour but de chasser les mauvais esprits qui, dans l'obscurité, rôdent autour des demeures humaines. Mais Léwanika est affranchi de ces vieilles superstitions. Seulement, depuis le temps où il fut obligé de fuir précipitamment, dans la nuit, pour échapper aux partisans de son rival qui voulaient l'assassiner, il ne peut pas dormir en paix s'il n'entend le battement des tambours lui donner l'assurance que ses serviteurs veillent sur lui et ne permettront pas qu'on vienne le tuer

(1) Cela produit un peu l'effet des « cornemuses » écossaises, quand on les entend *pour la première fois*, mais c'est plus violent et plus agressif.

dans son sommeil. Le tambour de Léalui, c'est la berceuse du royal dormeur.

De Loatilé, tous les soirs, j'entends ces tambours et j'avoue naïvement que leur battement cadencé, dans le grand silence de la nuit tropicale, me plaît infiniment et me paraît plein de poésie, une poésie africaine, sans doute, mais dont les accents savent émouvoir, attrister ou consoler ceux qui les comprennent.

Nous rentrons à Loatilé. Il fait bon, car le soleil n'est plus qu'une boule rouge, énorme, qui tombe dans le vide, là-bas au bout de la prairie jaune, aux limites de l'horizon plat. C'est avec délices que l'on ôte ses lunettes et son casque, guère quittés depuis le matin, et qu'on laisse le petit vent du soir vous rafraîchir le crâne et les poumons. Ce geste s'accomplit d'ailleurs, en quelque sorte, automatiquement. Tant que le soleil est haut, on ne sent pas son casque. Dès qu'il disparaît à l'horizon, instantanément, on ne peut plus supporter le poids de cette coiffure gênante et, sans même y penser, on se hâte de s'en débarrasser.

Lundi, 1^{er} septembre.

La station de Loatilé présente, en ce moment, une grande animation. Les missionnaires sont réunis en Conférence et, plusieurs d'entre eux étant venus par le fleuve, leurs équipes de bateliers sont rassemblées et forment, matin et soir, des groupes pittoresques, autour des feux sur lesquels cuit leur pitance de farine de manioc et de poisson séché. D'interminables bavardages occupent et charment les loisirs de ces messieurs et des éclats de rire bruyants ponctuent leurs récits de voyage. L'imagination aidant, le moindre épisode prend tournure de drame, — car ce n'est pas qu'en Provence que l'on rencontre Tartarin, — et la faconde des orateurs est aussi inventive qu'intarissable.

Des barques de la Mission vont partir pour chercher à Seshéké des caisses d'approvisionnements et d'objets d'échange. D'autres bateliers viennent offrir leurs services. Ils se réunissent en petits groupes, chaque homme tenant sa longue rame à la

main. Là aussi, les conversations vont grand train.

Ailleurs, l'animation et le bruit sont plus grands encore. M. Jalla va construire un petit bâtiment qui servira d'infirmierie pour les jeunes gens européens employés dans les magasins de Léalui et des environs. Lorsque la fièvre les atteint, ils ne peuvent pas se faire soigner à domicile. On les amènera à Loatilé, où ils seront entourés de soins réguliers et expérimentés. Comme il n'y a pas de place sur le terrain restreint de la station même, qui occupe la totalité de la termitière, il faut surélever le sol de l'emplacement choisi, de façon que la maisonnette soit à l'abri de l'inondation. Toute une troupe de femmes et de fillettes est employée à ce travail. Elles vont, en file indienne, chercher la terre à quelque distance, l'apportent dans des paniers posés en équilibre sur leurs têtes et la déversent à l'endroit indiqué. Le monticule, de seize mètres de long par huit de large et deux mètres de hauteur, s'élève peu à peu, non sans provoquer des discussions fréquentes entre les ouvrières, des

papotages interminables, beaucoup de bruit et peu de travail.

Les voici qui viennent, la journée achevée, se faire payer. Peu vêtues, mais inconscientes de leur quasi-nudité, elles jaccassent et, hardies, se pressent et se bousculent pour recevoir de M. Jalla, abrité derrière la balustrade de sa véranda, les petits colliers de verroterie qui servent de monnaie courante. Ces dames font vraiment un beau tapage.

Il y a aussi les marchés quotidiens. C'est devant ma porte, tous les matins, un défilé d'hommes, de femmes, d'enfants qui viennent vendre des œufs, du poisson, des courges, du millet, du bois, des canards sauvages enfermés dans des cages en jonc tressé, des bananes, des ananas. Comme on ne peut faire pousser que fort peu de légumes, à Loatilé, faute de place pour les jardins potagers, il faut ainsi acheter, au jour le jour, les provisions du ménage, ou plutôt les échanger contre du sel, des verroteries diverses, des cotonnades. Cela nécessite de longs et ennuyeux palabres, une perte de temps, et demande beaucoup de patience de la part de l'acheteur.

Le service et les travaux du ménage sont faits par de jeunes garçons qui vont à l'école le matin et travaillent sur la station l'après-midi. Les fillettes et les jeunes filles restent dans leurs villages. Les Barotsi n'ont encore guère compris quel avantage ce serait pour eux si leurs filles et leurs femmes avaient fait un apprentissage de couture, de cuisine, de tenue de ménage, en s'engageant comme « bonnes à tout faire » dans les familles des missionnaires. Ils ont peur que leurs filles ne deviennent chrétiennes et ne veuillent plus se laisser marier à la mode païenne, ou refusent de travailler aux champs. Or, ce sont les femmes qui font tous les travaux de culture, les hommes se réservant l'apanage des arts d'agrément : vannerie, couture, etc. On comprend qu'ils essaient de sauvegarder leurs privilèges en maintenant les femmes dans l'ignorance. Cette question fut, un jour, discutée dans une soirée littéraire de l'Ecole normale : « L'éducation est-elle bonne pour les jeunes filles ? » La majorité se prononça contre, sans hésitation !

Deux petits négrillons, drôles com-

me tout, font mon lit, chaque matin, et je m'amuse toujours beaucoup de voir avec quel sérieux, quelle gaucherie, quelle lenteur, ces deux « picanninis » (1), manipulent les draps et l'oreiller. C'est pour eux affaire d'état et cela doit leur paraître bien compliqué et inutile, alors qu'eux-mêmes n'ont, chaque soir, qu'à dérouler leur pailloon de couchage et à s'enrouler dans leur couverture pour dormir d'un sommeil excellent.

On voit d'ailleurs peu de représentants du beau sexe, d'une façon générale, à Loatilé. Les garçons sont la très grande majorité à l'école et les hommes beaucoup plus nombreux que les femmes aux cultes. Et, si les païennes s'habillent peu, les chrétiennes, par contre, et surtout les dames appartenant à l'aristocratie du pays, portent des jupes volumineuses, faites de plusieurs mètres de calicot et, souvent, paraît-il, superposées par trois ou quatre ; et plus il y en a d'épaisseur, plus on est à la mode ; il ne faut pas lésiner sur la quan-

(1) Sobriquet amical par lequel on désigne les petits Noirs.

tité ! Résultat : elles ont l'air fort embarrassées de tout cet attirail et elles marchent avec un balancement et un dandinement qui voudrait être gracieux, mais ne l'est guère. Bien entendu, les couleurs sont très vives ; mais elles sont plutôt seyantes dans cette grande lumière et sous ce grand soleil d'Afrique et conviennent à ces teints bronzés ou noirs de jais. C'est « la Mode », dont les élégantes du pays noir sont les esclaves, tout comme leurs sœurs des pays septentrionaux.

L'art des salutations est fort compliqué au Borotsi. Il y a un rite, consacré par un usage immémorial, et dont il serait mal-séyant de s'affranchir. Je viens d'assister à une petite scène qui vous paraîtra peut-être comique, à distance. Mais j'en ai beaucoup admiré, pour ma part, la couleur locale, le caractère primitif, la naïveté savoureuse.

Deux hommes se rencontrent brusquement, sur la station, se reconnaissent pour deux proches parents qui, depuis des années, ne s'étaient pas revus. Ils se saisissent par les épaules et s'embrassent avec

des exclamations de joie. Puis ils s'agenouillent sur le sol, se prosternent l'un devant l'autre, se baisent les paumes, se frottent le front de sable et tout cela en prononçant des paroles rituelles et en battant des mains à petits coups discrets. Cela se termine par un dernier baiser, de nouvelles exclamations bruyantes, un échange de prises de tabac et des rires sonores. Tout autour d'eux, les gens passent, causent, vaquent à leurs affaires. Mais cela ne trouble pas nos deux amis. Ils sont tout à la joie de se revoir et le monde extérieur semble ne plus exister pour eux, tant ils sont concentrés et isolés dans les gestes de leur politesse cérémonieuse.

Surtout, au Borotsi, ne manquez jamais de répondre aux salutations que l'on peut vous adresser. A toute personne qui vous dira : « Dumèla, ntate », c'est-à-dire : « Bonjour, père », répondez aussitôt : « E, dumèla », — « Oui, bonjour ». Et fussiez-vous entendre deux cents personnes vous dire, à la file, ces mots consacrés par l'usage, répondez deux cents fois avec la même conviction. C'est parfois un peu

fatigant, mais c'est l'étiquette. J'ai essayé, quelquefois, de m'en affranchir et de dire, au sortir du culte, par exemple, quand « tout un peuple assemblé » m'attendait à la sortie : « Dumèlang, kaofèla », c'est-à-dire : « Bonjour à tous. » Mais le subterfuge n'avait aucun succès et il fallait, quand même, répondre à toutes les salutations individuelles et serrer autant de mains qu'il y avait de personnes présentes. Or, vraiment, on aurait pu se passer d'introduire ici cette coutume européenne de la main tendue, dont nous n'avons pas lieu d'être si fiers, d'ailleurs. Dans un pays où la propreté n'est pas toujours parfaite, cela présente des inconvénients désagréables et je trouve infiniment plus élégant le petit battement de mains discret, accompagnant une légère inclinaison du buste, à la mode indigène, que supplanté à tort notre vulgaire et anti-hygiénique poignée de mains.

Nous avons eu, le 31 août, un grand service religieux à Léalui, à l'occasion de la Conférence missionnaire. Nous étions réunis au « khotla ». Nous y trouvons, en ar-

rivant, environ cinq cents personnes assemblées. Une estrade est réservée pour Léwanika et pour les orateurs. Le grand chef se fait attendre quelques instants, comme le veut l'étiquette d'un pays où la ponctualité n'est pas « la politesse des rois » et où « *time is not money* ». Les tambours nous annoncent que son altesse arrive et nous voyons apparaître, d'abord, des hommes portant des xylophones et des tambours sur lesquels ils s'escriment avec vigueur, puis le chef lui-même qu'un serviteur, porteur d'une grande ombrelle rouge, abrite du soleil.

Tandis que Léwanika s'installe, un homme survient, s'agenouille au dehors, sur le sable, face à l'estrade, pousse des cris perçants, se redresse pour lever les bras au ciel et crier : « Io ! sho ! Io ! sho ! », à plusieurs reprises (c'est la grande salutation usitée pour Léwanika et son fils Litia seulement), s'incline à nouveau pour frapper le sol du front et battre des mains, puis s'en va comme il est venu. C'est un sujet empressé qui affirme son loyalisme. En Afrique, comme ailleurs, les flatteurs fréquentent la société des princes.

Les tambours font encore quelques tam-tam. Un xylophoniste joue un petit solo en sourdine. C'est la fin de cette « entrée d'orgue » africaine et tout se tait.

Je suis chargé de présider le service et, après avoir transmis les salutations du Comité, je m'efforce de montrer à ce peuple de quel grand amour il a été aimé : amour de Dieu, d'abord, puis amour des chrétiens d'Europe qui leur envoient des missionnaires et amour de leurs missionnaires, dont plusieurs ont vu mourir leurs femmes et leurs enfants et sont morts eux-mêmes au service des Barotsi. Or, cet amour qui ne se lasse point, malgré les épreuves et les difficultés de la tâche, cet amour attend encore sa récompense, toute désintéressée d'ailleurs. Quand les Barotsi répondront-ils à l'amour de Dieu et de ses serviteurs en devenant chrétiens ?

Je ne sais pas ce que mon auditoire fera de ce message. C'est la question que se posent, avec angoisse, tous ceux à qui incombe la grande responsabilité de parler, eux si petits, de la grandeur de l'amour divin. Et puis, nous savons si peu ce qui se

passer dans ces cœurs, dans ces cerveaux ! Nous sommes, par nos origines et notre éducation, si loin d'eux, si inaptes à nous mettre, en quelque sorte, « dans leur peau », pour leur tenir le langage, employer les images, les comparaisons, trouver les accents qui pénétreraient jusque dans les retraites les plus secrètes de leur pensée intime, de leur « moi », de leurs âmes d'hommes et de femmes pécheurs que nous voulons, au nom du Christ, appeler à la repentance et à la joie de la communion avec Dieu ! Mais nous ne pouvons donner que ce que nous avons reçu ; nous ne faisons que transmettre, ou plutôt, nous semons, sans nous lasser : un autre récoltera.

Tout en cheminant sur cette chaussée qui nous ramène à la station et que François Coillard a tant de fois parcourue, je pense à lui, aux appels qu'il a adressés, dans ce même local, au même Léwanika et au même peuple, aux espoirs qui lui sont montés au cœur et qu'il nous a dits dans ses lettres, aux prières ardentes qu'il a adressées à Dieu pour la conversion des

Barotsi et de leur chef..... Coillard est mort. Liénard est mort. « *Ils sont morts*, dit le texte sacré, *sans avoir obtenu les choses promises* ». Adolphe Jalla reste seul des trois missionnaires de Léalui. Les années ont passé. Il y a eu des changements, des progrès considérables dans la voie de la paix, de l'ordre, de l'adoucissement des mœurs. Ce n'est plus le pays du sang et de la violence. Mais ni Léwanika, ni son peuple, objets de tant d'efforts et de sacrifices, ne sont venus à l'Evangile du Christ. Le texte ajoute que ces choses « *ils les ont vues et saluées de loin, reconnaissant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre.* » Oui, étrangers et voyageurs, ne disposant que de peu de temps et de peu de force : « *soixante-dix ans et pour les plus robustes quatre-vingts ans* » ; mais heureux quand même, joyeux d'une joie parfaite parce que notre foi « *est une ferme assurance, une démonstration des choses qu'on ne voit pas* ». L'heure attendue viendra. Quand ? Dieu le sait.

Le même jour, dans l'après-midi, une réunion plus intime rassemblait, sur la sta-

tion, dans la salle d'école, les chrétiens de Léalui. Le « *ngambèla* », gendre de Léwanika et son premier conseiller, un chrétien fidèle et courageux, se leva, après la prédication, pour dire, d'une voix émue et les larmes au yeux, son étonnement et sa joie de savoir les Barotsi aimés d'un si grand amour par Dieu et par les chrétiens d'Europe.

Le *ngambèla* est, à lui seul, une preuve suffisante de la puissance de l'Évangile. « *Labor omnia vincit improbus* », dit la sagesse humaine. Ici, il faut « *labor et amor* ». Et le dernier mot sera à l'amour, car « *l'amour vient de Dieu* ».

Hier au soir, après cette journée intéressante, nous avons eu une bonne heure, entre nous, dans la maison des Ellenberger. Malgré bien des nuages dans le ciel de la Mission, nos cœurs étaient pleins d'espérance et de confiance. Nous avons chanté beaucoup de cantiques et prié pour tous nos absents, ainsi que pour la venue du Royaume de Dieu sur la terre. Et je suis certain qu'aucun de ceux qui participaient à cette soirée fraternelle, dans cette famille

qui unit deux noms missionnaires, Ellenberger et Christol, n'éprouvait autre chose qu'une reconnaissance profonde d'avoir répondu : « *Me voici, envoie-moi* », à l'appel du Maître cherchant des ouvriers pour sa moisson.

Lukona, le 4 septembre.

Me voici encore un peu plus loin de vous ! La Conférence s'est dispersée, chacun est rentré ou en route pour retourner chez soi. J'ai quitté Léalui et j'ai l'impression d'être parvenu « au bout du monde », là où on ne se sent plus rattaché que par le lien du souvenir à tout ce qui fait le charme et la joie de la vie. Cela fait penser aux grèves lointaines dont parle le poète

Où viennent expirer tous les bruits de la vie !

Mais procédons par ordre.

Hier matin, à 10 heures, j'ai quitté Léalui pour venir faire une visite à Lukona que nos amis Burnier voudraient me présenter eux-mêmes, avant leur départ imminent pour l'Europe, départ nécessité par l'état de santé inquiétant de Mme Burnier. Dans

Ph. Pedrotti.

Un baobab

une barque de la Mission, j'ai voyagé pendant quatre heures, par le canal qui conduit de Loatilé au fleuve, puis sur le fleuve lui-même, pour venir débarquer dans une lagune qui porte le nom de Kama.

Rien de spécial à noter sur ce trajet, sauf la quantité prodigieuse d'oiseaux de toutes les variétés qu'on y voit déambuler ou se tenir immobiles sur les grèves sablonneuses : canards, oies, ibis, flamants, grues, pélicans, marabouts, mouettes, cormorans, sarcelles, etc..., la gent ailée y foisonne et tente le chasseur. Mais elle est extrêmement méfiante et demande à être approchée avec discrétion. Or, par ce soleil brûlant, ramper sur l'estomac et perdre une heure pour un coup de fusil, cela me paraît exagéré. D'ailleurs, à moins que les circonstances ne changent, je ne me sens pas une âme de chasseur.

J'arrive donc à Kama, heureux de sortir du canot et de reprendre la position verticale, d'autant plus qu'un cheval tout sellé est là, sur la berge, tenu en bride par un indigène ; de Lukona, on l'a envoyé me chercher et je m'en réjouis, car c'est tou-

jours un plaisir de tenir un bon cheval entre ses genoux et de galoper ou de trotter allègrement, à travers les grands espaces libres.

En approchant de l'animal, mon enthousiasme diminuait, car son apparence n'était pas engageante. Ce cheval répond, on ne sait pourquoi, au nom biblique de Jacob. A la rigueur, on eut pu le nommer Issakar, car la Genèse nous dit qu'Issakar était un âne, — et Jacob a quelque chose d'asinesque, — et qu'Issakar était un âne robuste, — or, Jacob est, à coup sûr, solidement charpenté, bâti à chaux et à sable, dirai-je. Ah ! il n'est pas beau, le pauvre quadrupède, et, pour ajouter à son apparence fruste, il porte autour du cou, comme un collier, une grosse corde plusieurs fois enroulée, faite avec de l'écorce d'arbre et qui sert à l'entraver au campement. Enfin, comme dit un vieux cantique anglais, il « faut faire, chaque jour, le compte des petites bénédictions que l'on a reçues ». J'aurais pu me trouver dans la nécessité de faire ce trajet à pied dans le sable et par cette chaleur cela n'aurait eu rien de

très folichon. En selle, donc, sans plus d'histoires, et en route. Jacob me réservait une surprise encore plus grande que celle que m'avait causée son anatomie chevaline : celle de son allure. Cela tenait du roulis et du tangage, surtout du tangage et, pendant le premier quart d'heure, je me demandais, avec inquiétude, ce qui allait se détacher d'abord : ma tête qui se séparerait de ma colonne vertébrale, ou l'une de ces longues jambes osseuses que Jacob lançait de tous côtés, sans avoir l'air de bien savoir ce qu'il en voulait faire. Puis, je m'y accoutumai, comme à tout dans ce monde. Bientôt je n'eus plus la force de penser à rien, car j'étais enserré, étouffé, anéanti par la chaleur d'un soleil de plomb, dans une forêt où il y a bien des arbres, mais pas un brin d'ombre. Cette forêt s'appelle la Kalamba, et c'est bien un des coins les plus chauds que je connaisse, dans ce pays, où le thermomètre se permet de monter à des hauteurs peu orthodoxes.

Au sortir de cette forêt, je traverse une petite plaine où il fait, si c'est possible, encore plus chaud. En face apparaît une

ligne de hauteurs boisées et sur le faite se dresse la silhouette d'une sorte de tour que je reconnais pour l'avoir vue en photographie : c'est le clocher de la chapelle de Lukona.

Encore un effort, et bientôt, Jacob en sueur, et son cavalier écrasé par cette atmosphère surchauffée qui le prend à la gorge et lui liquéfie la cervelle, s'arrêtent, avec satisfaction, devant un groupe de bâtiments que la brousse encercle étroitement. C'est Lukona, le plus avancé des postes de la mission du Zambèze, vers l'ouest. M. et Mme Burnier vont partir incessamment pour l'Europe. C'est M. Robert Dieterlen qui me reçoit avec la plus charmante cordialité (1).

(1) M. Robert Dieterlen, fils de M. Hermann Dieterlen, doyen de la Mission du Lessouto, accourut en France dès que l'ordre de mobilisation lui fut parvenu à Lukona (août 1914) et rejoignit son régiment à Montauban. Au mois de septembre 1915, il disparut en Artois, dans un combat livré au Bois-en-Hache. Depuis le retour des prisonniers, délivrés par l'Armistice du 11 novembre 1918, il a fallu renoncer à l'espoir de le voir revenir.

Robert Dieterlen était un charmant collègue, aimable, bienveillant, gai, dont la pensée prenait volontiers une forme originale, surtout dans la causerie intime. Très attaché à son œuvre, il possédait le don précieux entre tous, en Mission, celui de la sympathie. Cela lui valait une influence croissante sur les indigènes. Il faisait honneur au nom qu'il portait et nous pensions qu'il pren-

Vers le soir, la fraîcheur venue, je visite la station qui est l'œuvre de M. Burnier et de M. Lescoute et ne compte encore que peu d'années d'existence : les trois premiers chrétiens ont été baptisés cette année même. La population est plus accessible que celle de Léalui ; elle échappe davantage à la domination intransigeante et parfois tyrannique des Barotsi proprement dits. Mais, physiquement, elle paraît assez chétive ; la lèpre y fait beaucoup de victimes. Mal logés, mal nourris, très ignorants de toute hygiène, ces pauvres gens mènent une vie assez pénible et paraissent avoir, plus que d'autres encore, une mentalité d'anciens esclaves. Les femmes surtout ont un air lassé, renfrogné qui fait peine à voir. C'est une population qui a trop souffert pour s'épanouir et qui manque de vitalité.

Hier, dimanche, l'emploi de mon temps a été celui de tout missionnaire en pareil jour. Par contre, ce matin, j'ai fait une

draît rapidement une place prépondérante dans la direction de l'œuvre du Borotsi.

Sa disparition est une très douloureuse épreuve pour les siens, pour ses amis, et pour toute la grande famille missionnaire.

excursion et vu un peu de pays. M. Burnier avait emprunté, pour l'occasion, deux montures à un commerçant anglais établi près de la station. L'une, celle de Burnier, était un gros bœuf, aux cornes tombantes et qui lui ballottent sur les joues ; l'autre, la mienne, un joli petit poney noir, plein de vie. Il danse, pirouette, fait le beau, sans que je l'en prie, pour son propre plaisir, tandis que maître ruminant suit placidement, au petit trop, un trot plutôt rude pour son cavalier qui, en bon frère, s'est sacrifié pour son visiteur.

Nous longeons la colline et traversons beaucoup de petits villages. Les huttes sont de chétives paillottes, mal faites, et qui contrastent avec les jolies constructions des Barotsi de la plaine. Des palissades assez solides les protègent des fauves qui ne manquent pas dans la région. V. Ellenberger n'a-t-il pas pris au piège et tué deux lions sur la station même ? Des chiens faméliques, d'une maigreur invraisemblable, nous saluent de leurs aboiements. Des enfants se sauvent à notre approche, ou nous regardent avec une solennité muette.

Un petit moricaud de dix-huit mois, debout sur le sentier, se prend à hurler avec désespoir. Sa sœur, une fillette de cinq à six ans, se précipite et se met à quatre pattes devant lui. En un clin d'œil, l'avorton s'installe à califourchon sur le dos de sa monture bénévole. La fillette se relève d'un bond et emporte au galop le petit poltron qui continue ses hurlements. Décidément, nos figures blanches doivent impressionner ces pauvres gens de la brousse.

Dressé sur les étrières, je puis plonger le regard à l'intérieur des cours, par-dessus les enclos, et j'aperçois, en passant, des tableaux de vie familiale : des femmes et des fillettes qui pilent le grain et cuisent des potées de manioc ; d'autres, allongées paresseusement sur des nattes, somnolent ou bavardent ; tout ce monde est fort peu vêtu et a l'air assez misérable.

Nous nous arrêtons quelques instants dans un village, pour aller saluer un vieillard centenaire, qui a, autrefois, voyagé, comme guide, avec Livingstone. La hutte qu'il habite est si petite que nous avons de la peine à nous y caser auprès de lui. Il

est couché sur un misérable grabat et très somnolent. Nous n'en tirons guère que quelques monosyllabes. Toutefois, tout son pauvre visage ravagé s'illumine d'un sourire, quand Burnier lui demande de nous parler de « Monare », comme les indigènes ont surnommé le célèbre missionnaire (en sessouto, on dit « moneri » ; c'est pris du hollandais et veut dire monsieur). L'état de fatigue du vieillard et l'atmosphère ambiante ne nous invitant pas à prolonger notre visite, nous reprenons notre course.

Ayant ainsi parcouru environ huit à neuf kilomètres, nous descendons de cheval devant une vaste paillotte qui sert de salle d'école et de chapelle, au lieu dit Mokabaé, annexe de Lukona. Les enfants sont en vacances, tout est désert et silencieux. Et cela fait une singulière impression de trouver, dans cette solitude, calligraphiés avec soin, sur un tableau noir, ces mots : « *Modimo o ratile lefatse...* », c'est-à-dire, « *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique...* » Voilà le message que l'Evangile est venu apporter à ces

pauvres ignorants. Mais, jusqu'ici, ils ne l'ont guère compris et, sur tout notre parcours, devant chaque hutte, nous avons vu de petits autels rudimentaires élevés à Nyambé, le dieu mythologique des Zambéziens, dont les faits et gestes sont peu en harmonie avec sa profession de divinité.

Au retour, nous traversons le beau jardin de la Magistrature. Des hommes de la police indigène jouent avec une incroyable rapidité et avec une véritable passion un jeu qui paraît avoir quelque analogie lointaine avec le tric-trac. Il comporte des combinaisons et des calculs très savants. Mais il est impossible de se faire expliquer les règles fort compliquées du mouvement des jetons, ou du moins il y faudrait du temps et du loisir.

Le magistrat étant absent, nous allons voir son voisin le plus proche, le marchand qui nous a prêté nos montures. Il est occupé à se raser, le brave homme, et vient à nous, en pyjama, la figure couverte de mousse de savon. Il nous fait asseoir à l'ombre de son magasin, nous offre une tasse de thé et du citron, sans penser à

s'essuyer la face ; aussi, lorsque nous le quittons, je me dis que je ne connaîtrai jamais son vrai visage ! Mais l'idée ne nous vint pas d'en rire. D'ailleurs, s'il fallait s'étonner d'aussi petites choses, que penser de nos costumes de « cowboys », de nos figures tannées et cuites par le soleil, de nos barbes de prophètes et de tout le reste de notre singulier accoutrement ? Admirons plutôt cet excellent homme qui, à des milliers de kilomètres de toute civilisation, ne néglige ni son rasoir, ni les devoirs de l'hospitalité la plus cordiale.

Au retour, — après m'en être dûment excusé, — j'ai brûlé la politesse au bœuf pesant sur lequel l'ami Burnier se faisait impitoyablement secouer et je suis rentré à Lukona au galop du petit noiraud qui est ravi de se dégourdir les jambes. Le sentier file à travers la brousse, coupe des plantations de bananiers, longe la forêt, grimpe la côte sablonneuse. Voici un toit pour m'abriter du soleil, un lunch préparé par Mlle Amez-Droz, institutrice à Lukona, pour calmer l'appétit du matin et un bon camarade comme Dieterlen pour ba-

varder. Somme toute, la vie n'est pas mauvaise, même sur les confins du monde, dans la brousse sans beauté et illimitée qui, de Lukona, s'étend jusqu'aux solitudes de l'Angola portugais.

Ma journée est terminée et aussi ma visite à Lukona. Demain, je pars pour Séfula. Pendant que je vous écris ces lignes, dans la hutte solitaire où j'ai installé mes pénates, sous les arbres retentissent soudain des éclatements secs, comme ceux d'un coup de pistolet. Les premiers m'ont surpris, bien que je fusse instruit de leur provenance. Un arbre de la famille des robiniers porte des gousses, recouvertes d'une jolie gaine de peluche vert sombre. En mûrissant, la gousse se dessèche, se contracte, se roule en tire-bouchon et finit par éclater bruyamment, en projetant au loin ses grosses fèves brunes.

Puis tout se tait et un silence majestueux s'étend sur le pays endormi, tandis que la lune énorme, rutilante, s'élève au ciel et projette une clarté merveilleuse. Je n'entends plus que le chant mélancolique d'un crapaud musicien et l'aboïement d'un cha-

cal. C'est l'heure, exquise au Zambèze, où les nerfs se détendent, où l'esprit se dégage des contingences, où l'on se sent vivre; l'heure où l'on peut se parler à soi-même, communier avec les absents, et se répéter les paroles du psalmiste :

*« Si je vais aux extrémités de la terre,
Là aussi ta main me conduira...
La nuit devient lumière autour de moi. »*

Séfula, le 24 septembre.

J'ai quitté Lukona le 17. Mon voyage n'a pas bien commencé. Parti seul, mes bateliers m'ayant devancé à Kama, je pris, ou crus prendre, dans la forêt, le sentier par lequel j'étais venu. D'ailleurs, je montais Jacob et pensais pouvoir me fier à ce quadrupède qui fait ce chemin plusieurs fois par mois. Au bout d'un quart d'heure, toute trace de piste disparut et je m'aperçus que je ne savais pas du tout où je me trouvais et n'avais aucune notion de la direction à prendre pour retrouver ma route. Les arbres, ça se ressemble, et il n'y avait que cela de tous côtés et à perte de vue...

J'eus la mauvaise inspiration de vouloir me guider sur le soleil et ne fis que m'éloigner, encore plus, de la bonne direction. Enfin, trop tard, l'idée me vint de revenir sur mes pas en suivant les traces laissées par les sabots de ma monture dans le sable et ce ne fut qu'au bout d'une grande heure que je me retrouvai à la lisière de la forêt et pus rejoindre le bon chemin qui me conduisit au fleuve et à ma barque, où les payeurs m'attendaient très patiemment. J'avais eu bien chaud ! Et je ne puis pas dire que ce soit une expérience agréable de se sentir perdu dans la brousse, seul, sans boussole ni point de repère !

Le retour, par le fleuve, ne fut qu'une délicieuse promenade. Des troupeaux d'oiseaux s'ébattaient sur les bancs de sable et, le diable me tentant, je « fis parler la poudre », comme on dit dans les livres de Gustave Aymard. Une sorte d'ibis et un dindon sauvage furent les innocentes victimes de cette rage meurtrière et firent la joie des bateliers. Vous voyez que j'ai renié mes belles résolutions de respecter les créatures du bon Dieu et que, comme

d'autres, j'ai cédé à l'instinct brutal de « *kill something* ». Ce qui prouve que l'homme des bois vit encore en nous et que, parfois, ce que nous appelons, avec orgueil, « nos principes » n'est qu'absence d'occasion, ce qui est beaucoup moins reluisant.

Je suis à Séfula depuis le 18. C'est là que je me suis fixé pour la durée de mon séjour au Borotsi. De Loatilé, il faut deux heures et quart pour atteindre cette station à cheval. La piste serpente à travers les grandes herbes de la plaine, traverse deux ou trois mares et autant de ruisseaux, après avoir longé un canal qui conduit au Zambèze. De beaux lis blancs et des fleurs variées, au coloris très vif, poussent dans les endroits humides. Le cri des pintades retentit dans les hauts herbages et le cheval fait lever quelques perdrix. Une aigrette, au plumage d'une blancheur éclatante, dresse sa longue silhouette, tandis qu'un aigle-pêcheur se tient à l'affût, sur un arbre, au bord du canal. L'un et l'autre ne manifestent aucune émotion, car ils ont reconnu, depuis longtemps, que le cavalier ne porte pas de fusil. Une antilope, moins perspicace, détale à toute vitesse.

De rares passants me croisent en route. Les uns déposent leurs fardeaux pour s'agenouiller dans le sable et battre des mains. Les autres passent raides et muets.

De-ci de-là, un bouquet d'arbres marque la tombe de quelque personnage plus ou moins vénéré, et de petits et rares villages jouent à cache-cache dans les coins ; leurs huttes rondes, aux toits de chaume, se distinguent à peine des herbes et des broussailles environnantes.

Après avoir traversé le petit cours d'eau qui donne son nom à la station, on monte la pente sablonneuse de la ligne des collines boisées qui limite la plaine, à l'est comme à l'ouest. La forêt commence là où finit la plaine et l'on ne voit Séfula que lorsqu'on y est arrivé. Sur le terrain débroussé où s'élèvent les bâtiments de la station, de très beaux arbres, au feuillage opulent, ont été respectés. A cinquante mètres en arrière commence la forêt qui s'étend sur des centaines de kilomètres, dans la direction de l'est et du nord-est. Arbres et buissons se parent de feuillages délicats et de fleurs au parfum pénétrant.

Mais il faut débrousser sans cesse, car ces buissons sont des nids à insectes, moustiques et serpents, et la brousse cherche, sans cesse, à reconquérir le terrain qui lui a été repris. Il ne lui faudrait pas longtemps pour tout remplir de ses frondaisons robustes et pour miner les maisons de ses racines agressives et tentaculaires.

M. Boiteux dirige la station, en l'absence de M. et Mme Bouchet, partis en congé. M. et Mme Coïsson sont chargés de l'Ecole normale, tandis que M. et Mme Lescoute s'occupent de l'Ecole industrielle et Mlle Smith de l'Ecole primaire et des visites aux femmes.

M. et Mme Coïsson m'ont reçu avec la plus grande cordialité, et je suis installé dans une petite maison construite en briques cuites, couverte d'un épais toit de chaume, où la température est supportable, même par les grandes chaleurs qui règnent en ce moment.

Deux gamins, Sembota et Kajeka, me servent de petits domestiques, aux heures où ils ne sont pas à l'école. Je dois les nourrir et les habiller. Les habiller ne demande

Barrage et pêche au harpon

Ph. Litia.

Ph. L. Jalla.

Filet de pêche de Léwanika (p. 90)

pas grands frais : quelques mètres de calicot, pour leur faire un pagne, et une chemise de couleur. La question de leur alimentation n'est guère plus compliquée. Elle consiste en bouillie de manioc (une sorte de polenta qui répand une odeur fort désagréable, les tubercules ayant subi une longue macération avant d'être séchés et moulus), assaisonnée avec un rata de poisson ou de viande séchée, le tout cuit à l'eau. Le poisson sec répand, lui aussi, un... parfum plutôt pénible, de sorte que cela fait un fricot qui n'a rien d'appétissant pour un européen. Les Barotsi en sont fort friands et je crois même que, plus c'est « faisandé », plus ils s'en régalent. Des goûts et des couleurs.....

Enfin, me voilà installé pour quelque temps; ou, du moins, Séfula sera le « home » où je reviendrai après chacune de mes excursions. Il fait déjà une chaleur étouffante : 37 degrés à l'ombre ! De plus, on brûle l'herbe partout, suivant la mode indigène, de sorte qu'il y a dans l'air une poussière fine et noire qui tend comme un voile entre nous et le ciel et rend l'atmo-

sphère encore plus lourde. Le soleil ne nous apparaît, matin et soir, que comme une boule rouge à travers un rideau gris. Le thermomètre va monter encore, jusqu'à ce que s'établisse la saison des pluies.

Séfula, le 8 octobre.

Je rentre d'une excursion que je viens de faire avec Jalla, Ellenberger et Coisson. Nous sommes allés à Libonda, résidence d'une Mokwaé, sœur de Léwanika. La Conférence va fonder une annexe à Libonda et espère qu'un jour cette annexe pourra devenir une station dirigée par un missionnaire. Je devais visiter cette localité, pour pouvoir donner mon avis au Comité, sur cette question.

Nous sommes partis à cheval, Coisson et moi, le jeudi 3 octobre, à 7 heures du matin. Nous avons longé la colline de Séfula, puis passé à travers la forêt, en coupant un éperon de la colline, pour arriver à Kanyonyo, vallon où est établie une grande Ecole normale et industrielle, fondée par

le gouvernement avec des capitaux donnés, en partie, par Léwanika. La forêt était fort belle. Les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs, car c'est le printemps, et cela malgré l'absence de pluie. J'aurais volontiers ralenti le pas pour mieux regarder autour de moi. Mais il fallait se hâter, et la nécessité d'éviter, en se penchant sur l'encolure du cheval, les branches basses et les lianes, ne laissait guère de loisir pour l'observation.

Le directeur de l'Ecole normale de Kanyonyo nous fit visiter son établissement et, en particulier, le département industriel, où un spécialiste de la construction des bateaux nous fit voir les modèles de barques qu'il achève, en ce moment, pour le gouvernement. C'est une question importante pour notre Mission. Les canots zambéziens sont faits de troncs d'arbres évidés. Mais ces gros arbres, d'un bois dur et cependant pas trop lourd, se font rares. Il faut maintenant faire des barques, d'autant plus que la circulation sur le fleuve augmente d'année en année.

Nous remontons à cheval et arrivons à

midu à Mongu, résidence du magistrat du Barotsiland. Nous sommes invités à prendre notre lunch à la Résidence où nous sommes reçus avec grande courtoisie. Le magistrat actuel n'est pas marié. Il a chez lui, en visite, presque tous ses jeunes subordonnés des districts, venus pour passer un examen de sikololo. Après le repas, une longue conversation s'engagea et devint une discussion très vive, sur la question de la fixation de l'orthographe du sikololo qui supplante partout le sessouto, si tant est que ce dernier ait jamais été vraiment compris et parlé par d'autres que les chefs Barotsi, successeurs et héritiers des anciens maîtres du pays, les Makololos de Sébétoané. Le gouvernement subventionne l'impression d'un dictionnaire et d'une grammaire que Jalla prépare, et ces jeunes magistrats ayant à passer des examens de sikololo, la question les intéresse. La Mission préconise une orthographe tenant compte des origines du sikololo, qui est un patois du sessouto. Le gouvernement en tient pour une orthographe affranchie de cette sujétion et simplement phonétique et

rationnelle. Il me semble que les partisans de cette dernière ont raison.

Nous faisons quelques visites : un inspecteur nous promène dans le quartier de la police indigène. J'admire la bonne tenue des hommes et l'ordre, la propreté qui règnent dans tout le camp. Un autre magistrat nous emmène chez lui pour nous présenter à sa femme qui partage entièrement sa vie et passe huit mois de l'année, avec lui, dans la brousse, lorsqu'il fait ses tournées pour la perception des impôts, voyageant à cheval, couchant sous la tente, chassant à l'occasion. Lorsqu'ils reviennent à Mongu, elle redevient femme du monde, reprend son tennis, ses thés, ses dîners et ses robes de soirée. Comme tous bons Anglais, ils ne laissent guère paraître leurs sentiments et leurs pensées intimes. Mais, lorsqu'ils nous conduisent dans leur jardin et nous font admirer « leurs » roses, en disant : « *They speak of home, don't they ?* » on devine, sous la réserve voulue de l'expression, la ferveur du souvenir qui n'oublie jamais, de la pensée qui s'envole vers l'île chère à tous les cœurs britanni-

ques. Et j'admire la sage philosophie de cet homme et de cette femme qui, se souvenant, se penchent sur des roses, avant de reprendre le chemin de la brousse sauvage.

Le soleil baisse à l'horizon. Nous remontons à cheval et arrivons une heure après à Léalui, dans la fraîcheur du crépuscule.

Le 4 octobre nous quittons Loatilé, Jalla, Ellenberger, Coïsson et moi. Nous parvenons au canal, suivis de nos vingt pagayeurs portant nos bagages. Cette fois, nous n'avons que des canots zambéziens, très étroits : quand on est assis sous la bâche, on ne peut en sortir qu'en se mettant à quatre pattes. J'ai sept rameurs solides, râblés, qui « emballent » admirablement. Le canot vole avec un léger balancement qui est sans inconvénient, mais qu'il ne faudrait pas exagérer, car le bordage n'émerge de l'eau que de quatre ou cinq centimètres.

Nous remontons le fleuve. Navigation sans intérêt d'ailleurs. A 5 heures du soir, nous nous arrêtons et campons pour la nuit, sur la berge même. Nous sommes à

peine installés qu'un étrange cortège défile devant nous.

En tête marchent deux hommes portant, suspendu à une perche, un gros tambour d'une forme que je n'avais pas encore vue. C'est une caisse oblongue, taillée d'une seule pièce dans un billot de bois. Elle est plus large à la base qu'au sommet et ouverte par le haut. Sur un des côtés, sont collés deux tampons de cire noire. C'est sur ces tampons que le porteur d'arrière frappe en cadence. Il produit ainsi deux sons différents, et un troisième en frappant sur les angles du tambour, non avec le gros bout, mais avec le manche de sa baguette. Cet instrument a une très belle résonnance et s'entend de fort loin.

Derrière les musiciens s'avance, seul, un dignitaire du pays. Il porte le « *setsiba* » national, c'est-à-dire un pagne fait de plusieurs mètres d'étoffe, de couleur rouge, formant comme une large jupe bouffante de zouave. Un veston marron complète son costume. De beaux bracelets d'ivoire encerclent ses poignets et il avance avec dignité, en s'appuyant sur une fort belle

canne au pommeau d'ivoire. C'est un chef de l'intérieur qui se rend à Léalui pour présenter ses hommages à Léwanika.

Un cortège d'hommes le suit en file indienne. Ils portent des bagages : deux charges équilibrées à chaque extrémité d'une perche posée sur l'épaule. Deux hommes plient l'échine sous le poids d'une belle défense d'éléphant. Puis viennent des femmes : elles ont des marmites, des nattes, des paniers de grain sur la tête. Un deuxième tambour ferme la colonne et fait autant de bruit que le premier. Toutes ces silhouettes se détachent sur le sable blanc avec une netteté extraordinaire. Cela ferait un joli film de cinéma.

Nous allons faire un tour dans le village le plus proche : les enfants se sauvent, en poussant des cris de terreur ; les femmes se cachent derrière les palissades et nous regardent à la dérobée ; les hommes nous dévisagent sans nous saluer, avec des yeux durs et hargneux ; et tous les chiens du pays s'ameutent et nous aboient aux talons. C'est ce que l'on pourrait appeler un « accueil glacial », s'il ne faisait aussi chaud. Nous battons en retraite.

Un instant après, deux vieillards, — les « pères du village », sans doute, — viennent nous rendre visite pour pallier l'effet de la rudesse de leurs administrés. Têtes énergiques, aux barbes blanches, de beaux rois mages. Ils se mettent à genoux, s'inclinent en battant des mains et nous saluent. Leur politesse grandit encore quand ils apprennent que nous sommes les missionnaires de Léwanika. Nous voilà tout à fait bons amis. Nous leur donnons du pain et une boîte de sardines et, bientôt, l'effet de cette courtoisie se produit sous la forme d'un don de lait, de poissons et d'œufs que des fillettes nous apportent.

La nuit est venue et un orage formidable éclate au-dessus de nous. Le fracas de la foudre et des torrents de pluie qui s'abattent sur nos tentes est assourdissant. Puis, le ciel se nettoie aussi vite qu'il s'est assombri et, quand le calme s'est rétabli, un concert nous est offert par la caravane de tout à l'heure qui campe près de nous. Les hommes chantent et les tambours font l'accompagnement. C'est au bruit de cette musique étrange que je me suis endormi.

Le lendemain matin, nous reprenons le fleuve à 8 heures. Mes payeurs sont enragés : ils vont à une vitesse folle ; je suis balancé et aspergé d'eau à plaisir. Il fait déjà si chaud que ces douches rafraîchissantes font bien dans le programme. Un incident comique égaie la route. Pendant une lutte de vitesse, un payeur du canot de Jalla perd l'équilibre et tombe dans le fleuve. Ses camarades frappent l'eau à grands coups de rames pour effrayer les crocodiles, tandis que l'homme remonte à bord, au milieu des lazzis. Il reste penaud jusqu'au soir, car c'est un grand déshonneur, pour un payeur, de tomber à l'eau, et les Zambéziens sont fort orgueilleux.

A 10 heures et demie, nous arrivons à Libonda. Malheureusement, la Mokwaé, son mari et ses gens sont tous partis pour la forêt. Nous expédions un messager annoncer notre arrivée et nous allons installer notre campement dans une paillotte abandonnée.

Au courant de l'après-midi, les gens d'un village voisin nous envoient une députation pour nous prier de les débarrasser

d'un crocodile, amateur de chair humaine, qui habite la lagune et a déjà fait plusieurs victimes. La veille même, une femme a été happée, au moment où elle puisait de l'eau, entraînée, noyée, puis cachée par la bête immonde dans le trou qui lui sert de garde-manger, car le croco ne mange pas de chair fraîche. Le corps est remonté à la surface, on a pu le repêcher et l'ensevelir convenablement.

Ellenberger, le meilleur « fusil » de la Mission, se fait amener un chien qu'il attache sur la berge et se met à l'affût. Mais le chien se refuse à gémir et le crocodile à se montrer. Nous rentrons bredouilles.

Dimanche matin, nous avons fait le culte pour les gens restés au village de Libonda. Petit auditoire et des plus indifférents. Dans l'après-midi, on nous apprend l'arrivée du mari de la cheffesse. Il s'annonce par l'envoi d'une vache et de grands paniers de maïs et de patates. C'est le cadeau de la Mokwaé au délégué du Comité. Je la fais remercier et nous retournons au village pour un deuxième culte. Le mari, Ishé Mokèna de son nom, un jeune homme très

solennel, mais horriblement intimidé, s'assied auprès de nous. Il est tout nouveau marié (la princesse, son épouse, a au moins vingt-cinq printemps de plus que lui) et inexpert à ses fonctions de chef. D'ailleurs, il ne compte pour rien, quand sa femme est présente. De sorte que, prince pour rire, il ne sait à quel saint se vouer en cette occurrence.

Comme les auditeurs ne sont pas assez empressés à se rendre à son appel, surtout les femmes, Ishé Mokèna emploie les grands moyens : il envoie deux hommes, armés d'énormes chicotes, pénétrer dans les cours des huttes et hâter, à coups de trique, les nonchalants et les récalcitrants. Il paraît que cela se faisait couramment dans les débuts de la Mission et que M. Coillard dut protester auprès de Léwanika pour mettre fin à ce « contrains-les d'entrer » peu en harmonie avec le message évangélique.

Jalla et moi présidons ce culte et nous exposons les raisons de notre visite. Cette fois, on nous écoute bien, même les femmes, et ce n'est pas par crainte de la cra-

vache, qui a disparu, mais parce que la plupart de ces gens sont des Barotsi pur sang, vivant auprès de la Mokwaé continuellement. Ils sont plus intelligents que le commun peuple d'anciens esclaves et savent mieux le sessouto.

Comme nous avons dit que nous venions pour ouvrir une école dans le village, Jalla prie Ishé Mokèna de dire quelques mots pour encourager les gens à y envoyer leurs enfants. Du coup, il roule des yeux effarés, sourit béatement, et reste bouche close. C'est un conseiller âgé qui se lève et, en quelques mots bien dits, nous remercie d'apporter aux habitants de Libonda « la bonne nouvelle et l'instruction ».

Dès que le culte est fini, les femmes se lèvent en bloc, font dix pas en arrière, s'agenouillent brusquement, battent des mains et se retirent. Deux d'entre elles, cependant, restent à genoux l'une devant l'autre et se livrent à des salutations compliquées, accompagnées de baisement des paumes des mains, avant de se séparer.

A peine étions-nous rentrés au campement que l'on vient de nouveau chercher

Ellenberger pour le crocodile et, plus heureux cette fois, il lui envoie une balle dans la tête. L'a-t-il tué ? On ne le saura que lorsque le corps reviendra à la surface.

Au coucher du soleil, de grands vols de grues, de pélicans, de cormorans, d'oies passent dans le ciel. La lune se lève à l'horizon. Nous restons longtemps dehors, jouissant de la paix et du calme de cette nuit zambézienne. Spontanément, nos bateliers, pour la plupart élèves de l'Ecole de Loatilé, entonnent et chantent, à quatre parties, notre beau cantique sessouto : « *Sedi la ka, mponesetse tsela* », « *Oh ! ma lumière, montre-moi la route !* » Cette mélodie harmonieuse et ces paroles, inspirées d'une piété fervente, retentissant dans cette solitude, me paraissent plus belles, plus émouvantes que jamais, et me transportent au Lessouto, évoquant le souvenir d'heures pareilles, quand les soixante élèves de l'Ecole biblique faisaient leur culte du soir et chantaient cette même mélodie de leurs voix profondes, là-bas, bien loin d'ici, à Morija, au pays des montagnes bleues !

Nuit agitée. Des rats cherchent à grimper dans nos lits et mille insectes nous travaillent l'épiderme. Notre paillotte sert, en temps ordinaire, de refuge aux bergers et aux voyageurs. Toute la gent pailleuse — et elle est très nombreuse et variée, au Borotsi — a élu domicile en ce pauvre gourbi dépenaillé. Aussi, de grand matin, nous plions bagages et décampons. Nous refaisons la route en sens inverse et, grâce à l'aide du courant qui nous entraîne, en six heures, nos payeurs nous amènent à Léalui, d'où nous sommes rentrés le lendemain, à cheval, à Séfula.

Nous avons eu ici, récemment, un mariage. Les mariés sont chrétiens : lui est un ancien élève de l'Ecole industrielle et de l'Ecole normale, du nom de Sélishébo, aujourd'hui contre-maître à l'atelier de menuiserie (1) ; elle, répondant au nom de Moangala, a été élevée par Mlle Anna Saucou, à Léalui. La chapelle était pleine de monde. Tous ces païens étaient attirés par une curiosité légitime et aussi par l'espoir

(1) C'est lui qui a accompagné M. de Prosch et l'a vu mourir à Gondokoro.

qu'ils ne s'en retourneraient pas chez eux sans avoir attrapé quelques bribes du festin, car, selon l'immuable tradition des indigènes, on a tué des bœufs pour régaler les amis. J'ai eu l'honneur de célébrer la cérémonie religieuse. Lorsque le moment fut venu de sortir de la chapelle, les mariés avaient un air profondément embarrassé et s'apprêtaient à partir l'un derrière l'autre. J'allai prendre la main de la jeune femme et la placer sur le bras de son mari. Ainsi appareillés, ils avancèrent gauchement vers la sortie, lui impassible, elle à demi détournée, marchant de côté à la mode des écrevisses. Une fois dehors, ils se sentirent plus à leur aise. Ils vinrent s'asseoir sous les arbres, leur « belle-mère » de circonstance, Mlle Saucon, prenant place auprès d'eux, et la petite fête se déroula très joyeusement.

On entend souvent railler agréablement les mariages d'indigènes chrétiens, leurs robes blanches, leurs toilettes et leurs cortèges. Ils prêtent, parfois, au ridicule. D'accord. Mais, même en faisant abstraction du caractère reli-

Tambours de guerre

Ph. Burnier.

Ph. Ellenberger.

La place publique à Léalui (p. 91)

gieux que revêt la cérémonie du mariage à la manière européenne, et en ne se plaçant que sur le terrain de sa valeur sociale, il est évident que les missionnaires ont raison de lui donner de l'importance, d'exiger qu'il revête autant de solennité que possible. La toilette blanche elle-même joue son rôle dans l'ensemble qui a pour but de graver, dans l'esprit des indigènes, cet enseignement, à savoir que le mariage est une chose sérieuse, un contrat pour la vie et qui doit être respecté.

Ceux qui en rient sont ceux qui ne savent pas que, chez les Barotsi et chez beaucoup d'autres tribus africaines, abandonner sa femme est, pour le mari, tout aussi facile que de l'épouser et presque aussi usuel. Au Borotsi, le mariage, c'est simplement l'échange d'une jeune fille contre quelques objets et quelques pièces de monnaie donnés à ses parents. Le mari s'en va quand il veut, épouse ailleurs, et les enfants grandissent auprès de la mère abandonnée ou reprise par un autre, sans connaître leur père, bien souvent. Or, comment édifier quelque chose de solide,

au point de vue social, sans cette base, la famille ? Comment former une nation et une société policée, là où la famille n'existe pas ?

Des gens à l'esprit critique et chagrin vont répétant que les missionnaires détruisent les vieilles coutumes nationales des indigènes et que celles-ci étaient très pittoresques et poétiques. D'abord, elles leur *paraissent* telles, parce que leur imagination les poétise. Mais, quand on va au fond des choses, combien la réalité est vulgaire et douloureuse ! Les missionnaires ne s'attaquent qu'aux coutumes nettement entachées de paganisme et d'immoralité. S'ils vont plus loin, ils ont tort. Mais, ce danger n'est guère à craindre aujourd'hui. La tendance générale serait plutôt à une trop grande indulgence.

Il est quelques coutumes indigènes qui ne manquent pas de grâce et de poésie. Il n'a jamais été dans l'intention des missionnaires de les détruire. Elles se meurent d'elles-mêmes, comme tombent en désuétude les vieilles coutumes de nos provinces de France. C'est une loi de ce que nous appelons le progrès.

Voulez-vous une coutume de mariage chez les Barotsi ? En voici une qui n'est pas méchante et ne manque pas de couleur locale.

Quand un jeune homme veut se marier et a choisi celle qu'il désire avoir comme compagne, il va la trouver aux champs, où elle sarcle le millet et le maïs, et lui déclare son amour. Elle répond (la coutume l'exige) : « Non, non, va-t-en, je sais que tu me trompes ! » Le jeune homme revient à la charge le lendemain et le surlendemain et, chaque fois, il est éconduit de la même façon. Quand le manège a duré quelque temps et quand la jeune personne estime qu'elle a fait assez « poser » le prétendant pour qu'on ne puisse pas l'accuser de se jeter à sa tête (cela se passe d'ailleurs souvent ainsi dans d'autres pays que l'Afrique) elle lui dit : « Tu peux aller demander le feu ». Cela veut dire qu'elle est consentante et que son cœur a parlé. Il faut maintenant obtenir l'approbation des parents.

Alors, un beau matin, le jeune homme paraît dans l'enclos qui entoure la hutte

de ses futurs beau-parents. Il s'assied et ne dit mot. On lui demande ce qu'il veut. Et lui de répondre : « Je suis venu chercher le feu. » Il tend la paume de la main, dans laquelle on dépose une braise ardente, prise au foyer, et s'en va. Il revient ainsi, pendant quelques jours, demander du feu qu'on lui donne sans faire de remarques. Enfin, voyant qu'on ne le repousse pas, il s'enhardit et se déclare : « C'est le vrai feu que je suis venu chercher. » Cette fois, il a prononcé les paroles sacramentelles. Les parents comprennent et aussitôt on commence les arrangements définitifs.

Les Barotsi ne donnent pas de douaire pour leurs femmes (comme font les Bas-soutos), mais la coutume veut que quelques cadeaux soient offerts aux parents de la jeune fille, ou une somme de 25 à 30 fr. Par contre, le rite sacré veut que les parents des deux familles échangent entre eux un coq et une poule.

Le jour du mariage, le jeune homme doit être muni d'une bonne provision de verroterie, sous forme de colliers de perles blanches. Quand le moment est venu d'em-

mener sa jeune femme, il se lève, fait quelques pas, et laisse tomber à terre un collier. Elle se précipite pour le ramasser, et le petit manège se répète jusqu'à ce que, de collier en collier, la mariée ait suivi son époux dans la hutte construite pour eux. Il y a peut-être des mariées, en Europe, qui ne seraient pas fâchées que cette coutume s'établît chez nous, à condition que la verroterie se transformât en perles et diamants !

Mabumbu, le 26 octobre.

Je suis, depuis vingt-quatre heures, chez mes chers amis Frank Christol, à Mabumbu. Venu à cheval, j'ai consacré la journée d'hier à visiter la station et à me rendre compte de l'œuvre qui s'y fait.

Mabumbu est au nord de Séfula, sur la même ligne de hauteurs boisées. La colline est, ici, plus élevée et domine d'environ 45 mètres. De cet observatoire, on aperçoit une grande partie du Borotsi. La forêt entoure la station de trois côtés. On y

voit beaucoup de grands arbres d'essences variées et, en ce moment, tout pousse, bourgeonne et fleurit avec une vigueur extraordinaire.

La station est bien construite, très ordonnée et présente, à certaines heures, l'aspect d'une ruche très animée : il y a les garçons et les filles de l'école de Mlle Kiener, les catéchumènes, les apprentis menuisiers de l'atelier, les fillettes des classes de couture, les malades du dispensaire de Mlle Kuntz. Il y a encore le défilé des vendeurs de farine de manioc, de poisson, de patates, les visiteurs, les passants, les quémandeurs. On peut faire, ici, d'intéressantes études de mœurs.

Les habitants de ce district sont d'un tout autre type que celui de Léalui ou de Séfula. On les distingue en Mambunda et en Makwangwa. Ce sont les débris d'anciens clans, établis dans le pays depuis longtemps, que les Barotsi ont vaincus et soumis à leur autorité et qu'ils traitent assez dédaigneusement de « gens de la brousse ». Ils sont supérieurs à leur réputation et m'ont toujours paru avenants, sociables et sans morgue.

Ils ne le cèdent en rien aux Barotsi dans l'art des travaux manuels. Je n'ai vu, nulle part, nattes mieux tressées, paniers plus élégants et plus solides, aux décorations plus artistiques. Et les jeunes hommes qui font leur apprentissage à l'atelier de menuiserie et de charpente, créé par F. Christol, montrent une grande habileté.

Les Mambunda sont de grands chasseurs et presque chaque village compte un Nemrod réputé qui jouit d'une considération spéciale auprès de ses concitoyens.

Il semble bien aussi que les Mambunda soient les plus superstitieux de tous les habitants de ce pays, observateurs d'une foule de rites religieux, soucieux d'honorer les morts dont ils craignent les interventions fâcheuses, grands amateurs de danses et de réjouissances. Que ce soit pour accompagner les exercices chorégraphiques de la jeunesse, pour fêter la nouvelle lune, ou pour chasser les mauvais esprits, on entend, sans cesse, retentir des tambours et des clochettes au son argentin, le soir, dans leurs villages.

Hier, Frank m'a emmené visiter une val-

lée voisine, où il désire établir une annexe, et faire connaissance avec le district. Nous descendons le flanc de la colline que nous longeons ensuite, en traversant de nombreux hameaux de quelques huttes, ornés de massifs de bananiers. Les villages sont à peu près déserts : les gens travaillent aux champs et dans la forêt, où l'on débrousse, en brûlant arbres et buissons, des lots de terrain pour la culture du manioc. C'est un lamentable massacre de beaux arbres. Mais il ne faut pas s'en étonner outre mesure alors que, dans nos pays d'Europe, et en France en tout cas, les mêmes méthodes sont encore couramment employées et des régions entières dépouillées de leurs forêts et livrées aux conséquences funestes du déboisement. Il paraît que la terre de ces défrichements donne des récoltes magnifiques de manioc. Le Zambézien ne voit pas plus loin, tout comme son parent éloigné du Lessouto, ou son collègue en agriculture des Alpes, des Cévennes et des Pyrénées.

Donc, les villages sont déserts. Seuls, de gros bébés potelés, tout nus, portant des

PRINCIPAUX RAPIDES DU ZAMBÈZE

KATOMBOROA

(point de départ du trajet en pirogue)
et les chutes de GONYÉ

Rapide
Chemin de fer
Station mission
Annexe

PLAINE DU BOROTSI

Hauteurs boisées limitant l'inondation à l'Est et à l'Ouest.

Station
Annexe

15°

21°

colliers et des ceintures de verroterie à même leur jolie peau brune, s'ébattent dans le sable sous la surveillance de quelques fillettes, et mettent un peu d'animation et de vie dans le tableau.

Nous passons devant la tombe d'un grand chef des Mambunda, qui était aussi un grand chasseur. Il s'appelait Moniakandala. Sa mort est de date récente. Le lieu où il est enseveli est un endroit sacré et très vénéré. Représentez-vous un espace sablonneux, enclos d'une palissade de roseaux et de branchages. Au milieu, se dresse un tertre fait de grosses mottes de terre noire agglomérée ; ce sont des morceaux de termitière qui ne se désagrègent pas facilement sous l'effet de la pluie et qui remplacent les pierres, introuvables au Borotsi (1). Sur ces mottes est fiché un grand parapluie noir, tout ouvert. Est-ce pour protéger le mort du soleil, ou simplement parce que la possession de ce parapluie le distinguait, de son vivant, de ses

(1) Il a fallu chercher à Séoma, c'est-à-dire à quatre jours de canot, les quelques pierres placées sur la tombe de M. Coillard, à Séfula.

congénères moins fortunés ? Autour de l'enclos sont plantés des pieux, reliés par des cordes auxquelles sont suspendus des morceaux d'écorce d'arbre et des os. Un poteau isolé porte, au bout de ses branches, des crânes d'antilope, de gnou, de girafe et d'autres animaux. Quant aux lambeaux d'écorce, ils simulent des morceaux de viande : ce sont des offrandes, des ex-voto offerts à l'esprit de ce chasseur réputé et de ce chef respecté.

Pendant que nous examinions cette tombe, nous avons vu des gens s'y arrêter, se prosterner, battre des mains et présenter leurs hommages au défunt dont ils voulaient s'attirer la bienveillance.

Le fils aîné de ce chef des Mambunda, étant devenu chrétien, est entré au service de la Mission comme instituteur, malgré les objurgations de son père qui l'a finalement déshérité. Son jeune frère, un garçon de 12 ou 13 ans, du nom de Mwéné-Kandala, a été récemment installé comme chef. Jusqu'alors, il avait suivi l'école de Mabumbu et ce fut pour lui un crève-cœur de quitter le voisinage immédiat de la sta-

tion et son école, pour aller prendre, sous la direction de conseillers âgés, ses fonctions de chef. J'ai assisté à son départ pour son village : il marchait en tête d'un cortège imposant, au son des gros tambours de guerre que seuls les Mambunda sont autorisés à battre en public (c'est une prérogative réservée à Léwanika et qu'il a concédée, par exception, à ce clan important et très loyal).

Le récit de ma course n'avance pas beaucoup. Il faut en précipiter le dénouement. Toujours longeant la colline, nous sommes parvenus à une coupure qui n'est autre chose que l'entrée d'une vallée dite de la Namitomé. C'est une sorte de petite plaine étroite et fort longue, enfoncée comme un coin entre les hauteurs boisées, où coule un beau ruisseau à l'eau claire, fraîche et qui jamais ne tarit ; il rejoint, plus loin, le canal qui va des Mafoulos à Léalui, puis au Zambèze.

A l'endroit précis où s'arrête la forêt, le sable fait place à un humus noir, très fertile. Toute la vallée n'est qu'une suite ininterrompue de champs superbes : maïs,

millet, canne à sucre y atteignent un développement remarquable. Tout le long du ruisseau sont disséminés cinquante-quatre petits hameaux de cinq à six feux. Il y a là une population assez dense (pour le Borotsi) et Christol a tout à fait raison d'y créer une annexe. C'est d'ailleurs un très joli petit coin de pays. Le Borotsi est une terre à l'état d'ébauche, de non-fini, d'arrêt dans son développement ; on y voit des intentions de la part de la Nature, mais ce ne sont que des intentions. La Namitomé marque un effort vers le pittoresque et le beau ; c'est presque une réussite.

Après un lunch sur le pouce, sur la hauteur de Mombo, sans arbres pour nous abriter de la chaleur, nous parcourons une partie de la vallée. Mais l'ardeur du soleil devient intolérable, car il est 1 heure 1/2 de l'après-midi, et je suis pris d'un mal de tête violent, avec nausées, que le trot de mon cheval n'atténue pas, certes. Nous coupons à travers la forêt et nous rentrons à Mabumbu vers 4 heures. Il est inutile, au Zambèze, de vouloir s'affranchir des coutumes établies par l'expérience. Celui qui

ne veut pas faire la sieste normale, de midi à quatre heures, et s'expose au grand soleil du milieu du jour, en paie, tôt ou tard, les conséquences.

Ce soir, la migraine a enfin cédé à des doses répétées d'aspirine et je puis vous écrire. C'est l'heure où ne se promènent que les chacals, les hibous, les feux-follets et, disent les Zambéziens, les esprits malfaisants. Il fait très bon dans ma cahute paisible. Par la fenêtre m'arrivent les battements réguliers des tambours et les petits pleurs argentins des clochettes qui, dans tous les villages, au pied de la colline, se trémoussent pour éloigner les visiteurs nocturnes mal intentionnés dont l'imagination zambézienne peuple les ténèbres de la nuit.

Léalui, le 29 octobre.

Venu de Mabumbu, à cheval, j'ai trouvé Loatilé fort animé, grâce à la présence d'un explorateur français, le capitaine Gri-maud, membre d'une expédition organisée

et dirigée par le comte de Rohan-Chabot. Subventionnés par le Service géographique de l'Armée, ces explorateurs établissent la carte de l'Angola.

Il y a vingt mois que ces messieurs vivent dans les régions désertiques et sauvages du centre de cette colonie portugaise. Arrivés sur les confins du Borotsi, le comte s'est dirigé, avec une partie des porteurs, vers le sud, tandis que le capitaine Grimaud venait à Léalui chercher du ravitaillement et, si possible, des bêtes de somme.

L'expédition a fait des expériences pénibles et passé par des moments angoissants. Le plus dur, me raconte le capitaine, fut quand « les vivres vinrent à manquer ». Les porteurs affamés venaient se camper devant lui et se donnaient de grands coups de poing sur le ventre, pour indiquer qu'ils avaient faim. Deux ou trois fois les explorateurs faillirent être abandonnés de tous leurs hommes et c'eût été la mort à brève échéance. Chaque fois, le comte de Rohan, après avoir marché des cinquante et même des quatre-vingts kilomètres, en avant de la caravane ou sur ses flancs, fut assez heu-

reux pour tuer quelque pièce de gros gibier et sauver ainsi la troupe d'un désastre.

Evidemment, voyager dans de telles conditions et dans des pays comme ceux-là est excellent pour faire l'éducation des hommes qui, depuis leur enfance, n'ont jamais manqué de rien. Quand ils se trouvent à court de quoi que ce soit, quand ils ont vraiment faim ou soif, ils découvrent, tout à coup, qu'il y a des circonstances où les billets de banque sont impuissants, où des millions ne serviraient à rien, où le roi même perd ses droits. Dans le désert, en temps de disette, tout le monde « écope » de la même façon. C'est une excellente discipline morale et, tout particulièrement, pour ceux qui, par leur vocation ou leur situation sociale, peuvent être appelés à devenir des conducteurs d'hommes.

Le capitaine Grimaud a passé quelques jours avec nous et a paru s'intéresser beaucoup à notre œuvre. Je crois bien que c'était la première fois qu'il vivait en contact avec des missionnaires protestants. Nous ne pûmes pas, malheureusement, lui

procurer tout ce dont il avait besoin, en particulier les bêtes de somme. Il réussit cependant à acheter quelques mules à Léwanika et quelques bœufs habitués à porter le bât ou la selle.

Le départ de la caravane, retournant dans l'Angola, eut lieu le 27 octobre. Ce fut un spectacle curieux. Les porteurs, — des Mambari, — leurs fardeaux sur la tête ou sur les épaules, emmenaient une vraie meute de chiens qu'ils avaient achetés aux Barotsi, les chiens étant à peu près inconnus dans leur pays. Il y avait parmi eux une fillette d'une douzaine d'années qui portait aussi sa charge sur la tête. Son père l'avait emmenée, ainsi que ses deux fils un peu plus âgés, pour gagner un peu plus d'argent. Elle était en parfaite santé et avait très bien supporté le voyage.

Le capitaine, monté sur un petit poney, avait pris la tête de la caravane, suivi d'un métis portugais chargé de maintenir la discipline parmi les Mambari et d'assurer le ravitaillement. En voyant le capitaine Grimaud partir si allègrement pour aller peut-être au-devant de nouvelles épreuves,

Xylophone (p. 96)

Ph. L. Jalla.

Ph. L. Jalla.

Xylophone et tambours (p. 96)

je me disais que nous, missionnaires, nous parlons trop des difficultés et des souffrances que nous vaut le service de Dieu, alors que d'autres hommes acceptent courageusement de faire, pour la Science et par obéissance aux ordres de leurs chefs, les mêmes sacrifices, et n'en parlent jamais.

Il faut dire aussi que, trop souvent, c'est le public qui ne consent à soutenir les Missions qu'à la condition que les missionnaires viennent « faire l'article ». On introduit ainsi la « réclame » dans les choses saintes. C'est le principe qui est mauvais. On ne devrait pas souscrire à l'œuvre des Missions parce que M. X. ou M. Z. en ont parlé éloquemment, mais parce que les Missions c'est l'Eglise accomplissant la tâche suprême que le Christ lui a confiée :
« Allez et évangélisez toutes les nations. »

Séfula, le 5 novembre.

Rentré à Séfula le 28 octobre, en compagnie de Mlle Kuntz, dans une voiture traînée par des bœufs, j'y ai passé seulement

quatre jours pour revenir encore à Léalui où A. Jalla m'appelait. Il n'est question, dans le pays, depuis quelque temps, que d'un fameux prophète qui accomplirait, si on en croyait les indigènes, des miracles extraordinaires et des guérisons merveilleuses. Robert Dieterlen a fait sur ce personnage une enquête dont il a rendu compte aux lecteurs du *Journal des Missions* (septembre 1913) et que je viens de lire. Depuis lors, le prophète, dénoncé par des gens dont il avait reçu du bétail et d'autres présents sans les guérir des maladies pour lesquelles ils l'avaient consulté, a été arrêté comme escroc et perturbateur de la paix publique. Il vient de passer quelques mois en prison et son jugement a eu lieu hier, 4 novembre. C'est pour me faire assister à cet événement que Jalla m'avait appelé à Léalui. J'en suis revenu ce matin.

Donc, hier, grande assemblée au « kho-tla » de Léalui. Une foule énorme se pressait sur la grande place du village. On avait convoqué le ban et l'arrière-ban ; des gens des villages les plus éloignés étaient là, avec leurs chefs, et parmi eux un assez

grand nombre de témoins, victimes des ruses du prophète et de leur propre crédulité. Foule bariolée, pittoresque, où le complet veston, à 39 francs, coudoie le caleçon de peau de léopard, où l'un porte un faux-col immaculé, tandis que l'autre a le cou enserré dans un collier d'amulettes graisseuses et malpropres, mais où domine heureusement le très seyant costume national, le grand pagne aux plis nombreux, en étoffes rouges ou bariolées, parfois une peau de léopard ou de chat sauvage jetée sur l'épaule, avec le bonnet de fourrure ou le chapeau de paille indigène, ou encore un simple bandeau de cuir noir passé autour du front, à la mode des Matébélés. Tout cela cause, rit, prise, s'agite et reçoit impassiblement la douche brûlante des rayons d'un soleil de printemps zambézien.

Mais voici les magistrats anglais et les représentants de Léwanika, parmi lesquels le Ngambèla, son gendre. Celui-ci parlera au nom du grand chef, retenu chez lui par une crise de goutte. La Cour s'installe sous le toit protecteur du « khotla » et on nous

fait place à côté de ces messieurs. Sur un geste et quelques mots du Ngambèla, un silence parfait s'établit et l'on amène le prisonnier, les menottes aux mains. Aussitôt commence l'interrogatoire.

Le prophète s'appelle Séalumuku, ou Pumbuka. Cela veut dire « *Celui qui sort de terre* » (qui est ressuscité). Il parle d'une voix basse, douce, avec des gestes discrets de ses mains enchaînées, non sans une certaine conviction émue et émouvante. C'est un illuminé contemplatif et tout à son rêve intérieur, ou bien c'est un très habile dissimulateur. Il raconte son histoire.

« J'ai, depuis fort longtemps, souffert d'une très mauvaise santé. Depuis deux ans surtout, j'allais m'affaiblissant et, un soir, je suis mort. Ma femme fit prévenir mes parents d'avoir à venir m'ensevelir. Mais lorsqu'on vint, le lendemain matin, pour me mettre en terre, j'étais ressuscité. Pendant que j'étais mort, j'ai vu apparaître devant moi un homme très grand et très beau, comme je n'en avais jamais vu sur la terre. Il m'a dit : « Séalumuku, je vais

te renvoyer sur la terre ; je te donnerai des médicaments dont tu te serviras pour guérir les hommes et ils ne mourront plus. » J'ai pris les médecines qu'il me donnait, je suis revenu à la vie et, maintenant, je guéris les gens et je m'appelle le « ngoana oa Molimo », « l'enfant de Dieu. »

Tout cela est débité paisiblement, sans emphase, et ponctué de battements de mains adressés à la Cour et surtout au représentant de Léwanika, comme le veut l'étiquette.

On apporte alors, comme pièces à l'appui, la principale amulette du guérisseur, une sorte de gros plumeau fait de plusieurs queues de zèbres, de léopards et d'antilopes. Quand il soignait des malades, il trempait ce goupillon dans des drogues liquides, composées par lui avec les ingrédients les plus divers et les plus saugrenus, et les en aspergeait. De temps immémorial, les hommes ont pratiqué ce rite de l'aspersion et il n'y a pas besoin d'aller jusqu'en Afrique pour en voir subsister l'usage.

On fait alors comparaître les témoins à charge et à décharge. Ils n'apportent guè-

re de lumière sur l'affaire. Tous étaient malades et, ayant entendu parler du prophète, étaient allés le voir pour obtenir la guérison. Ont-ils été guéris ? Non. Mais tous ont accepté sans discussion son affirmation qu'il était « le Fils de Dieu » et plusieurs racontent de lui les choses les plus merveilleuses : ils l'ont vu s'enlever à deux mètres du sol, faire brûler en l'air un feu extraordinaire, faire pousser des plantes devant leurs yeux, etc. Un témoin, cependant, plus courageux que les autres (car ils ont tous peur que Séalumuku ne leur jette un mauvais sort s'ils témoignent contre lui), déclare que le guérisseur ne l'a pas guéri et qu'il ne l'a pas cru, lorsqu'il lui a dit qu'il était le fils de Dieu, car, ajoute ce témoin, « j'ai eu beau regarder, je n'ai pas vu Dieu chez lui ».

Tous, bien entendu, ont payé des émoluments, en verroterie pour les petites gens, en bétail pour les personnages plus conséquents. Et c'est sur cela que repose l'accusation d'escroquerie, la seule évidemment que l'on puisse retenir. Qu'il se soit donné comme prophète et fils de Dieu, c'est re-

grettable ; mais on peut admettre qu'il ait passé par une sorte d'état cataleptique prolongé et qu'il considère honnêtement son retour à la vie et à la santé comme une résurrection. Il ne faut jamais oublier, quand on étudie la mentalité des Noirs que, pour eux, le monde des esprits, du surnaturel, de l'invisible, est très proche, qu'ils vivent continuellement en communication avec ce monde de l'au-delà et que leur crédulité et leur mysticisme se nourrissent de fables et de miracles qui nous paraissent enfantins et qui sont, pour eux, articles de foi. Là où vous ne voyez rien, le Noir *voit*, et vous le tueriez plutôt que de lui faire dire qu'il n'a rien vu.

Quoiqu'il en soit, l'accusation retint la plainte en escroquerie. Séalumuku ira passer quelques mois en prison et paiera des amendes qui ne le ruineront pas, car il a fait fortune par ses prétendues guérisons et il a certainement déjà pris ses précautions pour que tout son bétail ne soit pas retrouvé. Pour le moment, le tribunal estime qu'il a encore besoin de compléter son enquête et le jugement est renvoyé à plus

tard. Après avoir « kandèlèla », c'est-à-dire fait la salutation royale et poussé de nombreux « Io ! Sho ! », tournée dans la direction de la maison de Léwanika, la foule se disperse momentanément.

Quelques instants plus tard, le Ngambèla rassemble de nouveau le peuple et nous assistons à un deuxième palabre. Cette fois, il ne s'agit plus de juger Séalumuku, mais de transmettre aux Barotsi un message du grand chef, à propos de ce faux prophète. Ce message, délivré par le Ngambèla qui est chrétien, comme vous le savez, fut un appel éloquent et chaleureux, adressé aux Barotsi, à laisser là cette folie de courir après des nouveautés dangereuses et de se laisser tromper par des imposteurs.

« Pourquoi, leur dit-il, introduisez-vous parmi nous ces coutumes, venues de pays lointains, qui ne peuvent apporter que le trouble et la haine, alors que la loi du pays, c'est que les hommes vivent en paix et s'aiment les uns les autres ? Qu'est-ce que cette prétendue « médecine », faite d'ossements pilés, grâce à laquelle, me dit-on, on peut faire périr des gens à distance ? Vous

êtes allés chercher cela chez d'autres peuples et déjà nous avons dû sévir contre ces folies dangereuses, coupables, qui sèment la discorde et la mort. On me dit que vous allez jusqu'à faire « asperger » vos chiens et vos poules ! Il n'y a que de la haine dans vos « médecines ». Voulez-vous nous ramener au temps où l'on empoisonnait les gens, ici, au « khotla » ? Ne craignez-vous pas d'irriter Dieu par vos sottises et méchantes pratiques ? »

Tout en prononçant ce discours, le Ngambèla interpellait les chefs présents, l'un après l'autre, pour les prendre à témoin qu'il ne disait que la vérité, et ceux-ci, chaque fois, s'inclinaient vers le sol et battaient des mains.

Enfin, dans une péroraison vigoureuse, il déclara que Léwanika voulait voir toute cette agitation cesser et le pays rentrer dans l'ordre. Les lois doivent être respectées et les Barotsi doivent envoyer leurs enfants aux écoles de la Mission, pour qu'ils s'instruisent et soient moins sots que leurs pères. Surtout, qu'ils écoutent les enseignements de l'Evangile prêché par les mis-

sionnaires et qui seul pourra détruire les vieilles superstitions et les vieux mensonges et faire connaître la vérité de Dieu.

Ayant terminé, le Ngambèla envoie encore un messenger demander à Léwanika s'il a quelque chose de plus à dire à son peuple. Léwanika fait répondre que non. La foule, aussitôt, se lève, se range en demi-cercle, tournée vers la maison du grand chef, et salue en criant « Io ! Sho ! », en levant et en abaissant les bras et en se prosternant à plusieurs reprises. Puis chacun s'en fut chez soi.

Le lendemain, je revenais à Séfula. Il se trouve que M. Boiteux avait donné aux élèves de l'Ecole de la station une composition, à rédiger en sessouto, sur les croyances des Barotsi sur la mort et la survie après la mort. Il vient de me remettre un de ces devoirs, rédigé par un garçon d'environ quatorze ans. En voici le texte à peu près complet.

« Il se produit, après la mort, une sorte de dissociation entre l'âme de l'homme et son esprit. L'âme s'en va, mais l'esprit reste attaché au corps. Voici comment les choses se pas-

sent : Quand un homme est mort, on ramène ses genoux à hauteur de sa poitrine, puis on attache ses bras croisés qui maintiennent les jambes ainsi relevées. Au préalable, on frotte son corps de graisse et on le revêt de tous ses vêtements. Puis, on perce un trou dans la paroi de la hutte et c'est par là qu'on emporte le corps, car il ne faut pas qu'il passe par la porte ; sinon cette porte deviendrait « tabou », et il serait dangereux de la franchir.

« L'âme du mort monte vers Nyambé (le dieu des Zambéziens). Elle arrive d'abord à la rivière Walanda, qui sépare les vivants des morts, et là elle appelle le passeur. Nyambé, aussitôt, envoie un de ses hommes s'informer si cette âme s'est mise en règle avec les lois qui régissent les lieux où habitent les âmes. Si cette âme porte des scarifications aux poignets et des trous aux oreilles (1), tout va bien. Un canot viendra la chercher, lui fera traverser la rivière (2) et elle ira vivre chez Nyambé. Désormais, cette âme est un « modimo », un dieu. Mais, si le mort n'a ni scarifications ni trous aux oreilles, son âme n'entrera pas chez Nyambé ; elle restera dans un séjour mystérieux et néfaste, où on la nourrira éternellement de potées de mouches.

« Mais qu'advient-il du corps et de l'esprit du mort ? Voici. La veille de l'ensevelissement, le

(1) Tous les Barotsi portent les cicatrices de ces scarifications rituelles.

(2) D'où vient cette tradition, conforme à celle de la barque de Caron, le passeur du Styx, que nous a transmise la mythologie grecque ?

« médecin-sorcier » avait apporté un tuyau de bambou. Ayant percé un petit trou dans la paroi de la hutte où reposait le corps, il y avait passé l'extrémité de son bambou et aspiré de l'air. De cette façon, il avait recueilli dans le bambou un peu de la vie du mourant et il s'était hâté de boucher le bambou pour conserver cette vie prisonnière.

« Après l'ensevelissement, le médecin se rend seul, la nuit, sur la tombe, muni de son « pot à médicaments » et de toutes ses amulettes. Puis il frappe un grand coup sur la tombe, avec son bâton, et crie : « Viens, homme ! » Immédiatement, le mort sort avec force, comme si on l'avait projeté violemment de l'intérieur de la fosse. Le « médecin » détache les lanières d'écorce qui retiennent ses membres. Puis, avec des onguents, pris dans le pot à médecine, qu'il a placé sur un feu, il rend la souplesse aux membres et aux tendons. Il débouche le tuyau de bambou et souffle l'air qu'il contient dans les narines du mort. Celui-ci maintenant vit de nouveau. Pour voir si son œuvre de résurrection est complète, le sorcier lance une flèche et dit au mort d'aller la chercher ; puis il lui demande d'indiquer où se trouve son village. Il procède ensuite à la transformation du ressuscité en « esprit » (*ghost*, revenant) : il lui place les yeux derrière la tête, lui retourne les pieds et les mains et lui coupe le bout de la langue pour qu'il ne puisse plus parler distinctement. Désormais, ce « revenant » est le serviteur et l'associé du sorcier et, en compagnie des autres esprits, va persécuter les vivants, en parti-

culier les membres de sa famille. Si ceux-ci l'oublent, il les frappera à coups redoublés jusqu'à ce qu'on lui fasse une offrande de perles ou d'étoffe. Cet esprit n'est visible que pour le sorcier. Si toute autre personne voyait un esprit, elle en mourrait aussitôt. »

Telle est la composition de ce petit Morotsi. Elle est intéressante en ce qui concerne l'histoire de l'âme qui se rend auprès de Dieu. Le reste n'est qu'un tissu de fables inventées par les sorciers eux-mêmes pour établir leur autorité et jouer de la crédulité de leurs concitoyens. Voyez avec quelle habileté ils préviennent l'objection qui peut leur être faite, à savoir que personne qu'eux n'a jamais vu d'esprit. Hélas ! ces superstitions sont ancrées dans les cœurs et les déraciner est bien difficile. Je lisais, hier, ce passage d'un livre intitulé « Thinking black », écrit par un missionnaire du nom de Crawford :

« Tout cela (la prédication de l'Evangile et la Mission) est si nouveau pour ce païen portant au cou son chapelet d'amulettes ! Et, la nouveauté, c'est le mur qui barre la pensée de l'Africain. En Afrique, antiquité signifie sainteté. Cette confiance en ce qui est ancien cons-

titue presque une religion. La route battue des précédents a mille fois plus d'attrait pour lui et il lui accorde mille fois plus de confiance que dans la route nouvelle, celle du christianisme. Vous, le missionnaire, seul contre leurs centaines de mille, que vaut votre enseignement et où est votre ligne de précédents bien établis, pouvant inspirer confiance au Noir ? Avec votre peau blanche et vos souliers qui craquent, il vous considère comme un être tombé de quelque planète.

« Oh ! pleurez avec moi sur le sort des pauvres vieux hommes et des pauvres vieilles femmes d'Afrique qui étreignent leurs fétiches et dont les cœurs sont habités par la nuit ! Ils ont une façon impressionnante de vous écarter, comme s'ils vous disaient : *« C'est trop tard ! ces choses ne sont pas pour moi. »* Leur idée serait-elle que la tombe étant si près de recevoir leur poussière, ils ne peuvent pas offrir à Dieu les épaves de leurs âmes ? Les tristes vieilles figures semblent vous dire, avec un gémissement : « Regardez mon visage. Mon nom est : « Il aurait pu être », ou « Plus rien », ou encore « Trop tard », « Adieu ».

Et cette citation me rappelle la composition d'un autre jeune Morotsi, élève de l'Ecole de Léalui, celui-là. Le sujet donné était celui-ci : « Qu'est-ce que les Barotsi pensent et disent des missionnaires ? » Quelques-unes des réponses furent une révé-

lation douloureuse pour les missionnaires. Elles expriment bien ce que Crawford dit en son style imagé, à savoir que les païens ne nous comprennent pas souvent et que leur routine, leurs traditions séculaires forment une barrière presque infranchissable entre eux et nous. Voici ce qu'écrivait un des élèves de Léalui :

« Les Barotsi pensent que les missionnaires sont venus dans leur pays parce que chez eux il y a tant de monde qu'ils ne peuvent pas trouver de travail.

« Les Barotsi croient que les missionnaires sont venus dans leur pays parce que, en France, ils n'avaient pas de champs à cultiver et pas de domestiques pour les servir ;

« Parce qu'ils gagnent plus d'argent comme missionnaires que s'ils étaient restés dans leur pays ;

« Parce qu'on les a renvoyés de chez eux pour quelque faute qu'ils avaient commise.

« Les missionnaires sont venus pour prendre notre pays ; ils méprisent les Noirs et les trompent avec leur enseignement.

« Un jour, quand il y aura beaucoup de monde rassemblé dans leurs chapelles, les missionnaires, grâce à leur magie, feront écrouler les murs sur les gens et les tueront ainsi.

« Les missionnaires sont nos anciens maîtres, les Makololo, revenus sous une autre forme,

ressuscités des morts, et M. Coillard est l'ancien roi Moawawina qui a dû fuir le pays et qui est revenu pour se venger des mauvais traitements que nous lui avons fait subir, etc. »

Il est très probable que ce malicieux écolier de Léalui a profité de l'occasion pour servir à ses professeurs un plat de sa façon et qu'il a renchéri. Mais, tout de même, il n'a pas inventé tout cela et on peut en conclure que, parmi les païens de la brousse et les vieux conservateurs des us et coutumes du passé, ces calomnies circulent sous le manteau. Il n'y a pas lieu de s'en formaliser, mais bien de s'en souvenir pour redoubler de charité et d'amour envers ces pauvres ignorants. Car, s'il y a des gens intéressés à entretenir ces mensonges, ce sont tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont avantage à maintenir les Barotsi dans l'ignorance et dans leur crainte superstitieuse des sorciers, des mauvais esprits et de la mort. Mais la masse du peuple ne partage pas ces préjugés et rejette ces calomnies mensongères.

Et n'avons-nous pas la certitude, établie par mille faits, que tous les mensonges des

Ph. Litia
Un chef Morotsi

Ph. Coisson.
Deux « picanninis »

hommes ne peuvent pas prévaloir contre la vérité de Dieu ? Au Borotsi, comme ailleurs, des âmes pétries par le paganisme parviennent à briser leurs liens, à trouver la liberté et la *Vie*. L'Evangile est le même hier, aujourd'hui et éternellement. Et l'Evangile c'est l'Amour de Dieu révélé aux hommes. L'amour est invincible. Ce même missionnaire dont je vous ai cité une page, tout à l'heure, écrit, un peu plus loin, ce qui suit :

« J'ai là devant moi un auditoire attentif qui m'étonne. Ils semblent tous écouter avec joie la prédication de l'Evangile et cependant je sais que pas un ne possède la paix de Dieu. Ils boivent mon sermon... D'où cela vient-il ? Après avoir posé maintes questions, je trouve la réponse ; c'est certainement ceci :

« Toutes les autres religions de la terre montrent l'homme cherchant Dieu. Mais l'Evangile que je prêche excite leur curiosité, parce qu'il montre Dieu cherchant l'homme (les païens prient, en effet, leurs dieux par crainte uniquement, jamais par amour).

« Sans aucun doute, il y a une science des religions comparées. Mais le christianisme ne rentre pas dans cette catégorie de religions. Il est à part. Il y a plusieurs religions, il n'y a qu'un seul Evangile du Royaume. »

Oui, c'est Dieu qui cherche l'homme. Et parce que Lui, ni ne se lasse, ni ne se décourage, ni ne s'offense, parce que son essence même c'est d'être *Amour*, les âmes continueront à se donner à Lui, et les Barotsi viendront à l'Évangile. A nous de semer, sans relâche, le bon grain qui fructifiera à son heure.

Et maintenant, au revoir. J'espère avoir quelque chose à vous raconter bientôt. Mas il faut un effort pour écrire, car la chaleur devient bien lourde, le jour comme la nuit, et tenir une lampe allumée longtemps c'est courtoiser les visites des moustiques. Nous avons eu ces jours-ci quelques petites ondées rafraîchissantes ; elles nous annoncent que la saison des pluies s'établira de bonne heure cette année. On circulera en canot, ce sera moins fatigant.

Nalolo, le 11 décembre.

Me voici de nouveau en voyage et je reprends ce journal, laissé en souffrance depuis plusieurs semaines.

J'ai quitté Séfula ce matin, assis, les jambes pendantes, à l'arrière d'un wagon de transport que Boiteux envoie à Moandi (Moandi est le débarcadère de Séfula), chercher des caisses venues de Seshéké par le fleuve. Comme il n'y a aucune ondulation de terrain et pas une pierre sur les routes de ce pays, rien que du sable ou de l'herbe, voyager dans un chariot sans ressorts n'offre aucun inconvénient. Il n'y a pas de secousses. On roule en silence, sur un tapis de velours vert, parsemé de fleurs.

Il faisait une chaleur vraiment intolérable. Le canon de mon fusil, posé à portée de ma main, était si brûlant que je ne pouvais pas le saisir. Assis, en bras de chemise, avec casque et ombrelle, sans faire de mouvement, la transpiration me coulait du front à grosses gouttes.

La piste traverse deux grandes mares où les bœufs ont dé l'eau jusqu'au ventre. Des quantités de canards, d'oies sauvages, de sarcelles, de ces jolis hérons blancs dont les aigrettes se vendent si cher en Europe, se prélassent dans les hautes herbes, ou sur les petites berges sablonneuses du maréca-

ge, mais hors de portée du fusil. Il est vrai qu'on peut se déchausser, ramper, patauger, se muer en Indien apache et, avec un peu de chance et d'habileté, faire un coup de fusil heureux. Mais vraiment, je n'ai pas de zèle pour cet exercice et ces oiseaux sont si jolis là où Dieu les a placés, en liberté, pour la joie de nos yeux !

Il y a des fleurs partout, surtout d'admirables lis blancs (dans la brousse, il y a de superbes lis rouges) et des nénuphars sur le marais et dans les trous d'eau. Comme nous passions à peu de distance d'un petit arbuste, j'eus le plaisir d'y voir, pour la première fois, bien que je les eusse si souvent entendus, deux de ces coucous dont j'ai essayé de vous transcrire le chant si triste et si harmonieux. Ils sont gros comme de forts pigeons, couleur gris-blanc, avec de longues queues et, quand ils poussent leur cri mélancolique, leur cou s'enfle et devient aussi gros qu'une orange. Ils étaient, mâle et femelle, côte à côte, le monsieur sérénadant sa dame. Le fusil était à portée de ma main et les belles plumes de ces queues auraient bien valu la

cartouche. Mais ils avaient l'air de s'aimer si tendrement et de trouver la vie si sérieuse qu'au lieu de plomb je leur ai envoyé un baiser, du bout des doigts. Il ne faut jamais tuer l'amour, même celui des oiseaux.

Jim, le conducteur du wagon, auprès duquel je suis venu m'asseoir, à l'avant du véhicule, est un Zoulou échoué au Zambèze, on ne sait comment. Il me dit, soudain : « Tu connais le pays de Moshesh ? Comme c'est plus beau que le Borotsi ! Et mon pays aussi, le pays de Chaka, est bien plus beau. Si on pouvait seulement voir quelques montagnes ! Ici, je puis manger tant que je veux, j'ai des champs autant qu'il m'en faut. Mais, j'aimerais mieux revoir nos montagnes ! »

J'avais toujours pris Jim pour un matérialiste invétéré. Il y a donc un coin de poésie dans ce cœur et le regret du pays natal !... Je lui passe un gros cigare que l'ami Boiteux m'a donné le jour de ma fête et voilà Jim ravi. Il l'allume, en fait aspirer quelques bouffées à son aide, un Morotsi déguingandé, à tête d'oiseau, à

jambes d'échassier, et tous d'eux s'enveloppent de fumée et rient comme des enfants.

Et toujours de l'herbe, des fleurs, des papillons, de l'eau, tandis que les nuages montent et que la chaleur devient écrasante. Vraiment, je ne puis penser à rien. Je regarde, je crois vivre et ne fais guère que végéter, et je fonds en eau. A 10 heures, nous arrivons à l'embarcadère de Séfula, sur un bras du fleuve. La barque qui doit m'emmener à Nalolo est là et parmi les bateliers je reconnais mon ami Sétimbeko, celui que j'avais tant admiré pendant le voyage de Séshéké à Léalui, en août. Les caisses sont vite déchargées et rechargées sur le wagon, puis j'embarque et nous filons. Le fleuve commence à avoir beaucoup d'eau. Il est large, le courant prend de la force, les rameurs sont habiles. A midi, nous débarquons à Nalolo, où je retrouve M. et Mme Brummer, nos nouveaux collègues, originaires de l'Etat libre d'Orange.

Vendredi, le 12 décembre.

Nalolo, comme je vous l'ai dit, n'est qu'une termitière, au bord d'un bras du fleuve. Représentez-vous une berge de sable abrupte, avec quelques touffes de roseaux, un petit sentier qui grimpe cette berge, et au haut un tertre carré, de 60 mètres de côté, sur lequel sont les bâtiments de la Mission, au milieu de quelques seringas, citronniers et lauriers. Lors de l'inondation, l'eau monte à 1 mètre 50 du niveau de ce tertre. Il y a deux maisons d'habitation, du genre adopté par le « Comité des maisons saines », montées sur pilotis de fer, carcasse en fer, toit en zinc ondulé, parois et cloisons en carton spécial, avec cage métallique, entourant le tout ou partie, pour intercepter les moustiques. La station est très chaude le jour ; mais, la nuit, le fleuve donne un peu de fraîcheur, ce qui rend le sommeil plus facile et plus reposant. L'insomnie, c'est le grand ennemi des Blancs, dans ce pays.

Nalolo est, en tout temps, mais surtout à la saison de la crue, infesté et empoison-

né par les fourmis guerrières et par les termites. Il faut leur livrer un combat continu et acharné, sans quoi tout y passerait : provisions, meubles, vêtements et finalement habitants eux-mêmes ! Ce sont les Lageard, m'a-t-on raconté, qui entendant, un jour, leur bébé pleurer, trouvèrent que les fourmis ne pouvant pas parvenir jusqu'à lui, parce que le berceau était isolé au moyen d'écuelles remplies d'eau, placées sous les quatre pieds, étaient montées au plafond et de là se laissaient choir sur le pauvre petit qui en avait déjà dans la bouche, dans les yeux, dans les oreilles, et qui eût été bientôt étouffé si on n'était venu à son secours à temps.

Pendant que je vous écris ces lignes, je vois, par la fenêtre de ma chambre, un indigène qui manœuvre un appareil spécial dont on se sert pour enfumer les fourmis dans leurs trous. Cela ne les tue guère, mais cela les incommode suffisamment pour les obliger à émigrer. Il est vrai qu'elles ne disparaissent d'un coin que pour reparaître plus loin. On les voit sortir de leur trou en rubans, longs parfois

de 20 et 30 mètres, cherchant un nouveau logis, on ne sait pour quelle raison, et attaquant tout ce qui s'oppose à leur passage. Surtout ne vous arrêtez pas près d'elles. Elles monteraient immédiatement à l'assaut et leur morsure est douloureuse. Ce n'est pas gai d'être mordu par une trentaine de ces enragées qui ne lâchent pas prise et qu'il faut tuer sur place pour les arracher de la peau qu'elles ont saisie entre leurs mandibules !

En ce moment, j'en parle à mon aise, étant à l'abri dans la maison, et même je me fais, égoïstement, une pinte de bon sang en regardant sauter, trépigner et se donner de grandes claques sur les cuisses, le brave type qui essaie d'enfumer les dites fourmis. Elles l'ont pris par surprise, en traîtres, et il n'en mène pas large. Mais je sais que la loi et l'ordre seront vainqueurs. Les fourmis battront en retraite et non l'homme.

J'ai assisté ici à une petite scène de magie noire. Un « médecin » nous a donné un échantillon de son talent. Il posa à terre une grosse calebasse vide et la fit parler.

C'était un cas de ventriloquie très évident. Mais que voulez-vous que pense un pauvre bougre de Noir qui n'a jamais ouï parler de ventriloques et qui entend une calebasse vide lui dire : « Si tu es malade, c'est que l'esprit de ta belle-mère est fâché contre toi. Offre-lui une corbeille de sorgho, ou une belle poule noire, en sacrifice, et elle s'apaisera ; tu guériras aussitôt. » Le pauvre homme donne le sorgho, ou la poule, dont le rusé compère ventriloque fera son profit.

Ces « médecins » portent presque tous, pendue au cou, par une courroie, une amulette dont le prix courant est un jeune bœuf. C'est une rondelle coupée dans un gros coquillage de mer. La dimension est celle d'une petite soucoupe de tasse à café, la couleur est blanc de nacre, et la surface est striée d'une rainure profonde en spirale. L'objet authentique étant difficile à se procurer, le prix n'a rien de surprenant, car il constitue une amulette puissante. Les sorciers y attachent une très grande importance.

Or, où ne se manifeste pas le génie du voyageur de commerce germanique ? J'ai

vu, touché, tenu entre mes mains une de ces amulettes, faite en porcelaine, et « *made in Germany* ». Elles se fabriquent en Allemagne, fort bien imitées, et se vendent 20 francs. Cela vaut à peu près 20 centimes la pièce. C'est « de la ponne bedide gommerce » ! Il faut d'ailleurs reconnaître que l'article de toc a autant de chances d'opérer des miracles que celui qui provient réellement des profondeurs de l'Océan indien, de sorte qu'on ne peut pas dire que l'acheteur soit trompé sur la marchandise. C'est un cas de voleur volé. « *Serves him right* », disent les Anglais.

On m'a raconté hier une histoire qui vient de se passer tout près de Nalolo et qui en dit long sur la mentalité de certains Barotsi, rebelles à toute influence civilisatrice. Un homme, resté veuf avec un garçonnet de cinq ans, se remarie. Sa nouvelle femme prend le pauvre gosse en grippe. Elle ne lui donne rien à manger, de sorte qu'il en est réduit à voler le manioc de son père pour ne pas mourir de faim. On le prend sur le fait et on l'étrangle à la mode du pays, c'est-à-dire qu'on lui serre la

gorge jusqu'à ce que suffocation et évanouissement s'en suivent, mais pas la mort. Il reste évanoui pendant trois heures et revient à lui. Il vole de nouveau, pour ne pas mourir de faim. Alors on l'envoie avec unealebasse chercher de l'eau au fleuve. Un homme l'a suivi à pas de loup et, quand le petit est penché au-dessus de l'eau pour remplir saalebasse, cet homme pousse un cri féroce. L'enfant, effaré, se retourne, fait un faux pas, tombe à l'eau et un crocodile l'emporte. Quand l'homme appelle au secours, on ne voit plus que laalebasse vide qui flotte et que le courant emporte. Et tout le monde laisse faire, même le père ! C'est la faute du crocodile et tout est dit. Heureusement, de tels meurtres deviennent rares aujourd'hui. Mais, autrefois, ils étaient très fréquents. C'est bien pour cela que Léwanika lui-même, parlant dans une assemblée, disait que son pays était, jadis, « le pays du sang et de la mort ».

Il est temps de rejoindre Brummer qui m'attend pour une partie de pêche. Devant ma fenêtre, mon bonhomme enfume toujours ses fourmis. Un passant portant sur

l'épaule une perche, à laquelle sont attachés deux paniers de farine de manioc, s'est assis à terre près de lui, a pris une solide prise de tabac, et, le menton appuyé sur les genoux, regarde opérer le chasseur de fourmis, sans rien dire. Des perruches jacassent dans les branches. Un petit vent frais souffle dans les seringas. Le fleuve frissonne et miroite. Et sur tout cela s'étend une paix profonde, un silence exquis. Comme disent les indigènes : « Mon cœur sourit ».

Dimanche, 14 décembre.

Dans l'après-midi d'hier, un homme qui travaillait au magasin, et que Brummer essayait de guérir d'une pneumonie, est mort subitement. Les Barotsi sont si superstitieux et ont une si grande peur de la mort que tous les autres jeunes gens travaillant sur la station sont partis plutôt que de venir creuser une tombe pour le défunt. Nous vîmes venir le moment où Brummer et moi serions obligés de le faire nous-mêmes. Fi-

nalement, deux chrétiens consentirent à s'en charger.

Il est probable qu'ils iront ensuite, en cachette, se faire « purifier » par un « médecin » indigène qui, par des incantations et par le sacrifice d'une poule, les débarrassera de l'impureté et du mauvais sort jetés sur eux par le contact avec le cadavre.

La discipline de l'Eglise condamne ces pratiques. Il ne peut pas en être autrement et pour cent raisons. Mais je plaide pour l'indulgence et, en tout cas, pour la charité. Quand on va au fond des choses, ces pratiques répondent à une idée correcte, faussée seulement par l'ignorance. Quand l'Européen désinfecte sa maison et sa personne, après un contact avec des malades contagieux, il fait un acte raisonnable, logique, basé sur des connaissances scientifiques. Le Noir, dans son ignorance, prend la maladie contagieuse pour une opération d'ensorcellement et il s'en défend comme il peut, comme lui a enseigné à le faire une longue tradition. Et il arrive que nos précautions prennent une forme iden-

tique à celles des indigènes, ce qui contribue encore à les confirmer dans leur idée (1). Quand nous vaccinons, quand nous inoculons un sérum, contre telle ou telle épidémie, les indigènes pensent que nous faisons exactement la même chose qu'eux quand ils prétendent immuniser leurs concitoyens avec des poudres et des liquides variés qu'ils introduisent sous la peau. Leurs médecins-sorciers ne manquent pas d'attirer l'attention de leurs patients sur cette analogie et de leur dire : « Les Blancs font des médicaments qui sont pour les Blancs, nous faisons des médicaments qui sont à l'usage des Noirs. » (2).

Nous avons le tort de croire toujours que nos méthodes s'imposent à l'esprit des

(1) Même notre innocent paratonnerre prête à une confusion malheureuse dans l'esprit du Noir ignorant. Il y voit l'exacte reproduction de la tige de bois, portant à son extrémité un « charme » puissant, qu'il fiche au sommet de sa hutte pour la protéger contre les sortilèges des esprits malfaisants.

(2) En Sessouto, le verbe *ho phatsa* était employé uniquement pour désigner l'acte de « scarifier » accompli par un « médecin-sorcier » avec l'aide d'une poudre spéciale, pour préserver de la maladie ou d'un mauvais sort. Aujourd'hui le même mot est employé pour désigner la vaccination européenne. Il est certain que, dans l'esprit de beaucoup d'indigènes, les deux opérations ont le même but et la même valeur.

racés primitives par leur supériorité. Cette supériorité nous est évidente à nous, par le fait de l'éducation, de l'expérience des générations qui nous ont précédés et qui ont connu aussi les luttes de l'obscurantisme contre la vérité et des ténèbres contre la lumière. Soyons donc charitables dans nos jugements et ne nous hâtons pas de crier : « Haro ! sur le paganisme ! » Si par paganisme on entend tout ce qui est péché, impureté, luxure, oui. Mais si, dans ce vocable, on comprend tout ce qui est coutumes sociales et nationales, pratiques religieuses plusieurs fois séculaires, alors mettons-y la discrétion nécessaire, instruisons, éduquons, ouvrons les cœurs et les intelligences ; laissons l'Ecole, le Temps et surtout l'Esprit de l'Evangile faire leur œuvre de progrès et de lumière. Procédons par évolution et non par révolution.

Ce matin, nous avons eu un bel auditoire de plus de 250 personnes. La « Mokwaé » Matauka, sœur de Léwanika, était là avec son mari, Ishé Kwandu. La célèbre princesse avait revêtu une toilette superbe : robe de satin blanc avec écharpe

Ph. L. Jalla.

Ph. R. Dogimont.

*« Des femmes et des fillettes pilent
le grain... » (p. 119)*

bleue sur les épaules et chapeau de paille blanche, orné de roses. Une toilette de jeune fille ! Et malgré sa corpulence, son âge (elle a les cheveux tout blancs) et son teint du plus beau noir, c'était fort seyant. Ishé était en complet gris, très digne et très correct. Ces chefs Barotsi ont vraiment la notion de la toilette et du décorum. Mais, tout de même, leur costume national leur va tellement mieux !

A la sortie du culte, l'usuelle cérémonie : les gens à genoux, battant des mains et se prosternant. Puis un canot avec dais, traîné par huit bœufs superbes, vint chercher leurs majestés qui retournèrent dans leur village, proche de la station.

Dans le courant de l'après-midi, nous sommes allés, Brummer et moi, faire une visite à Mokwaé et nous avons pris le thé dans sa maison. Celle-ci est sur le même modèle que celle de Léwanika que je vous ai décrite, sinon encore plus vaste et mieux construite. Le même cérémonial accompagne tous les actes de la vie quotidienne de ces chefs Barotsi. Des serviteurs très propres nous passent les tasses, versent le

thé, servent les biscuits, le lait caillé, avec force génuflexions, battements de mains, et toujours ce geste d'élévation des objets sur les paumes réunies.

C'est Ishé qui fait tous les frais de la conversation et il raconte fort bien. Je lui ai demandé de me dire ce qu'il savait de Livingstone, qu'il a bien connu. De là, il est passé à des souvenirs des anciennes guerres, du temps des Makololos, et nous a vivement intéressés. Sa mémoire est merveilleuse et il a le don d'évoquer et de vous « faire voir » les événements auxquels il a assisté. J'ai rarement autant joué de causer avec un Indigène et je crois aussi que le brave homme était ravi d'avoir des auditeurs si attentifs.

Ishé est ensuite venu avec nous à la station, pour assister au culte de l'après-midi qui a été interrompu par un orage formidable, mais aussi court que violent. La pluie tombait avec une telle force, sur le toit de fer ondulé, qu'il était absolument impossible d'entendre l'orateur. Il abandonna la partie et nous fit chanter des cantiques. Mais la voix du tonnerre couvrait

les nôtres. Nous dûmes y renoncer et attendre que le calme fût rétabli. La saison des pluies s'annonce.

Il est l'heure de se coucher. J'ouvre ma porte pour avoir plus d'air et de fraîcheur, pendant la nuit, et je reste extasié devant un merveilleux spectacle. Dans le fond de l'horizon, d'épais nuages noirs courent dans le ciel, et ils émettent un roulement continu ; c'est comme le jeu, en sourdine, des notes les plus graves du pédalier d'un grand orgue. La lune paraît, à travers une grande déchirure des nuages. Elle projette sur le fleuve une sorte de longue écharpe lumineuse. On dirait plutôt qu'au milieu du fleuve sombre coule une rivière d'argent liquide qui ne se confond pas avec lui, mais brille d'un éclat incomparable, et vient mourir au sable de la berge, où se balancent des papyrus et des roseaux.

Pas un être vivant ne peuple cette solitude et les lignes de ce paysage sont si simples, l'effort de la nature et la main de l'homme s'y montrent si peu, qu'on se croirait transporté dans un autre monde. C'est un paysage lunaire ou martien ; cu

bien je me trouve ramené brusquement à quelque lointaine époque géologique, sur une terre en formation et, d'un moment à l'autre, quelque ichtyosaure formidable va dresser sa tête hors de ces eaux silencieuses. Je laisse ma porte ouverte sur ce paysage féérique, qui eut fait la joie d'un Gustave Doré. De mon lit de camp, je puis encore l'admirer ; je m'endormirai en le contemplant et peut-être que mes rêves, flottant sur cette rivière mystérieuse, me conduiront jusque dans le paradis...

Nalolo, le 18 décembre.

Hier matin, un messenger est venu dire à Brummer que la Mokwaé est souffrante. Nous décidâmes d'aller la voir dans l'après-midi.

A quatre heures, nous partons faire notre visite. Le village de Nalolo est à dix minutes de la station dont il est séparé par une plaine nue et sablonneuse. La demeure de la princesse est au centre du village. C'est un vaste enclos entouré d'une

haute palissade et renfermant plusieurs bâtiments. On entre par un couloir établi ingénieusement, de façon à protéger complètement l'intérieur contre les regards indiscrets (1).

Nous passons d'abord devant la maison des gardes et des musiciens (a). Mokwaé étant malade, les tambours battent, pour chasser les mauvais esprits qui la troublent, mais en sourdine. Puis vient le « kashendi » (b) ou salle de réception des visiteurs. Beaucoup d'hommes sont assis ou accroupis devant ce bâtiment, comme il convient, car, leur souveraine étant souffrante, ils doivent lui témoigner leur sympathie en accourant auprès d'elle et en renonçant à toutes leurs occupations. Parmi eux, se trouve Ishé Kwandu, son mari. Il vient au-devant de nous et les battements de mains discrets de toute l'assistance nous accompagnent, tandis que nous pénétrons dans la maison d'habitation. Nous causons un instant avec lui dans le salon (d), tendu de fort belles nattes, puis nous traversons deux

(1) Voir le plan ci-après.

pièces et un corridor (e) et pénétrons dans une petite cour, close de tous côtés par une palissade de roseaux, où nous trouvons Mokwae étendue sur une natte (f). Un bel arbre, du genre figuier-caoutchouc, dresse, en dehors de l'enclos, son tronc vigoureux, projette d'énormes branches à droite et à gauche et forme une magnifique voûte de feuillage vert foncé, brillant, luxuriant. Il y en a plusieurs du même genre tout autour de l'enclos. Au-dessus de nos têtes, des nuages passent rapides dans le ciel d'un bleu profond et intensément lumineux.

Mokwaé est une femme d'environ 78 ans, encore très robuste, malgré son énorme embonpoint. Elle fut d'une vigueur extraordinaire, car l'histoire, et non pas la légende, rapporte qu'un jour, ne pouvant pas faire exécuter par ses ministres un vieux guerrier qui l'avait offensée, elle saisit une hache et lui fracassa la tête elle-même. Ses cheveux blancs adoucissent beaucoup l'expression de son visage aux traits accusés et énergiques. Elle a vraiment un bon sourire. C'est une personnalité des plus intéressantes, surtout depuis qu'elle s'est adou-

cie, humanisée et que son mari lui a donné l'exemple, en devenant chrétien. Elle nous reçoit très cordialement.

Ishé s'assied sur la natte, auprès d'elle,

après avoir fait le battement de mains obligatoire. C'est un vieillard de plus de 80 ans, solide, droit, les cheveux abondants et encore tout noirs, la barbe grisonnante. Forte tête, aux traits massifs ; grande bouche, dont les lèvres charnues sont spi-

rituelles et font de très drôles de petites moues ; des yeux vifs et gais. Dans l'ensemble, une physionomie qui intéresse, attire et que l'on n'oublie pas.

Ce couple a été très cruel autrefois, et Ishé fut le mauvais génie de sa femme. Ils ont bien des morts sur la conscience. L'âge est venu, qui a calmé les passions. Puis l'état social du pays s'est modifié. Les chefs ont perdu une grande part de leur pouvoir, autrefois absolu. Les mœurs se sont adoucies et, enfin, Ishé s'est converti et la transformation s'accroît de jour en jour. Ces deux vieux s'aiment beaucoup, ce qui est plutôt rare dans les familles de chefs. Mokwaé a une façon de regarder son vieux compagnon, pendant qu'il nous parle, à la dérobée, qui est tout à fait charmante.

Maintenant, elle nous explique sa maladie et c'est le moment de garder tout à fait son sérieux. Il y a quelque chose qui tourne en rond, en pinçant et en grignotant, à la pointe de son estomac ! Puis, son cœur fait : « Boum ! boumboumboum ! pahhh ! » et toute nourriture la dégoûte. Des mots

m'échappent parce qu'elle s'exprime en si-kololo. Mais Brummer, qui le comprend et le parle comme un indigène, me fait la traduction fidèle.

Pendant que Mokwaé fait de terribles grimaces pour bien nous montrer que « ça grignote toujours », Ishé, qui est le mari mais aussi le sujet de Mokwaé, et qui battait des mains après chacune de ses phrases, reprend l'explication, nous la commente, en quelque sorte ; il insiste surtout sur les fantaisies chorégraphiques du cœur de son épouse, et nous les représente par des onomatopées appropriées et vigoureuses. Comment un cœur aussi fantaisiste, aussi déluré dans son acrobatie, n'a-t-il pas fait éclater toute la machine et crevé la poitrine royale, comme un vieux tambour, c'est un miracle dû, je pense, à l'épaisseur du tissu adipeux — *aes triplex* — qui la recouvre et la protège. Quoiqu'il en soit, la description d'Ishé est claire, pittoresque, précise. Mokwaé approuve d'un regard plein de tendresse, adressé à son époux, et Brummer doit certainement être au clair sur son diagnostic et sur le remède à appliquer.

Pendant tout ce temps, les tambours font, toujours en sourdine, des batteries et des roulements savants, là-bas, dans la maison des gardes. Cela pourrait se transcrire à peu près ainsi :

Cet effet est obtenu, pour la portée du haut, par un battement des mains saccadé, sur une cymbale de taille moyenne, tandis que, pour la portée du bas, le musicien produit ce roulement en passant le doigt rapidement, sur la peau d'un gros tambour, du centre à la circonférence. Bien entendu, cela ne donne pas une gamme chromatique descendante complète. Mais, à distance, l'oreille perçoit comme une sorte de cascade de notes de plus en plus basses que je ne puis pas mieux représenter que sous la forme ci-dessus. Cette musique nègre accompagne toutes nos paroles et ne les empêche pas de se détacher parfaitement

bien, sans que nous ayons à élever la voix, tant elle est discrète. Les musiciens de Mokwaé sont de vrais artistes.

Brummer, ayant évidemment diagnostiqué le cas avant même d'avoir vu la malade, tire de sa poche une petite bouteille contenant probablement quelque savant mélange de rhubarbe et de magnésie, — *ad usum puerorum* —, demande une tasse et de l'eau fraîche. Ishé frappe dans ses mains : une fillette paraît et revient bientôt avec une coupe et un alcaraza indigène, plein d'eau. On la renvoie chercher une cuillère et Brummer prépare la potion. Ishé s'en fait verser quelques gouttes dans la paume de la main et boit. « Ce n'est pas si mauvais », dit-il à Mokwaé. Celle-ci prend la tasse, fait quelques grimaces, et avale ensuite sans sourciller.

Mais cela ne suffit pas. « Prépare-moi aussi une dose », dit Ishé. Brummer lui fait observer qu'il n'en a pas besoin, n'étant pas malade. Mais Ishé insiste : « Il faut bien que je lui tiennne compagnie ». Peut-être aussi pense-t-il qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver avec ces méde-

cines des Blancs, qui sont tous un peu sorciers. Si on allait en mourir ! Eh bien ! il vaut mieux mourir ensemble. Brummer, impassible, prépare la décoction et Ishé l'avale résolument, tandis que Mokwaé le regarde avec un bon sourire, plein d'affection. Ne sont-ils pas touchants ces deux bons vieux époux, devant lesquels « tout un peuple tremble » et qui se montrent à nous tels qu'ils sont « derrière le rideau », ce qui est plutôt rare chez des gens aussi férus d'étiquette que les Barotsi.

Nous causons encore quelques instants avec nos hôtes, puis nous partons. Ishé nous accompagne jusqu'à la grande cour et nous sortons, suivis du roulement et des battements cadencés des tambours. Nous voulions aller jusqu'au magasin voir un jeune commerçant israélite assez gravement atteint d'hématurie. Mais le ciel est devenu une masse noire comme l'encre, des éclairs formidables l'illuminent soudain et l'orage éclate. Cette fois les tambours de Mokwaé sont vaincus : le bon Dieu a mis les siens en batterie. C'est au bruit d'un assourdissant fracas et sous une averse

drue et cinglante que nous faisons, en courant, les derniers pas et sautons dans la maison, trempés jusqu'aux os.

Je comptais partir samedi pour Léalui et Lukona. Mais un jeune chef, premier conseiller de Mokwaé, un homme superbe, est venu me trouver pour me dire que lui et d'autres Barotsi d'importance désiraient prendre la parole au culte de dimanche prochain, pour envoyer au Comité un message de reconnaissance, au sujet de ma visite au Borotsi. J'ai donc décidé de rester deux jours de plus et nous aurons un service intéressant dimanche. Je partirai lundi pour Léalui et pour Lukona, où je serai l'hôte de Dieterlen pendant la semaine de Noël.

Sur le Zambèze, le 22 décembre, 6 h. du m.

Ce matin, à 4 h. 1/4, Sétimbèko est venu m'appeler et nous nous sommes embarqués pour Léalui. J'ai une bonne barque et six rameurs « costauds ». Départ aux derniers rayons de la lune. Celle-ci se cache

momentanément, au bout de quelques minutes, et nous voguons soudainement dans l'irréel.

Le fleuve est entièrement couvert d'une brume blanche, gaze légère qui absorbe tout : plus de fleuve, plus de berges, plus rien. Nous glissons dans cette vapeur ténue ; on n'entend que la plongée cadencée des rames et on avance dans le vide. C'est féérique. Tout d'un coup, les pagaies des rameurs d'avant laissent tomber des cascades de diamants. C'est un rayon de lune qui nous a rattrapés et sa lumière, absorbée par les gouttes d'eau, les transforme en brillants. Derrière nous, dans notre sillage, une trouée lumineuse perce la brume et s'enfonce loin, loin, vers le ciel, dirait-on.

Encore un quart d'heure de nagée dans cette brume, puis, sur la droite, une ligne sombre s'estompe et, au-dessus, une longue bande rose pâle ; le soleil n'est pas loin. Bientôt, le dernier acte : la brume se lève, ou plutôt, je vois subitement le fleuve émerger de cette gaze qui se détache en glissant et en fuyant sur l'eau. On dirait que le fleuve pèle une peau légère qui se

roule sur elle-même, vite, vite. En un clin d'œil, l'opération est achevée et je ne suis plus dans un nuage, mais sur de l'eau limpide, dont la surface n'a pas une ride. Des roseaux, des herbes apparaissent ; des bandes de canards s'envolent en poussant leurs cris rauques. A cinq heures, d'un seul coup, le soleil émerge à l'horizon. Ses rayons tombent en paquets sur le buste des deux rameurs d'avant qui, littéralement, flamboient et paraissent deux statues de bronze doré. Puis les rayons descendent sur le fleuve et le transforment en une nappe de feu ; nous glissons sur de la lave incandescente !

Quelles beautés la Nature révèle à ceux qu'elle veut récompenser de s'être levés tôt ! Mais l'aurore, s'étant mise en frais de coquetterie suffisants, se cache, et le soleil, *« comme un héros, dit le psalmiste, parcourt sa carrière et rien ne peut se cacher à sa chaleur. »* Réfugié sous la bâche, je vous écris ces lignes, mais il fait trop chaud pour continuer. Je vais lire et me laisser vivre.

Le soir de Noël.

Je suis parti de Léalui mercredi matin à 5 heures. Je voulais me mettre en route plus tôt, et j'étais prêt à 4 heures. Mais les bateliers en ont pris à leur aise. Navigation monotone, interrompue seulement par un court arrêt, pour chasser des oies sauvages. J'en fus pour ma peine : après avoir rampé une vingtaine de mètres dans les herbes et le sable, non sans désagrément, je m'apprête à tirer, lorsque quelque sot canard, aux yeux plus vifs que ses congénères lourdauds, m'aperçoit, donne le signal, et toute la bande s'envole en rasant l'eau dans la direction du soleil. Je suis aveuglé par les mille paillettes que le fleuve projette et mes oiseaux disparaissent dans un nimbe d'or éblouissant. Bon voyage et bonne chance ! Vous êtes mieux là où vous êtes que couchés inertes au fond du canot. Nous débarquons à Kama à 10 heures 1/2.

Ce voyage promettait d'être une répétition aggravée du précédent, car la chaleur a augmenté dans des proportions sérieu-

Zambézien en prière devant un autel à Nyambé (p. 121)

Ph. Burnier.

Ph. Roulet.

Comte de Rohan-Chabot et capitaine Grimaud (p. 158)

ses. Jacob, l'inénarrable bucéphale de Lukona, est là, sellé et bridé, et me regarde de son œil de mauvaise bête têtue et hargneuse. Le temps de casser la croûte, de répartir mes bagages entre deux porteurs, et en route. Dans la forêt, je laisse le pauvre animal marcher au pas. Une fois dans la plaine, une bataille s'engage dont je sors vainqueur, mais sans gloire. J'ai triomphé grâce à l'argument brutal de la trique appliquée sans douceur sur le coursier rebelle et il se hâte, du mieux qu'il peut, au travers de ce vallon brûlant comme un four, grimpe la côte sans souffler et s'arrête devant la porte hospitalière de l'ami Dieterlen. Ce ne fut pas de trop d'une chaise longue et de nombreux liquides, liquides d'ailleurs parfaitement bon teint « Croix-Bleue », pour remettre les choses au point et me rendre à la vie consciente et intelligente.

Rien n'a changé à Lukona, depuis ma dernière visite, si ce n'est que les Burnier sont partis pour l'Europe et que Robert Dieterlen est maintenant chef de station. Les Huguenin sont venus l'aider pour l'en-

seignement industriel. Lukona, c'est toujours la solitude, le désert, mais le travail n'y manque pas et il y faudrait au moins deux ou trois missionnaires si l'on voulait entreprendre l'évangélisation régulière de cet immense district qui va jusqu'aux frontières de l'Angola et où il y a une population disséminée de plusieurs milliers d'âmes (1).

Lukona est, d'ailleurs, une solitude acceptée avec joie et confiance pour une cause sacrée et, aujourd'hui même, jour de Noël, sanctifiée par l'humble fête qui nous a réunis, à travers les distances, avec l'immense famille des disciples de Jésus-

(1) Un membre du Gouvernement m'a communiqué la statistique suivante fournie par le recensement de 1914 :

Léalui, Nalolo, Balovalé, Makwangwa et Luéna.....	120.000
Nangula.....	3.000
Namitomé.....	1.000
Mabumbu.....	1.500
Lukona jusqu'à la frontière portugaise.	20.000
Sénanga et Lui.....	1.700
Pour le Borotsi, en tout.....	147.200 âmes
auxquelles il faut ajouter,	
Séshéké.....	17.000
Livingstone (population flottante).....	1.200
Soit une population globale de..	165.400 habi-
tants pour tout le territoire sur lequel s'exerce l'action de notre Mission du Zambèze.	

Christ, dans une même adoration et une même espérance.

Dès 9 heures, ce matin, la chapelle était pleine et des gens, ne pouvant trouver place à l'intérieur, s'asseyaient près des fenêtres et de la porte ; auditoire d'environ 300 personnes. L'attention fut très soutenue, malgré la chaleur étouffante. Le soir, à 5 heures, service de communion pour les catéchumènes et les chrétiens. Ces derniers sont au nombre de sept et composent toute l'Eglise de Lukona. Nous étions quatre Européens. Je distribuai la Cène à ce petit troupeau, terminant par un malheureux évangéliste récemment atteint de la lèpre et pour lequel il n'y a aucun espoir de guérison. Pensez à ce que représente pour ce pauvre homme, condamné à une vie de misère et d'isolement, l'Espérance chrétienne, l'Evangile, le Nouveau Testament, — son meilleur et plus fidèle compagnon, — l'amour de Dieu. C'est sa seule lumière dans les ténèbres de l'avenir. Il s'y cramponne de toute son âme. Puisse-t-il persévérer jusqu'au moment où son combat sera achevé ! Et souhaitons-lui que ce soit bientôt.

Et maintenant je pense à vous, aux Noël's joyeux de France et j'ai de la peine à me persuader qu'il n'y a pas erreur de date. Ceci est trop différent ; j'ai beau faire, je ne « réalise » pas. L'esprit à beau vouloir s'affranchir des contingences, celles-ci subsistent et conservent leur mainmise. Noël, c'est là-bas, bien loin, par-delà l'Océan. Ici, c'est Lukona, le désert, la solitude, le bout du monde. Et, si j'en avais douté, voici les petits tambours des villages de la brousse qui commencent leur tam-tam nocturne. Je vais retrouver Dieterlen, dans l'espoir qu'il a terminé son courrier, qui doit partir demain, et nous causerons, tard dans la nuit, de tout ce qui est... là-bas..... A vous tous, chers absents, et de tout cœur, je souhaite une belle soirée de Noël.

Nangula, le 7 janvier 1914.

Rentré de Lukona à Léalui, le 2 janvier, j'en suis reparti le 5 avec A. Jalla et V. Ellenberger pour visiter la région de Nangula où il est question d'établir une annexe.

Nos bagages chargés sur un tombereau traîné par des bœufs, nous faisons la route à pied pendant une quinzaine de kilomètres jusqu'au lieu dit les « mafoulos ». C'est un village, construit sur une hauteur, qui sert de résidence d'été à Léwanika. L'inondation atteignant une partie de Léalui et la rendant inhabitable, le chef et ses gens se transportent dans ce site qui domine la plaine recouverte par les eaux du Zambèze débordé. Ce départ pour les mafoulos donne lieu, chaque année, à une grande fête, celle de la « Nalikwanda », une barque énorme, de 25 à 30 mètres de long, construite en grand secret, dans un enclos, aux portes de Léalui. J'ai vu récemment la carcasse de celle que l'on lancera cette année. Mais on dit que l'eau montera tard et que la barque pourrait bien être trop grande et trop lourde pour flotter, si l'inondation n'atteint pas un étiage suffisant.

Au mois de février, tout Léalui se transportera donc aux « Mafoulos ». La Mission y a construit une chapelle et une maison d'habitation fort modeste. M. Jalla

et ses collègues s'y établiront aussi ; l'école et les cultes fonctionneront, comme à Loatilé, pendant trois à quatre mois.

Pour le moment, l'eau est encore loin et nous marchons à pied sec sur la piste. Après avoir laissé passer la grosse chaleur à l'abri de la chapelle, nous repartons. Nous avons un cheval et nous le monterons tour à tour, pour diminuer la fatigue de la marche dans le sable profond et brûlant de la brousse. Nous traversons une petite clairière où Ellenberger tue une antilope, puis cheminons, interminablement, sous les arbres de la forêt, où ne passe pas la moindre brise, pendant trois heures et demie. Nous campons pour la nuit à l'entrée d'une autre clairière, celle de la Namitomé.

Le lendemain, deux étapes de trois heures chacune nous amènent dans la clairière de Nangondi qui est charmante : trois ou quatre jolis lacs l'égaient de leurs eaux bleues ; des fleurs partout et, de tous côtés, la ceinture d'un vert profond formée par les arbres de la forêt qui l'entoure. Par cette chaleur, trouver un lac, et sans crocodiles, c'est une aubaine. Deux minutes ne se

sont pas écoulées que nous sommes tous les trois dans l'eau et quel bain exquis !

L'étape suivante sera la dernière. Nous cheminons encore pendant quelques kilomètres dans la forêt, pour pénétrer dans une nouvelle clairière, celle de Nakoéti, où nous faisons une rencontre des plus intéressantes.

Près d'un village qui porte le nom de Maasa, nous passons devant une sorte de hangar ouvert où sont assis quatre hommes d'un type particulier qui attire notre attention : figures ouvertes, énergiques, corps musclés, vêtements des plus sommaires, cheveux arrangés en petites tresses et se dressant en forme de crête sur le sommet du crâne. Ils paraissent fort absorbés par quelque travail délicat, car nous sommes déjà assez près d'eux lorsqu'ils s'aperçoivent de notre présence. Ils nous accueillent, cependant, sans manifester la moindre surprise, bien que ce soit peut-être la première fois qu'ils voient des hommes blancs. Arrêtés auprès d'eux, nous constatons qu'ils se reposaient et savouraient paisiblement une prise de tabac. La tabatière circule

encore de mains en mains et des larmes de satisfaction coulent le long des bonnes grosses joues noires.

Ce sont des forgerons. Leurs outils gisent sur le sol, et nous les examinons avec curiosité. Ce sont des pinces fort ingénieuses pour saisir le métal incandescent, des marteaux de différents modèles, un soufflet composé de deux poches de cuir qui, alternativement, s'aplatissent et se regonflent sous la pression exercée par la main de l'apprenti, envoyant l'air avec force, sur le feu de charbon de bois, par une canalisation en terre glaise. Tous ces outils sont de leur fabrication, ainsi que le charbon de bois.

En réponse à nos questions, l'un d'entre eux nous explique, fort civilement, qu'ils tirent le minerai d'un lac voisin, où il gît à une profondeur d'environ un mètre cinquante. Ce minerai, mélangé à du charbon de bois, est placé dans une fosse creusée dans le sol de la forge et soumis à un feu très vif. L'amalgame est ensuite trié, soumis à une nouvelle cuisson et, peu à peu, toutes les scories sont éliminées, laissant

un métal très pur, dont ils forgent des couteaux, des haches, des lances, des houes, d'une trempe excellente. Je possède une curieuse double cloche de leur fabrication : la soudure à chaud, au marteau, ne saurait être mieux faite.

Ces forgerons constituent des sortes de corporations très *sélect* et se considèrent comme une aristocratie. La chose est d'ailleurs naturelle : ils ont leurs secrets de métier, dont l'antiquité remonte à des siècles en arrière ; on travaillait ainsi aux temps de l'âge de fer. Cela seul est déjà une distinction.

Nous donnons à ces braves gens une boîte d'allumettes qu'ils acceptent avec force remerciements. C'est un article qui ne court pas la brousse ! Puis nous continuons notre route. A six heures du soir, nous campons à l'entrée de la vallée de Nangula, terme de notre voyage.

Le mercredi 7 janvier se lève radieux. Vers 8 heures, le chef de l'endroit et ses conseillers viennent nous voir. Ils sont très polis et vraiment cordiaux ; ces gens de la brousse n'ont pas la morgue des Barotsi

de la plaine. Nous fixons avec eux l'heure et le programme de la réunion où, demain, nous dirons ce que nous sommes venus faire à Nangula. Ils se montrent très satisfaits de la perspective d'avoir une école et un évangéliste dans leur village.

Puis, Ellenberger et moi allons faire une promenade dans la forêt et... nous nous perdons. Après avoir erré pendant deux heures, nous finissons par retrouver les traces de nos pas dans le sable et, en les suivant en sens inverse, nous aboutissons enfin à la lisière et rentrons au campement où Jalla commençait à s'inquiéter et s'apprêtait à tirer des coups de fusil pour nous guider. Et tout ce temps, nous tournions en rond à deux kilomètres de notre point de départ. Il n'est pas facile de s'orienter dans cette brousse, surtout aux heures où le soleil tombe d'aplomb et ne donne aucune ombre directrice.

A 5 heures, nous allons faire le tour de quelques villages de la petite et jolie vallée de Nangula. Population aimable, affable même, en tout cas en ce qui concerne la portion masculine et les enfants. Nous pé-

nétrons dans l'enclos d'un chasseur réputé qui est aussi « guérisseur » et un peu sorcier. Devant la principale hutte est planté un tronc d'arbre sec sur lequel sont fichés des crânes de zèbre, de girafe, de gnou, des vertèbres d'éléphant, etc. Ce sont des trophées de chasse. Au milieu de la cour est dressé un poteau au pied duquel est établie une fosse, recouverte d'une claie d'osier et qui contient des offrandes à Nyambé. Le poteau porte trois cordes d'écorce tressée qui vont se rattacher au sommet de chacune des trois huttes de l'enclos. On dirait des fils de paratonnerre reliés à un isolateur central. Ces fils ont pour but de protéger la maison contre les mauvais esprits et, sans doute aussi, contre les voleurs, l'astucieux maître de céans ayant pris la précaution de faire courir les bruits les plus étranges sur les vertus mystérieuses de ces fils conducteurs. En l'absence du propriétaire, un voisin a l'obligeance de nous fournir cette explication originale : ces fils servent à conduire dans la bonne direction les balles du chasseur, quand il est à la poursuite du gibier, de façon qu'il ne manque jamais son coup de fusil !!!

Devant la porte de chacune des huttes, un vase est placé sur un petit tréteau. Il contient des offrandes à Nyambé, du maïs, du millet. Evidemment, nous sommes chez un personnage très pieux, à sa manière. Et si ses idées sont erronées, ses intentions sont bonnes. Le Dieu d'amour et de bonté doit certainement comprendre et apprécier ce qu'il y a de respect et de naïve confiance sous les pratiques puériles de ces enfants de la brousse.

Trois clairs ruisseaux coulent à travers la plaine qui est d'une fertilité merveilleuse. Les tiges des maïs et des millets sont si hautes qu'elles dépassent un homme à cheval. La moisson approche : les barbes des épis de maïs deviennent rousses et les houppes des millets rougissent, ce qui donne des teintes très chaudes à ces champs serrés les uns contre les autres et qui s'étendent aussi loin que la vue puisse porter. Des milliers d'oiseaux rouges, verts et jaunes, ainsi que des vols de petites peruches bleues et vertes s'abattent sur les grains mûrs. De tous côtés retentissent les cris des femmes et des enfants qui s'efforcent d'effrayer et de chasser ces pillards

ailés. Le soleil baisse à l'horizon. La nuit va tomber bientôt et les oiseaux se hâtent de picorer gloutonnement tout ce qu'ils peuvent, avant de partir, tout à l'heure, par bandes serrées, en trombe, pour se retirer sous les feuillages des grands arbres où ils vont passer la nuit. Le tableau est charmant, idyllique.

Comme le centre du vallon est marécageux, un homme s'offre pour nous guider, à travers les champs, d'un village à un autre. Il fait plus : comme nous sommes arrêtés par un ruisseau trop large pour être sauté, cet homme, — un athlète magnifique, — nous tend obligeamment son dos et nous transporte à l'autre bord. On ne peut pas être plus galant.

En traversant un village, nous croisons un groupe d'indigènes qui causent. Une femme tient une écuelle en bois, dans laquelle il y a un liquide saumâtre. Comme nous lui demandons ce que c'est, elle répond que c'est du sel. En effet, ne pouvant que très difficilement se procurer du sel, les natifs font brûler les racines d'une fougère et, en mélangeant la cendre avec de

l'eau, obtiennent un liquide salé dont ils se servent pour cuire les aliments. Nous trempions tour à tour un doigt dans la dite décoction pour la goûter et constatons que la femme a dit vrai. Aussitôt, elle se met à danser en récitant une sorte de chant bizarre, au risque de renverser le précieux mélange. Et comme nous demandons ce qu'elle dit, on nous répond qu'elle chante les louanges des trois hommes blancs qui ont goûté son sel et qui l'ont trouvé bon. Evidemment, cet événement fera date dans sa vie. Dans un autre village, les hommes viennent très poliment nous saluer, mais toutes les femmes et les jeunes filles se sauvent et se cachent derrière les enclos d'où elles nous regardent à la dérobée, en riant aux éclats. Les hommes vont les chercher et les obligent à venir nous dire bonjour. Elles s'exécutent avec force grimaces et moues cocasses.

Il est 7 heures, la lune se lève, il est temps de rentrer. Après un souper frugal, nous faisons le culte avec nos conducteurs et quelques visiteurs attardés à causer avec eux. L'air pur et frais qui vient de la vallée

et que les arbres nous distribuent en agitant leurs feuilles comme autant d'éventails, le silence profond, la lumière de la lune tamisée par le feuillage, après nous avoir incités à admirer la beauté des œuvres du Créateur, nous valent une nuit de repos bienfaisant.

A 9 heures, le lendemain matin, le culte commence. Devant nous, au premier rang, sont assis deux vieux chefs, grisonnants et modestes, entourés de leurs conseillers, des hommes sages et respectés. En Afrique, à l'inverse de ce qui se passe en Europe, le mot d'ordre n'est pas « place aux jeunes », mais « place aux vieux ». En Afrique, les dignités, les honneurs et, ce qui vaut mieux, la confiance et le respect sont pour les vieux. Devant les barbes blanches, silence aux « blancs-becs » qui ne savent rien de la vie et croient que les muscles tiennent lieu de raison et de sagesse. Je ne critique, ni n'approuve, je constate simplement.

A notre droite, tous les jeunes gens. A notre gauche, le groupe des femmes et des jeunes filles. Il n'y a pas excès de vêtement de ce côté. Mais la tenue est cependant

décente... pour l'Afrique. Que voulez-vous, il fait bien chaud !

Nous exposons à l'assemblée, très attentive, ce que nous sommes venus faire à Nangula, c'est-à-dire proposer aux anciens la fondation d'une Ecole et l'envoi d'un instituteur qui instruira les enfants pendant la semaine et leur parlera de Dieu, le dimanche. Puis nous leur présentons, oh ! très simplement, le message divin, la bonne nouvelle de l'amour de Dieu que Jésus-Christ est venu révéler à tous les hommes, même à ceux qui sont perdus si loin dans la brousse du Zambèze. Nous ne leur demandons qu'une chose, en retour, c'est de construire eux-mêmes la paillotte qui servira d'école et celle où l'instituteur logera sa famille.

Les « Vieux » nous répondent, acceptant avec joie notre proposition. Les paroles de l'un d'entre eux m'ont frappé : « Nous savons qu'il faut prier et nous prions Dieu. Mais nous ne connaissons pas assez Dieu et nous ne savons pas bien prier. *Venez nous enseigner la sagesse de Dieu.* » Vraiment, c'était émouvant d'en-

Ph. L. Jalla

Ishé Kwandu et Mokwaé (p. 193)

tendre un vieillard de l'Afrique centrale païenne trouver cette belle formule et la dire d'une voix grave et avec piété. Quelle joie de savoir que, même là où l'Evangile n'a jamais pénétré encore, il y a des âmes qui cherchent et trouvent Dieu. Je suis de plus en plus réconforté par la certitude que l'amour de Dieu est mille fois plus vaste que nous ne pouvons l'imaginer et que des multitudes de pauvres soi-disant païens, jugés, non d'après nos critères étroits et souvent pharisaïques, mais selon les richesses de la miséricorde divine, seront avec nous dans « *la nouvelle terre où la justice habitera* ».

Le culte est terminé, mais l'auditoire reste assis ; nous leur enseignons quelques cantiques et causons avec les uns ou les autres. Nos « boys » ayant préparé notre lunch frugal et l'ayant placé devant nous, hommes, femmes et enfants se lèvent spontanément, sans que l'ordre leur en ait été donné par leurs chefs, et vont s'asseoir à l'écart pour ne pas nous gêner par une curiosité indiscrete pendant que nous mangeons. Voilà un trait de courtoisie

qu'on n'eut pas attendu de gens de la brousse africaine.

A midi, après avoir serré beaucoup de mains et promis vingt fois de revenir, nous nous séparons de ces braves gens. Je regarde une dernière fois cette jolie clairière de Sébawa, pour en graver le souvenir dans ma mémoire, et nous refaisons le même parcours, à travers le sable et la forêt, vers notre point de départ. C'est très lentement et comme à regret que nous traversons la plaine de Nangondi aux lacs rians, qu'une forte ondée vient de rafraîchir. Il y a profusion de fleurs charmantes, dont beaucoup d'orchidées que je ne connaissais pas, aux formes gracieuses, aux couleurs délicates ou éclatantes. Partout, ces grands lis rouge-vermillon, avec veines jaune d'or vif, des princes de la palette, et une variété extraordinaire de graminées délicates et élégantes. Je regrette de n'être point botaniste et surtout je déplore que, même en Afrique, les heures soient comptées, du moins pour les missionnaires. Quelle galère nous faisons de la vie ! Au fond, Adam est le seul homme qui ait

jamais pu jouir de son paradis. Et même pour lui, ce fut si court !

Le lendemain fut notre étape la plus dure : le sable sec et brûlant rendait la marche pénible, la chaleur était étouffante et la soif nous parcheminait les lèvres. Ellenberger ramassait encore des fleurs. Mais, pour ma part, je marchais comme un automate, ne pensant qu'à arriver à Namitomé pour trouver de l'eau. Aussi, quelles délices et quelles lampées, quand, enfin ! je pus m'agenouiller au bord du frais ruisseau et boire à même le courant limpide !

A 2 heures, nous sommes de retour aux Mafoulos où, après une collation de lait caillé, nous nous séparons. Mes deux collègues rentrent à Léalui, tandis que, précédé de trois jeunes hommes qui portent mes bagages et me servent de monture, je marche vers Mabumbu où j'arrive à 7 heures du soir. J'ai la joie d'y trouver non seulement mes chers amis Frank Christol, mais aussi mon courrier contenant quinze lettres d'Europe ! Vous pensez si la soirée a été bonne.

Séfula, le 26 janvier.

Depuis mon retour à Séfula, j'ai repris mes occupations régulières, participant, dans une certaine mesure, au travail scolaire et religieux de la paroisse. Dimanche dernier c'était mon tour de me rendre à Mongu, — résidence du magistrat anglais qui gouverne le pays au nom de la Chartered Company, — pour y célébrer un culte destiné à la population indigène importante de cette localité.

Elle comprend :

La *police* ; — ce sont des hommes de la tribu des Angoni, qui habite dans la région des grands lacs. Ils portent un uniforme kaki, avec fez rouge et sont organisés militairement ;

Les *messagers* ; — ce sont des Barotsi, en uniforme bleu et fez bleu ; ils servent de factotum à ces Messieurs du Gouvernement, portant les bagages quand l'un d'eux fait un voyage ;

Les *postiers*, — qui sont aussi des Barotsi et portent le même uniforme que les

précédents avec fez rouge. Ils vont chercher le courrier à Livingstone, l'apportent jusqu'à Mambova par le fleuve et font le reste du trajet à pied. Ils marchent à une allure très rapide, une sorte de petit trot, qu'ils peuvent soutenir pendant des heures. La distance parcourue ainsi est de 400 kilomètres. Il leur arrive des aventures, de temps en temps : une fois, ce sont les sacs de lettres qui tombent à l'eau ou sont transpercés par la pluie ; une autre fois, la troupe rencontre des lions et se réfugie dans les arbres jusqu'à ce que le danger soit passé ! Mais, somme toute, le précieux courrier finit toujours par arriver et les lettres se perdent rarement. Le service postal, c'est un des triomphes de l'ingéniosité humaine ;

Les *Elèves* de l'Ecole normale et industrielle, dite nationale, de *Kanyonyo*, fondée par le gouvernement et qui compte 200 internes. Le gouvernement dépense 75.000 fr. par an pour cette institution ;

Enfin, les *Prisonniers*, condamnés de toutes sortes, subissant des peines variées, pour refus de payer leur taxe, pour vol et

même pour meurtre. Les cas entraînant une peine de plus de dix-huit mois de prison doivent être envoyés aux autorités supérieures de Livingstone et de Buluwayo.

Tous les quinze jours, les missionnaires de Séfula viennent faire un culte pour cette population indigène ; l'autre dimanche ce sont ceux de Léalui qui s'en chargent.

Prêt de bonne heure, je pars dans une pluie diluvienne ; les grandes herbes que j'ai traversé, et qui me dépassent de cinquante centimètres bien que je sois à cheval, sont mouillées et me trempent complètement. Je ne connais pas la piste et m'engage dans un marécage où je m'égare et dont j'ai de la peine à sortir. Forcé d'attendre que mon « boy » me rejoigne, j'arrive en retard. Les jeunes gens de l'Ecole, ne me voyant pas venir, sont rentrés chez eux, ce qui est excusable par cette pluie. Il n'y eut donc qu'un culte pour les prisonniers.

Ceux-ci étaient réunis sous un grand arbre. Des chaînes leur entravaient les jambes et les poignets ; deux agents de police, le fusil sur l'épaule, les surveillaient

de loin. Auditoire qui faisait pitié : têtes de jeunes sauvages de la brousse, de vieillards aux cheveux grisonnants, aux yeux tristes et doux, regards de bêtes aux abois, ou vides, sans lueur, sans « esprit ». Que pouvait-il y avoir derrière ces masques impassibles ? L'un d'entre eux était le fameux prophète-imposteur, Séalumuku.

J'essayai de leur expliquer le plus simplement du monde la parabole du Pharisien et du Péager, regrettant de ne pouvoir leur transmettre le message de l'Evangile qu'en sessouto et de ne pas savoir le sikololo que tous comprennent. J'ai entendu parler de Missions dont les agents n'apprennent pas la langue du peuple qu'ils évangélisent et prêchent toujours par interprètes. Il ne me semble pas qu'un travail de ce genre puisse s'appeler « œuvre missionnaire ». La Société des Missions de Paris exige que tous ses missionnaires parlent les langues indigènes. C'est de toute nécessité et peut-être pourrait-on faire plus encore. Il ne serait pas mauvais que l'étude de ces langues fût commencée déjà à la Maison des Missions et, en tout cas, que

chaque Conférence eût le droit de faire passer un examen aux nouveaux-venus, au bout de six mois et d'un an de séjour dans le pays, examen qui entraînerait une sanction en cas de négligence du candidat. Les jeunes magistrats n'obtiennent d'avancement qu'à cette condition, dans le Service indigène. La Mission est en droit de demander le même effort de ses missionnaires.

Les prisonniers de Kanyonyo exprimèrent le désir d'apprendre quelques cantiques. Deux instituteurs bassoutos de l'Ecole normale m'y aidèrent. Puis ces pauvres gens repartirent, conduits par leurs gardiens. Dieu seul sait si, dans de telles circonstances, quelque chose a pu pénétrer dans ces cœurs et y rester. Mais mettez-vous un instant à leur place et supposez que des Barotsi viennent conquérir la France, nous y gouverner à leur guise, nous mettre en prison pour des motifs qui parfois nous paraîtraient arbitraires, et que l'un de ces Noirs détestés vienne ensuite nous prêcher l'amour de Dieu. Que penserions-nous de tout cela ?

J'ai passé l'après-midi et la soirée chez le Résident. Nous avons longuement causé des questions intéressant le développement du pays. Puis il m'a montré des photographies de la région des grands lacs africains, où il a occupé une magistrature pendant plusieurs années, et donné des détails sur ces pays et leurs habitants. C'est lui qui a fait construire le monument élevé à la mémoire de Livingstone, à Ilala.

Le lendemain matin, à 9 heures, je monte en selle et repars pour Séfula. Cette fois, le temps est beau, je connais le chemin et je pourrais filer rapidement. Mais il y a toujours quelque chose à apprendre sur les routes, même sur les pistes étroites et capricieuses de l'Afrique. Regardez attentivement les herbes : en voici plusieurs, une poignée, qui sont réunies au sommet par un nœud. Hasard, pensez-vous ? Mais cela se reproduit trois fois, quatre fois, dix fois de suite. Il y a là une intention, l'œuvre d'une main d'homme. L'explication m'est fournie par le « boy » qui m'accompagne. Ce sont des indigènes en voyage qui, voyant le soleil baisser à l'horizon,

font ces nœuds aux herbes et, en même temps, adressent une prière à Nyambé : « Permets, ô Nyambé, que le soleil ne se couche pas avant que je ne sois arrivé à destination. »

Crainte des ténèbres et des esprits qui vont se mettre en quête de victimes, donc superstition. Oui, certes. Mais aussi indice de l'extrême religiosité de ces pauvres gens et de leur naïve confiance en une Providence qu'ils estiment prête à faire, sur leur simple requête, le miracle de Josué en leur faveur. Naïve et touchante, car elle honore Dieu. « *Heureux les simples en esprit* », a dit le Christ. Quelle sécurité, quelle assurance bienfaisante de savoir que l'amour de Dieu discerne tout, comprend tout, et qu'une pauvre petite prière faite, en nouant des herbes, dans la brousse africaine, par « notre frère noir » pèsera plus dans la balance divine que beaucoup de grandes et solennelles oraisons qui auront réveillé les échos de nos temples ou de nos cathédrales, mais qui n'étaient pas l'expression d'un sentiment vrai, profond, ni le cri d'une âme vraiment émue.

Si nous ne nouons pas d'herbes dans nos prés et le long de nos routes, ne pourrions-nous pas tous faire un vœu et répéter la prière du pèlerin morotsi : « *Ne permets pas que le soleil de notre vie baisse à l'horizon avant que nous soyons arrivés à mieux te connaître, à mieux te servir, ô Dieu de la vie et de l'amour!* » Mais combien de fois faudrait-il que Dieu renouvelle, en notre faveur, la grâce accordée à Ezéchias, avant que nous soyons arrivés à une communion parfaite avec Lui ? Mme Livingstone a dit, sur son lit de mort, ces mots qui sont la plus belle des prières : « *Prends-moi telle que je suis et rends-moi telle que je voudrais être.* » Dussions-nous vivre cent ans, nous ne pourrions pas en dire davantage.

Séfula, le 29 janvier.

Ce matin, arrivant chez les Coïsson, pour le déjeuner, je me trouve en présence d'un tableau charmant :

Bébé Georges Coïsson, frais comme une

rose, habillé d'une robe blanche, avec des nœuds de ruban bleus, est tenu par sa mère qui l'a assis sur la barre d'appui de la véranda. Il prodigue ses plus jolis sourires à un petit groupe de cinq ou six vieilles grand'mères noires qui le saluent en battant des mains et rient de leurs grosses bouches édentées : « *Shangwe, ngoan'a moruti, shangwe !* » « *Salut, fils du missionnaire, salut !* » Victor Hugo a dit :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui
[brille

Fait briller tous les yeux ;
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-
[être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

La famille humaine est partout la même et les vieilles grand'mères noires ont, pour les petits enfants, les mêmes sourires et les mêmes tendresses que leurs sœurs d'Europe.

Quel contraste entre le satin rose et lumineux des joues de bébé Georges et le chocolat piqué, craquelé et raviné des joues

des aïeules noires ! Et cependant, on voit, en Europe, des figures moins humaines et des yeux moins doux que ceux de ces humbles négresses, où le christianisme a mis une lueur nouvelle. On dirait les vieilles femmes du vieux roi Mage, Balthazar, admirant l'Enfant-Jésus. Mais, bientôt peut-être, bébé Georges sera un garçon tapageur et philistin, comme tous les garçons, et n'aura plus rien du petit ange rose d'aujourd'hui. Et puis, il a la vie devant lui, avec ses luttes et ses peines, avec ses joies et ses victoires. Tandis que les vieilles grand'mères noires vont aller continuer leur sourire dans le ciel, « *des palmes à la main et chantant le cantique nouveau !* »

Hier, nous sommes allés, Boiteux, Frédez (1) et moi, jusqu'au fleuve. Il y a plusieurs départs prochains pour le Sud. Il faut réunir les barques de la Mission, les mettre en état, réparer celles qui en ont besoin. Une d'entre elles manque à l'appel, depuis quelque temps déjà, et nous la croyions perdue, lorsque des indigènes sont

(1) M. R. Frédez, artisan missionnaire, collègue de M. Lescoute, à l'Ecole industrielle de Séfula.

venus dire qu'elle était simplement coulée au fond de l'eau et qu'ils avaient pu la repérer. De plus, un grand canot de fer, qui sert pour le transport des gros bagages entre Séfula et Séoma, a des voies d'eau et gît au débarcadère, aux trois quarts submergé. Il faut aller chercher ces barques et les amener à l'atelier pour les réparations nécessaires.

Nous partons en « autobœuf » (c'est le sobriquet par lequel nous désignons notre véhicule à traction bovine), par une matinée couverte et pas trop chaude. Les marais que nous traversons sont pleins d'oies, de canards, d'aigrettes, de grues. Plus loin, nous admirons un troupeau de plus de 60 antilopes, dont plusieurs mâles aux cornes superbes. C'est du gibier réservé pour les chasses de Léwanika ; il est défendu de les tirer. Nous passons tout près de ces jolies bêtes. Elles savent fort bien qu'elles n'ont rien à craindre de nous et nous regardent défiler sans cesser de brouter. Mes collègues jettent des regards de regret sur leurs fusils et, pour ma part, je remercie, *in petto*, l'ordonnance princière qui nous

empêche de commettre un crime de lèse-beauté.

Deux heures de voyage, à la mode des Rois Fainéants, nous amènent à Moandi ou, en effet, nous découvrons notre barque sous un mètre d'eau, au pied d'un arbre qui, de la berge, étend ses branches sur le fleuve. Un indigène parvient à attacher une chaîne à l'avant et les bœufs la tirent sur la berge. Un peu plus loin, nous essayons de remettre à flot le grand canot de fer et, n'y parvenant pas, nous attelons de nouveau les bœufs pour l'amener à terre. La chaîne casse par trois fois. Nos bœufs mal dressés ne tirent pas avec ensemble. Après deux heures d'efforts, sous un soleil cuisant, il faut y renoncer.

L'eau de la lagune est couverte de nénuphars aux feuilles énormes, entre lesquelles émergent les fleurs elles-mêmes. Elles sont larges comme des soucoupes, délicatement teintées de bleu et de rose. J'en ai cueilli une dont la tige avait 3 mètres 60 de longueur. Sans s'effaroucher de notre présence, deux jolies petites bécassines rousses, coquettes, propres et guillerettes, se pro-

mènent de feuille de nénuphar en feuille de nénuphar, comme sur un pont de bateaux et, délicatement, cueillent et gobent sans relâche des insectes, mouchérons ou araignées.

Sur la berge, un arbre porte suspendue à ses branches au moins une centaine de nids de loriots, ces nids en forme de poire allongée qui se balancent attachés par une tresse de paille au bout des ramures. Toute une colonie de ces petits oiseaux si vifs et si gais s'affaire autour, les uns achevant la confection extérieure du nid, d'autres calfeutrant l'intérieur. Dans des nids plus avancés, la femelle est déjà assise sur ses œufs, tandis que le mâle sort et rentre continuellement, apportant des bouchées de choix à sa compagne. Tout ce petit monde travaille, cause, jacasse, volète et chante. On voit passer de petits éclairs bleus, rouges, jaunes et verts, quand le soleil tombe sur leurs ailes.

Je ramasse dans l'herbe une petite grenouille exquise. Elle est fine de taille, comme une guêpe, et ronde de corps. Sa robe ressemble à un vieux brocart de soie, de

teinte beige, strié de points et de raies d'argent. Comble d'élégance, elle a des bas, des souliers et des gants rouge carmin. Et comme ses jambes sont très longues et fines, ses mains très déliées, c'est d'une distinction charmante. La pauvre petite, je l'ai mise dans une bouteille pleine d'esprit de vin, en compagnie de scarabées malpropres et mal élevés. Heureusement, elle n'a pas eu le temps de souffrir de ce contact qui eût certainement offensé sa dignité aristocratique.

A la tombée du jour nous rentrons à Séfula, affamés et fatigués de nos labeurs : une journée de travail pour trois Blancs, six Noirs et six bœufs, pour sortir une barque de l'eau et la déposer sur la berge, voilà bien l'Afrique ! Et le lendemain, mes deux collègues sont fiévreux. Il n'y a de valides que les bœufs... et moi. Il est vrai que mes collègues avaient barboté dans l'eau jusqu'à la taille pour tuer... un petit caneton de rien du tout !!! Ça a du bon d'avoir cinquante ans : on fait moins de... je veux dire qu'on est plus raisonnable.

Léalui, le 8 février.

Dimanche dernier, nous avons reçu de mauvaises nouvelles d'Adolphe Jalla. Depuis longtemps déjà, il traînait un accès de fièvre. Lundi soir, nouveau message plus alarmant. Le lendemain, Boiteux et moi partions pour Léalui. Nous trouvâmes Jalla dans un état inquiétant. Un mauvais érysipèle s'était déclaré, en sus de la fièvre, et le D^r D., venu de Mongu, estimant la situation du malade grave, décida de rester avec nous pour le veiller.

Aujourd'hui, enfin, le Docteur a pu nous rassurer complètement. Le malade est encore faible, mais hors d'affaire. J'attends le retour de Boiteux ici, pour aller prendre sa place à Séfula.

Il fait, en ce moment, à Loatilé, une humidité extraordinaire, bien que l'inondation n'ait pas encore commencé. Tout en est imprégné : le linge, les vêtements, les lits, le papier à lettres, le pain. On a l'impression d'être dans un bain de vapeur. Et les fourmis guerrières sont partout et légion. Attention où l'on marche ! Il faut

sans cesse leur livrer bataille pour sauver les provisions alimentaires et, parfois, se précipiter hâtivement dans sa chambre pour se débarrasser de quelqu'un de ces vilains insectes qui vous a planté ses mandibules solidement dans la peau et ne lâche plus jusqu'à ce qu'on l'ait tué sur place. Et je vous prie de croire que cette morsure est fort désagréable.

Ce matin, j'ai découvert une armée de ces fourmis en marche et j'ai passé une bonne heure à les étudier et aussi, je l'avoue, à les ennuyer, sans d'ailleurs rien comprendre ni aux mystérieuses raisons de cette migration, ni aux non moins mystérieux règlements de police « formique » qui président à ces opérations. Les savants disent que leur organisation est admirable. Inclignons-nous, comme il convient, devant la Science. Mais, pour un profane, c'est un spectacle de fantaisie et de dévergondage inénarrables.

Ce que je puis vous dire c'est qu'elles formaient, sur le sol, un ruban brun-rouge, large de 5 centimètres et long de 47 mètres. Sortant d'un trou, près d'un des bâtiments

de la station, elles marchaient, à peu près en ligne droite, vers un autre trou, situé auprès d'un arbre, où elles s'engouffraient. Elles défilaient peut-être depuis longtemps déjà quand je les aperçus, vers 6 heures du matin, et à midi seulement le défilé s'arrêta, gêné probablement par une pluie torrentielle. Comme il y a au moins une douzaine de fourmis au centimètre carré, vous pouvez calculer le nombre de millions de ces insectes qui ont défilé ainsi, en rangs serrés, pendant ces six à sept heures ininterrompues !

Sur ce tapis roulant de fourmis ouvrières, de grosses fourmis-soldats, armées de mandibules énormes, circulaient à toute vitesse. Elles marchaient sur le dos des autres, avançant ainsi de leur propre vitesse multipliée par celle du « tapis roulant ». Ces soldats m'ont paru être des sortes d'estaffettes, porteurs, il se peut, d'ordres importants, mais les exécutant avec une remarquable sottise, car il leur arrivait fréquemment de changer d'avis, en cours de route, de se retourner et de procéder en sens inverse de la masse, bous-

culant tout, semant le désordre partout, comme des ivrognes dans une foule, tête baissée. Là où leur piste coupait un sentier battu, où elles auraient risqué de se faire écraser, elles avaient creusé un passage souterrain ou une rigole à ciel ouvert. C'est la seule chose intelligente que je leur aie vu faire.

A plusieurs reprises, je renversai avec une baguette, des rangs entiers de ces vaillantes voyageuses. Elles commençaient par se précipiter les unes sur les autres, s'entassant en monceaux. Puis, rapides comme l'éclair, elles se dispersaient de tous côtés, pour chercher l'agresseur, et je n'avais plus qu'à me sauver lestement. Elles s'attaquent à tout. Nous sommes obligés de détacher nos deux chevaux tous les soirs et de les laisser en liberté dans l'enclos. Sans quoi, ils seraient attaqués et, ne pouvant leur échapper, ils succomberaient.

Quant aux termites, je n'en parle pas. Il en pousse partout, en ce moment. Le soir de mon arrivée, j'avais laissé mes souliers sur le sol de ma chambre. Le lendemain matin, ils étaient entourés de leurs travaux

d'approche, c'est-à-dire enduits d'une sorte de mortier jaune dont elles les avaient recouverts et à l'abri duquel elles se proposaient de manger le cuir.

Pendant une de nos veilles, auprès de notre malade, le docteur D. m'a raconté une bonne histoire. Au moment où il parlait pour Léalui, on lui amena au dispensaire un homme qui avait un mal à la jambe, près du genou. Il donna à son aide indigène un flacon contenant une teinture, avec ordre de frotter la jambe et ensuite de mettre un bandage. Rentré à Mongu, le lendemain, le docteur se rendit à l'hôpital et trouva son malade au lit avec un bandage énorme sur la jambe. « Oh ! mais, dit-il, ça a bien enflé depuis hier » ! On défait le pansement. Oh joie ! le brave infirmier indigène avait attaché la bouteille sur le mal et l'avait bien entourée d'un solide pansement !

Cet après-midi, j'étais dans la chapelle et j'écoutais prêcher un évangéliste indigène. Tout d'un coup, un double éclair sillonne le ciel et je vois des femmes, assises en face de moi, fermer les yeux. Au même

moment, éclate un coup de tonnerre comme je n'en avais jamais entendu, même au Lessouto. Tirez dix coups de canon à la fois, lancez du haut d'un cinquième étage plusieurs milliers de carreaux de vitre sur le trottoir, déchirez encore rapidement quelques centaines de pièces de calicot solide, et ajoutez-y pour terminer vingt autres coups de canon, en feu de file, et vous aurez une idée approximative de ce monstrueux éclatement céleste. Le prédicateur parlait de Moïse et resta la bouche ouverte, les deux mains tendues en avant, les yeux vagues, tandis que nous nous efforcions tous de prendre des airs calmes et détachés. J'avoue humblement que mon premier mouvement avait été de me fourrer sous la table près de laquelle j'étais assis. Seulement, je n'en aurais pas eu le temps, car un deuxième coup, presque aussi violent que le premier, me riva sur place et je n'eus plus qu'une pensée : l'orateur va-t-il retrouver le fil de son discours et repêcher Moïse qu'il a laissé dans l'embarras ? J'avais bien tort de m'inquiéter. Le discours reprit et je dus même finalement donner

un signal, non équivoque, au brave homme, pour le décider à clore son allocution qui devenait diluvienne, comme la pluie. Car, plus l'orage est violent, plus il pleut ensuite, ici comme ailleurs.

Ce soir, à 8 heures, nous sommes allés, V. Ellenberger et moi, visiter une malade, en lieu et place de Mlle Saucon, notre infirmière de Léalui, fatiguée de sa journée. Car, le dimanche, le dispensaire ne chôme pas. C'était au village de Léwanika. Nous trouvâmes la maison pleine de gens en mal de condoléances, bien que le cas ne fût pas grave. Mais il s'agissait d'une personne apparentée au grand chef et l'étiquette exigeait ces démonstrations extérieures de sympathie. Nous aurions pu dire, comme Jésus : « *Renvoyez tous ces gens-là.* » Seulement, nous n'apportons qu'une potion anodine, un calmant passager. Jésus, lui, *guérissait*. Ah ! quel ministère pourrait accomplir ici celui qui, guérissant les corps, pourrait aussi pardonner les péchés, avec la même autorité !

Nous avons vu la malade, appliqué le remède sous les yeux de toute cette parenté

féminine et masculine. C'était vraiment en famille. Et nous sommes repartis, accompagnés de remerciements et de salamalecs.

C'est toujours un plaisir de causer avec V. Ellenberger. Il a acquis une connaissance approfondie des mœurs, coutumes et idées religieuses des Zambéziens. J'espère qu'un jour il aura le loisir de réunir en volume ses nombreuses observations, faites avec méthode, et qui jetteront un jour nouveau sur ce sujet. Nous causons donc, en cheminant vers la station, et Ellenberger me cite ce trait de superstition vraiment stupéfiant :

Lorsqu'un enfant est né, dans une famille du Borotsi, on ne se réjouit guère. On n'ose pas encore, car on attend, avec anxiété, le moment de la dentition. Si l'enfant pousse normalement les dents du maxillaire inférieur d'abord, tout est sauvé. On fait une grande fête où l'on présente l'intéressant bébé à la famille. Si, au contraire, le bébé a la malheureuse idée de garnir d'abord son maxillaire supérieur, c'est une affreuse calamité. Cet enfant est un « moloji », c'est-à-dire un sorcier, un mauvais esprit

et il ne reste qu'à le faire mourir. La mère même non seulement ne s'y opposera pas, mais approuvera ce meurtre, car son enfant est devenu pour elle un objet de terreur. Et le pauvre petit, d'une façon ou d'une autre, disparaîtra, la plupart du temps jeté aux crocodiles. Ellenberger m'affirme que, malgré la transformation très réelle des mœurs des Barotsi, il se produit encore de ces exécutions sommaires. Ses collègues m'ont, d'ailleurs, confirmé la chose.

Il y a, ici, une tâche immense à accomplir ; mais elle est singulièrement difficile. D'abord parce que toute l'organisation sociale des Barotsi est l'antithèse de la Société chrétienne. Puis, ils tiennent beaucoup à leurs vieilles superstitions et traditions religieuses et c'est avec une grande ténacité que leurs chefs défendent ce patrimoine religieux et social, quelque défectueux qu'il soit, contre l'apport des Blancs, contre le christianisme. Avec quelle obstination ils nous jettent à la tête, à nous Européens, que nous sommes d'une race différente et que ce que nous enseignons et

prêchons est bon pour des Blancs, mais ne convient pas aux Barotsi !

Il ne faut pas oublier, non plus, le grand obstacle de la dissémination de la population, de l'absence de bourgades et de groupements importants (sauf à Léalui et à Nalolo), des méthodes agricoles elles-mêmes. Les champs sont presque toujours éloignés des lieux d'habitation. Il est des saisons où les femmes, en particulier, quittent les villages à trois ou quatre heures du matin et n'y rentrent qu'à la nuit. Au moment de l'inondation, on part pour les « mafoulos » ou résidences d'été, pour la brousse aussi, où on a abattu des arbres et planté des champs de manioc. Les Zambéziens voyagent beaucoup ; je crois qu'il y a peu de populations indigènes aussi possédées de l'instinct migratoire. C'est le mouvement perpétuel.

Ajoutez-y que les travaux matériels prennent toujours une part importante de l'activité quotidienne du missionnaire. Il faut acheter aux indigènes les provisions alimentaires, surveiller les ouvriers, faire trois et quatre heures de classe tous les

matins. De 1 heure à 3 heures 1/2, il faut se reposer, surtout pendant la saison des fortes chaleurs. Vouloir s'affranchir de cette règle c'est courtiser la fièvre, la malaria qui ne pardonne pas. Les villages étant éloignés, impossible de faire les courses à pied, dans ce sable profond et brûlant. Il faut aller à cheval et il n'y a qu'un cheval par station. Or, chaque cheval coûte de 1.200 à 2.000 francs. Dans ces conditions, on peut dire qu'un homme ne donne, dans un pays comme le Borotsi, qu'un quart de l'activité qu'il fournirait dans d'autres climats.

Plus que jamais, je crois, de toute mon âme, à l'immense importance de la tâche scolaire et éducatrice des Missions. Tout sacrifice d'argent, accompli pour développer intelligemment les écoles, pour augmenter leur rendement et leur efficacité, est un sacrifice nécessaire et de bonne politique missionnaire. Tant que l'action de la Mission ne pourra s'exercer que sur nos stations, la masse du peuple nous échappera. Certes, entretenir la vie religieuse des petits, des tout petits troupeaux de con-

vertis zambéziens, c'est faire une tâche nécessaire. Mais s'il faut s'en tenir à cela, ce sera se condamner à végéter, à attendre indéfiniment un mouvement général de la masse du peuple vers le christianisme.

Seules, les écoles nous donneront les hommes nécessaires, — instituteurs, évangélistes et pasteurs indigènes, — pour faire cette œuvre d'évangélisation et de conquête qui s'impose plus que jamais. L'Afrique sera conquise à Jésus-Christ par les Africains. Notre grande tâche, celle dont nous n'avons pas encore assez compris l'urgence et la beauté, c'est de former des individualités, des *hommes*, des prophètes à la foi ardente, au « verbe » puissant, au cœur généreux, au zèle inlassable, qui s'imposeront par la dignité de leur vie et qui, sachant parler à ce peuple un langage qu'il entendra (j'entends ici aussi bien les idées et la manière de les présenter que l'idiome qui servira à les transmettre), entreprendront la croisade pour la vérité.

Notre grande tâche missionnaire, à nous Européens, c'est de former ces ouvriers indigènes d'élite, ces conquérants de demain.

Là est l'avenir, là est le salut pour une Mission comme celle du Zambèze, plus que pour d'autres encore, bien que ce soit le devoir de toutes.

Séfula, le 14 janvier.

M. et Mme V. Ellenberger et leur fillette nous ont quittés le 8 février, pour se rendre dans la Colonie du Cap, où Ellenberger va entreprendre une campagne de visites dans les églises hollandaisés et anglaises pour éveiller des sympathies en faveur de la Mission du Borotsi. Je suis parti avec eux de Loatilé et les ai accompagnés jusqu'à Moandi, d'où je devais rentrer à Séfula. La barque dans laquelle je voyageais contenait une partie des bagages et prenait l'eau comme une écumoire. Tous les kilomètres, il fallait aborder, vider l'eau, déplacer quelque caisse ou ballot menacé. A Moandi, nous procédons à une opération difficile. Il s'agit de transférer six lourdes caisses et quatre sacs de farine, de 200 livres chacun, dans une autre barque qui,

malheureusement, ne vaut guère mieux que la précédente. Le vent s'est levé, les canots balancent, dansent, une pluie impitoyable nous fouette et nous trempe, il y a de l'eau jusqu'aux chevilles dans les deux embarcations, et nos pagayeurs sont d'une telle maladresse qu'il nous faut faire le travail à peu près seuls, Ellenberger et moi. Enfin, l'arrimage s'achève tant bien que mal et les barques quittent la berge. A peine sortie du petit abri que forme la lagune de Moandi, l'échafaudage des colis offrant une trop grande prise au vent, la barque des bagages, saisie par le courant, se penche et menace de chariver. Après une lutte très dure, les bateliers parviennent enfin à sortir de ce mauvais pas, à se glisser jusqu'à l'autre berge qui les abrite du vent et les voilà partis au fil de l'eau vers Nalolo.

A mon tour maintenant. La barque dans laquelle je suis venu doit être conduite à Séfula pour réparation. Nous y attelons douze bœufs et la sortons de l'eau. J'y dépose mes bagages et l'attelage la traînera jusqu'à la station. On m'a envoyé un cheval et je pars au trot, tandis que mon « boy »,

Kachika, et le berger, courent devant moi sur l'étroit sentier, au milieu des grandes herbes. La nuit est venue, mais l'orage est passé plus loin, au-dessus de Séfula, où il éclate en illuminations magnifiques. Seuls, les éclairs nous montrent, de temps en temps, le chemin que nous suivons. Au grand marais dont je vous ai parlé, il y a tant d'eau que les deux « boys » en ont jusqu'aux aisselles et mon cheval jusqu'à la selle. Je suis accroupi dessus comme un tailleur, ce qui ne donne pas une assiette très sûre quand le brave animal bronche dans des trous. D'ailleurs, je suis déjà tellement mouillé, qu'un peu plus ou un peu moins, cela n'a aucune importance. Sortis du dernier marécage, nous pataugeons tout le reste de la course, car la Séfula a débordé et la plaine est en partie inondée.

Enfin, après une heure et quart de cet exercice, j'arrive chez moi et puis me changer. Comme j'entre chez les Coïsson pour le souper, on s'exclame sur ma figure couverte des piqûres des moustiques qui se sont acharnés sur moi, au passage des marais, et la première chose qu'on m'offre c'est

Ph. Burnier ·

« *La plaine, peu à peu, devient lac...* » (p. 270)

une double dose de quinine !! Doux pays !
n'est-ce pas ?

Dimanche, le 22 février.

Jeudi dernier, après une heure de leçon à l'Ecole normale, une heure de catéchisme et trois heures de classe à l'Ecole de la station, je suis allé à cheval à l'annexe de Nomaé. Délicieuse promenade d'une heure, le long de la jolie Séfula, par un étroit sentier qui se faufile entre la forêt et la rivière.

A Nomaé, je fais sonner la cloche, pour rassembler les gens. Cette cloche est un grand cercle de roue, en fer, suspendu à un arbre. L'homme chargé de cette fonction est un expert qui tire de cette cloche primitive des sons retentissants et une sonnerie vraiment distinguée. Mon auditoire se rassemble. Il comprend le sonneur de cloche et... quatre gamins de 5 à 10 ans, petits bergers à peu près aussi nus qu'au jour de leur naissance, aux yeux lumineux et aux dents superbes. Ils étudient curieusement ma tête, mes habits, ma selle

et s'enfuient épouvantés quand mon cheval se roule voluptueusement, sur le dos, dans le bon sable chaud. Je reste seul avec le sonneur. Je le connais déjà. Il y a quelques jours, il est venu à Séfula nous dire qu'il veut « *apprendre les choses de Dieu* ». J'ai fait un petit culte seul avec cet homme et nous avons eu une conversation très intéressante.

Ayant partagé quelques biscuits entre les petits sauvages revenus de leur frayeur, je reçois, en remerciement, les plus beaux sourires de leurs dents éclatantes et de leurs yeux rieurs, et repars en paix, le devoir accompli, mais me demandant pourquoi cette absence des paroissiennes. J'en rencontre un groupe près d'un village ; mais mes questions ne me valent que des sourires niais ou des moues renfrognées. Pas aimables, ces dames, aujourd'hui. Un peu plus loin, un groupe de fillettes joue avec ardeur à un de ces jeux zambéziens mystérieux, mais qui doivent bien avoir un intérêt puisque les joueurs y mettent tant de passion. J'essaie de me le faire expliquer, mais sans succès. Elles parlent toutes à la

fois et ça manque décidément de clarté.

Je ne suis pas pressé. La soirée est paisible et lumineuse. Des oiseaux, surtout des coucous, au chant si mélancolique, me font un concert. La Séfula forme de petits étangs où l'on voit de gros poissons sauter hors de l'eau, entre les nénuphars, et où se reflètent les derniers rayons du soleil. Des myriades d'insectes, de libellules, de papillons s'élèvent des grandes herbes balancées par la brise du soir. Une bande de canards s'envole avec fracas. Un bon temps de galop à travers les longues graminées qui me plantent, au passage, leurs barbillons acérés dans les bras et dans les jambes, puis, au flanc de la colline, sous les grands arbres chargés de fleurs au parfum pénétrant, et me voici chez moi, reposé des fatigues de la matinée par cette promenade charmante.

Les lions font beaucoup parler d'eux ces temps-ci. Au nord de Mabumbu, non loin de l'entrée de la vallée de Namitomé, deux indigènes, deux frères, voyageant à pied et armés seulement d'assagaies, ont été attaqués par deux lions. Un des frères fut tué

sur place. L'autre, pris d'une rage folle, se jeta sur les lions, en tua un à coups de lance et mit l'autre en fuite. J'ai vu, chez Léwani-ka, une patte de ce lion envoyée en hommage au grand chef, comme le veut la loi du pays.

Au nord de Séshéké, un commerçant grec, conduisant des bestiaux à Buluwayo, fut attaqué et tué. Un chasseur ne découvrit du pauvre homme qu'un pied intact dans son soulier, et se trouva en présence de quinze lions adultes ! Il en tua un et les autres se défilèrent dans la brousse. C'est arrivé dans une région où il y a encore beaucoup de gros gibier, même quelques éléphants qu'on ne chasse guère, car il faut payer un permis qui coûte 1.500 fr.

Mardi, le 24 février.

Je vous ai souvent parlé de Nyambé et des idées religieuses des Barotsi. Il vient de me tomber sous la main un petit livre, écrit en sessouto, mélangé de sikololo, par A. Jalla, à l'usage des enfants des écoles,

où se trouve un récit des traditions zambéziennes sur les origines du monde. Cela vous intéressera certainement d'en connaître quelques-unes. Je leur conserve, autant que possible, leur forme littéraire originale.

Autrefois, il y a longtemps, très longtemps, Nyambé vivait sur la terre avec Nasilé, sa femme. C'est lui qui a fait les forêts et les collines, les plaines et le fleuve, ainsi que les animaux qui vivent sur la terre, les oiseaux et les poissons. Il forma aussi le premier homme, qui s'appelait Kamonou, et sa femme.

Kamonou ne tarda pas à se distinguer des autres créatures. Quand Nyambé se tailla une massue, Kamonou en fit autant. Quand Nyambé se creusa une écuelle, Kamonou fit une écuelle aussi belle. Quand Nyambé se forgea une houe, Kamonou forgea le fer et fit aussi une houe. Alors Nyambé commença à s'inquiéter et à craindre l'homme.

Plus tard, Kamonou, s'étant forgé une lance, tua une antilope, puis d'autres animaux et les mangea. Alors Nyambé se mit fort en colère. « Vraiment, dit-il, toi, homme, tes manières sont mauvaises. Pourquoi tues-tu ces animaux ? Ce sont tes frères. Ne les mange pas. Toi et eux, vous êtes tous mes enfants. » Et Nyambé chassa Kamonou loin de lui, dans un autre pays.

Au bout d'une année, Kamonou revint et envoya un messenger à Nyambé pour lui demander

des champs à cultiver. Nyambé les lui donna et l'homme se mit à labourer et à semer. Puis ses moissons grandirent. Mais des buffles pénétrèrent dans les champs, pendant la nuit, et y commirent des dégâts. Alors, Kamonou tua un buffle avec sa lance et fit dire à Nyambé ce qu'il avait fait. Celui-ci de répondre par un messenger : « Mange-le. » Puis, ce fut un troupeau d'élans qui endommagea les champs de Kamonou. Il en tua un et en envoya la queue à Nyambé, demandant ce qu'il devait faire de l'animal. Nyambé répondit encore : « Mange-le. »

A quelque temps de là, le vase dans lequel Kamonou cuisait ses médicaments se brisa (le « pot à médecines » est un article fort important du ménage de tout personnage important et Kamonou est un homme-sorcier, en quelque sorte). Il le fit savoir à Nyambé qui lui répondit : « Les objets qui m'appartiennent se cassent aussi. De quoi te plains-tu ? »

Puis le chien de Kamonou mourut. L'homme se rendit alors chez Nyambé et lui dit : « Mon chien est mort. » Nyambé répondit : « C'est bien, j'ai entendu. » Rentré chez lui, Kamonou dit à sa femme : « Je suis allé chez Nyambé et j'y ai vu mon pot à médecines, en bon état, et mon chien, vivant. » Et sa femme lui répondit : « Pas possible ! »

La nuit venue, des éléphants entrèrent dans les champs de Kamonou. Sa femme le réveilla et lui dit : « Il y a des éléphants dans ton champ. » Kamonou se leva, prit sa lance et frappa un des éléphants. Puis il rentra se coucher. Au lever du soleil, il sortit et trouva

qu'un des éléphants était mort. Il envoya un messager annoncer cette nouvelle à Nyambé qui répondit : « C'est bien, mange-le. »

Sur ces entrefaites l'enfant de l'homme mourut. Kamonou alla chez Nyambé pour lui faire part de ce malheur. Il trouva son enfant vivant qui se tenait auprès de Nyambé. Alors il dit à Nyambé : « Donne-moi une médecine pour empêcher mes choses de mourir. » Mais Nyambé répondit : « Mes choses aussi meurent. Je ne te donnerai pas de médecine pour la vie. Va-t-en. »

Alors Nyambé appela ses conseillers et leur dit : « Que faut-il faire ? Kamonou vient beaucoup trop souvent chez moi. » Ils lui dirent d'aller s'établir de l'autre côté de l'eau. C'est ce qu'il fit. Mais Kamonou construisit un canot et vint chez Nyambé pour lui apporter des produits de sa chasse et de sa pêche, et Nyambé les accepta, mais avec tristesse, et refusa de les manger, disant : « Ce sont mes enfants. »

Nyambé éleva ensuite une haute montagne et s'y retira. Mais là encore, Kamonou sut le retrouver.

Fatigué de ces visites incessantes, Nyambé envoya ses conseillers visiter la terre et lui chercher un lieu pour y fuir l'homme. Les conseillers revinrent lui dire que les hommes occupaient toute la terre et qu'il n'y avait pas d'endroit où il pourrait se réfugier.

Mais la bergeronnette, qui, depuis fort longtemps, est un conseiller et un messager de Nyambé, lui amena l'araignée et lui dit : « Ton salut est là. » Et l'araignée fut envoyée pour trouver un village pour Nyambé. Quand elle re-

vint disant qu'elle avait trouvé ce qu'il fallait, Nyambé se prépara à partir.

Avant de partir, Nyambé voulut proposer aux animaux de venir avec lui, dans sa nouvelle demeure, pour qu'ils puissent échapper à la méchanceté des hommes. Il les rassembla dans ce but. Mais les animaux refusèrent de s'en aller et dirent : « Nous vivrons comme nous avons vécu jusqu'à ce jour. »

L'antilope dit : « Je vivrai grâce à mes jambes. L'homme ne sait pas courir. » Le gnou tint le même propos et plusieurs autres animaux avec lui. Le poisson déclara qu'il vivait dans l'eau et qu'il n'avait pas peur de Kamonou. L'hippopotame affirma : « Je suis plus fort que l'homme. Je le tuerai quand je voudrai. » L'éléphant en dit autant, ainsi que le buffle et le lion. La hyène dit : « Je le guetterai et le surprendrai la nuit, je le prendrai pendant son sommeil. » Quant à l'oie et aux autres oiseaux, ils déclarèrent : « Nous avons des ailes, nous échapperons aux pièges de l'homme. »

Nyambé voulut, quand même, essayer de les convaincre que Kamonou était plus intelligent qu'eux. Il leur donna l'ordre d'apporter, tous, du bois. Les animaux apportèrent une grande quantité de bois dont on fit un tas sur lequel on posa une marmite. Puis on y mit le feu et cela fit un énorme brasier, si chaud que le sol même en devint brûlant. Alors Nyambé dit : « Qui d'entre vous va ôter la marmite du feu ? »

Le gnou et l'antilope essayèrent, se brûlèrent et s'enfuirent. D'autres, effrayés par la violence

du feu, s'enfuirent sans même avoir essayé. Ceux qui tentèrent un grand effort, ce furent l'éléphant et le rhinocéros. Ils s'y brûlèrent tout le poil et se sauvèrent dans la forêt. L'hippopotame et le crocodile essayèrent de même. Eux aussi se brûlèrent tout le poil et se réfugièrent dans le fleuve. Depuis lors, ces animaux n'ont plus de poil. Le singe tenta aussi d'ôter la marmite. Il n'y réussit pas davantage et, depuis lors, ses mains sont blanches à l'intérieur, parce qu'elles ont été brûlées par les tisons et, comme les autres animaux, il a peur du feu. Tous les animaux eurent le même insuccès. Aucun ne put ôter la marmite du feu.

Alors on appela Kamonou. Il vint avec ses enfants. Ils puisèrent de l'eau dans le fleuve avec des pots et des calebasses et la répandirent sur le sol jusqu'à ce qu'il fut refroidi. Ils étendirent ensuite sur la terre des branches d'arbre et de l'herbe, s'approchèrent du brasier et continuèrent à y jeter de l'eau qu'ils puisaient au fleuve. Ils éteignirent ainsi le feu et enlevèrent la marmite.

Nyambé rassembla encore une fois les animaux et fit venir aussi l'homme, et il dit : « S'il y a un enfant, né aujourd'hui parmi vous, les hommes, qu'il vienne ici. » Kamonou répondit : « Non, un enfant d'homme, né aujourd'hui, c'est une chose faible, très tendre, ce n'est que de l'eau sans force. Nyambé ne peut pas faire venir un enfant, ni personne d'autre ; seule sa mère peut le faire. » Alors Nyambé dit : « S'il y a un petit d'animal, né aujourd'hui, qu'il vienne. » Et aussitôt un petit d'animal, né le

jour même, accourut. Alors Nyambé dit : « Désormais, l'animal commencera à marcher le jour même de sa naissance, pour pouvoir s'enfuir et échapper à l'homme. Mais le petit de l'homme ne commencera à marcher qu'au bout d'un an. » Et il en fut ainsi.

Alors Nyambé et Nasiléle, sa femme, quittèrent leur village, traversèrent la rivière et, l'araignée ayant tissé un grand fil, ils grimpèrent le long de ce fil et disparurent aux yeux des hommes. Puis Nyambé renvoya l'araignée, et, quand elle fut descendue, on coupa son fil et on lui creva les yeux, par ordre de la bergeronnette, afin qu'il lui fût impossible de jamais retrouver et indiquer le chemin du lieu que Nyambé habite. De cette façon, Kamonou ne sait pas où habite Nyambé et ne sait plus où aller le trouver.

L'homme, quand même, essaya d'aller jusqu'à Nyambé. Kamonou construisit un immense échafaudage avec des poutres assemblées et liées avec des cordes faites d'écorce d'arbre. Mais, quand cet échafaudage fut très haut, les poutres du bas se rompirent sous le poids et la tour s'écroula, et tous ceux qui étaient dessus se tuèrent en tombant. Depuis lors, Kamonou a renoncé à chercher Nyambé et il n'y a plus de communication entre Nyambé et les hommes.

Mais, tous les matins, quand le soleil se lève, Kamonou s'écrie : « Voici notre roi, il est venu. » Et il salue le soleil et le prie. Il le salue aussi et le prie, le soir, quand le soleil se couche. Et il salue et prie Nasiléle, la femme de Nyambé, surtout quand se lève la nouvelle lune.

Et encore, quand Kamonou va à la chasse, ou quand il a eu un songe, la nuit, ou quand il est malade, il prie Nyambé et lui offre de l'eau ou autre chose, dans une calebasse et, ce jour-là, il ne travaille pas.

Et quand un homme meurt, on l'ensevelit la tête tournée vers le Levant, de façon qu'il puisse arriver tout de suite chez Nyambé. Si c'est une femme on l'ensevelit la tête tournée vers le Couchant, pour qu'elle parvienne chez Nasilélé, la femme de Nyambé.

Ces vieilles traditions du Zambèze, que je vous traduis du texte, sans commentaire, ont des analogies très marquées avec celles qu'on a recueillies chez d'autres peuples africains et en Asie. On y retrouve même un épisode analogue à celui de la tour de Babel que nous a conservé la Genèse, l'effort tenté par l'homme pour parvenir jusque dans la demeure du Dieu dont il est séparé. Sous leurs allégories parfois enfantines, mais d'un grand charme poétique, elles contiennent aussi une part de vérité, en ce qu'elles expriment bien ce tourment de l'homme qui cherche Dieu, — le Dieu caché, — et qui ne peut pas se résigner à vivre sans lui. N'est-ce pas l'éternel : « Mon âme a soif de toi, ô

Dieu vivant! » que l'on retrouve ainsi dans ces vieux récits légendaires que des générations se sont transmis de siècle en siècle et qui ont accompagné et bercé ces peuples, pendant leurs longues et obscures migrations à travers le vaste continent africain ?

Quoiqu'il en soit, il est intéressant de les connaître et il est nécessaire de les recueillir avant que l'enseignement de l'Ecole ait mélangé des notions bibliques et des idées chrétiennes à ce vieux fonds de traditions originales. Il serait, plus tard, bien difficile de les en distinguer et cela leur ôterait toute valeur documentaire au point de vue de l'histoire et de la philosophie des religions. Il faut remercier tous ceux qui se sont employés à les recueillir avec fidélité.

Au point de vue purement missionnaire, cette étude est aussi des plus utiles. Elle permet de pénétrer plus avant dans la connaissance de la mentalité des indigènes. Elle fournit à la prédication des illustrations accessibles aux esprits des auditeurs et des arguments apologétiques précieux. En lisant ces naïves légendes, en voyant,

partout, ces petits autels élevés à Nyambé, dans les moindres villages, devant les plus humbles paillottes, en frôlant au passage ces herbes nouées qui sont des prières de voyageurs, combien de fois vous revient à l'esprit le discours de saint Paul aux Athéniens, ainsi transposé : « Oh ! hommes Zambéziens, je vous trouve, à tous égards, extrêmement religieux... Ce que vous révérez, sans le connaître, c'est ce que je vous annonce » ; car, le dieu inconnu auquel vous élevez des autels, sans savoir où il demeure, et que vous appelez Nyambé, c'est lui que nous sommes venus vous révéler. Nous l'appelons *notre Père qui est dans les cieux* et il a tant aimé le monde « qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Et l'on se répète les vers du poète chrétien :

« Ecoutez, écoutez comme un soupir immense
Qui traverse l'espace et qui franchit les mers !
Ce long gémissement qui monte des déserts...
Des malheureux païens c'est la plainte angoissée...

Hâte ces temps heureux, promis par ta Parole,
Où le dernier païen, fléchissant sous tes lois,
Ira, sur les débris de la dernière idole,
Adorer ton amour, à l'ombre de ta croix !

Jeudi, le 5 mars.

« *Il pleut, il pleut bergère !* » Il faut venir au Zambèze pour savoir ce que c'est que la pluie, la pluie qui tombe en nappe épaisse, la pluie qui s'écroule sur le sol en noyant tout, la pluie qui tombe avec modestie et persuasion, la pluie accompagnée d'orages violents et la pluie qui arrive sans crier gare et s'en va comme elle est venue, on ne sait où, ni pourquoi, ni comment ! Mais vous pouvez compter sur elle pendant trois mois. Elle ne vous oubliera pas, se faisant une joie, quand vous faites des projets de voyage, de n'apparaître que lorsque vous aurez parcouru les trois premiers kilomètres. Elle est assez psychologue pour savoir que vous n'allez pas rentrer de peur d'avoir l'air sot, mais que vous continuerez avec obstination. Alors elle ne vous lâchera plus qu'elle ne vous ait réduit à l'état de pulpe spongieuse et lamentable. Ah ! la bonne pluie, comme elle s'en donne ces temps-ci !

L'inondation a commencé. La plaine, peu à peu, devient lac. Déjà Léalui est par-

tiellement isolé de la terre ferme et le cheval de la station a dû venir prendre des vacances ici. De quatre mois, il ne retournera pas dans ses pâturages habituels, aujourd'hui domaine de chasse de messieurs les crocodiles.

Séfula, sur son cône de sable, se moque de l'inondation. Mais l'humidité est grande ; les reptiles et les batraciens de toutes sortes, ainsi que les moustiques, mouches, guêpes, puces, punaises et araignées se multiplient à l'infini. Malgré les précautions que l'on prend, impossible de rester indemne. Je viens de m'ôter mes deux premières chiques. Sous l'ongle des orteils vont se terrer ces vilains monstres minuscules. Dans cette cachette, elles pondent des œufs abondants, forment une petite poche qui grossit, pique, démange, irrite et finit par causer une douleur très vive. Il ne reste plus qu'à se faire une petite opération chirurgicale, à extraire la bête et sa couvée, à barbouiller le tout de teinture d'iode. Ce n'est pas terrible, mais c'est vexant et humiliant d'être, en pleine vie et santé, pris par cet imbécile de parasite pour un mor-

ceau de viande avancée où il peut, sans vergogne, venir installer sa progéniture.

Les moustiques ne me gênent guère. Par une charitable dispensation de la Providence, le moustique *anophèle*, qui transporte le germe malarique, ne peut pas voler plus de cent mètres sans se poser sur un buisson ou sur des herbes. On n'a qu'à débrousser, sur un rayon de 150 mètres autour des maisons d'habitation, pour être sinon débarrassé, du moins protégé contre eux. C'est ce qui a été fait, dans une certaine mesure, à Séfula, et je suis relativement peu persécuté. Seulement, ce débroussage est bien difficile pendant la saison des pluies. Vous n'avez pas idée de la rapidité et de la profusion avec laquelle les herbes et les buissons poussent partout. Il faudrait y employer continuellement des équipes d'hommes et cela coûterait fort cher. Les budgets de Sociétés de Missions ne prévoient pas de crédits spéciaux pour ce genre de travail, cependant indispensable dans ce pays. C'est la santé des missionnaires qui en supporte les conséquences. Peut-être les chrétiens d'Europe, qui dési-

Ph. Boiteux.

Régimes de bananes

Ph. Burnier.

Greniers Zambéziens (p. 289)

rent que les pays noirs soient évangélisés, ne sont-ils pas assez pénétrés de la nécessité de mettre leurs missionnaires à l'abri de ces contingences dangereuses pour leur santé et par conséquent néfastes à leur activité.

Pendant que j'écris ces lignes, un moustique vient de me prouver que j'ai parlé trop tôt de ma sécurité personnelle. Il s'est posé sur ma main et, le temps de lâcher mon stylo, sa trompe avait accompli sa tâche. Je l'ai manqué, il reviendra, attiré par la lumière de la lampe. Mais ce n'est pas un anophèle. C'est un *culex*, autre variété de persécuteurs des êtres humains. Celui-là propage les parasites du genre dit « ver de Guinée », de l'éléphantiasis et de la fièvre jaune ! Charmante famille, n'est-ce pas ! Rappelez-vous un dessin qui figure, si je ne me trompe, dans un des ouvrages de Livingstone : on voit un Négro tournant un petit moulinet fixé sur son bras. C'est un ver de Guinée qu'il extrait ainsi, petit à petit, de son épiderme. C'est un cadeau du moustique *culex*.

L'anophèle, pour en revenir à lui, est

absolument innocent de toute malice. Il n'est lui-même qu'une victime malheureuse. Il ne pique nullement pour injecter quoi que ce soit. Il ne le fait que pour sucer quelques gouttes de sang. C'est son unique moyen de ne pas mourir de faim. Mais s'il a sucé le sang de quelque personne atteinte de malaria, les microbes de la fièvre pénètrent dans son système et jusque dans sa trompe, et le malheureux, en vous piquant à votre tour, vous communiquera, par sa trompe, les germes dont il est infesté. Ainsi se transmet la malaria, de l'homme au moustique et du moustique à l'homme, à l'infini. C'est très simple. Mais ce qui me taquine là-dedans, c'est le problème des origines : en effet, qui donc a commencé ? Est-ce l'homme ou est-ce le moustique ? Car il faut bien que quelqu'un ait commencé ce petit jeu de passe-passe !

Décidément, il ne sera question que de bêtes dans cette lettre. Il est vrai que, petites ou grandes, elles tiennent une grande place dans nos existences en ce moment, grâce à la saison des pluies et grâce à

l'inondation. Nous avons eu maille à partir avec les serpents, ces jours-ci. Le Borotsi en abrite une grande variété, depuis le serpent fabuleux qui vit dans les gouffres du fleuve et naufrage les gens malappris qui ont l'audace de le déranger dans son repos, jusqu'aux innocents orvets, en passant par de redoutables gaillards comme le serpent-cracheur.

Hier, après-midi, devant la chapelle, nous avons trouvé, Coisson et moi, un beau serpent de couleur verte occupé à essayer d'avaler un gros caméléon. Le reptile est étendu sur le sable et ne bouge pas, sauf pour faire de légères contractions à chacune desquelles la victime pénètre un peu plus avant dans son gosier. Nous prenons une photo, assommons le serpent et j'emporte le caméléon qui vit encore. Je le dépose dans un panier, dans l'espoir qu'il va reprendre goût à la vie. Mais bientôt, il est pris de spasmes violents. Il étouffe, ouvre démesurément sa grande gueule à poche, aspirant l'air à pleins poumons. Puis ses yeux bizarres, qui tournent dans tous les sens et dont les paupières rondes et protu-

bérantes s'ouvrent et se ferment comme des obturateurs d'objectif, deviennent fixes et il trépasse, le povrrre ! C'est dommage, car je comptais le garder en liberté dans la cage à treillis qui encadre ma porte et m'en faire un ami.

Mais, le soir, ce fut un drame. Nous étions à table, vers 7 heures, lorsque des cris désespérés éclatèrent dans le poulailler. Coïsson dit aussitôt : « C'est certainement un serpent. » Armés de bâtons, d'un fusil et d'une lanterne, nous nous précipitons au secours de la gent volatile, ou plutôt pour sauver nos omelettes futures (dans ce pays, les œufs sont extrêmement précieux), car cette sorte de serpents ne mange pas les poules, mais seulement les très jeunes poulets et surtout gobe les œufs goulument. On en a tué un à Séfula qui avait sept œufs intacts dans le corps et le cuisinier faillit s'évanouir quand on lui dit de les cuire quand même !

Dans le poulailler, nous fouillons prudemment avec nos bâtons, à la lueur indécise de notre lanterne, et ne voyons rien. Tout est calme sur les perchoirs. Nous al-

lions repartir, lorsque Boiteux aperçoit le reptile qui se glissait vers la sortie, en douleur ; il lui casse les reins d'un coup de bâton, pousse un cri : « Il m'a craché dans les yeux ! » et part, en courant, vers la maison. D'un coup de fusil, Coïsson achève la bête et nous allons au secours de notre ami. Il souffre abominablement et rapidement ses yeux enflent et se ferment. Des lavages et des compresses d'eau boriquée sont impuissants à soulager la douleur. Enfin, il put s'endormir et oublier ses misères.

Le serpent mesurait 1 mètre 72 de long. En examinant sa mâchoire, nous avons découvert, sous la langue, un canal béant, une sorte de tuyau aboutissant à une poche située au fond de la gorge, entourée de muscles contracteurs très puissants qui lui permettent de projeter son venin avec violence et loin. C'est avec une sûreté parfaite qu'il l'envoie dans les yeux de ses victimes pour les aveugler et avoir le temps de s'enfuir. Voyez-vous cette vilaine bête ! Elle a les reins cassés et elle ne peut pas mourir honnêtement, sans phrases. Il faut

encore qu'elle crache son poison et, vaincue, se venge avant de mourir ! C'est bien la vermine malfaisante dont il est écrit : « *L'homme l'écrasera la tête, mais tu le mordras au talon.* »

Le lendemain, Boiteux souffrait encore beaucoup et ses yeux étaient dans un triste état. C'est un indigène qui lui a enfin procuré le soulagement et la guérison. Il apporta une racine qui, broyée et trempée dans l'eau, donna une lotion, grâce à laquelle l'enflure disparut et les douleurs commencèrent à diminuer. Aujourd'hui, le malade est presque tout à fait guéri.

Le 13 mars.

Je viens de faire une excursion intéressante avec mes deux collègues de Séfula. Notre objectif était de visiter une partie du « hinterland » de la station et de nous rendre compte de la densité de la population dans cette région, en particulier dans la vallée de la *Kataba* où il pourrait être avantageux de créer une annexe. Le temps

n'était pas très favorable. Mais, à cette saison, il faut le prendre comme il vient et notre itinéraire nous conduit seulement dans la forêt et dans la brousse situées au-dessus du niveau de l'inondation, sur la ligne de hauteurs qui limite la plaine à l'est.

Dans une charrette à deux roues, nous plaçons nos bagages : tentes, lits de camp, provisions, et six bœufs l'emportent. Cinq « boys » nous accompagnent et sont chargés de conduire l'attelage, de s'occuper des chevaux, du campement et de la popote. Ils sont d'ailleurs peu aimables, grognons et paresseux, y compris mon petit Kachika, d'ordinaire plus serviable et plus gai. Nous ne reparlerons plus d'eux. Nous n'avons que deux chevaux pour trois. Mais on se relaie et il fait meilleur marcher, à mon avis. On peut cueillir des fleurs, flâner, battre les buissons, voir toutes choses de plus près.

Nous traversons la Séfula et pénétrons dans la forêt-brousse, en face de la station. D'une éminence haute d'environ cinquante mètres, nous pouvons dominer une grande partie de la plaine et nous rendre comp-

te des progrès considérables de l'inondation. Deux étapes, dont la seconde fut agrémentée d'une forte pluie, nous conduisent à l'entrée de la vallée de Kataba. Je montais le cheval de Séfula, nommé *Lébélo*, ce qui veut dire « rapide » (ainsi nommé, sans doute, parce qu'il est plutôt lent et paresseux), j'avais pris les devants et je vous assure que c'était un « secrétaire-général » fortement détrempé et vaseux qui s'arrêta au point fixé pour le campement et se mit à grelotter de froid, en attendant ses collègues.

Notre camp est situé auprès de deux ou trois misérables paillottes inhabitées et d'une sorte de hangar qui recouvre une fosse pour le sciage en long. La « Mokwaé » de Nalolo fait chercher ici les bois dont elle a besoin pour ses constructions de maisons et de barques et elle emploie à ce travail un indigène du Nyassa, un de ceux que l'on appelle ici des « Blantyre ». Celui-ci se nomme Simon; c'est un chrétien et un brave homme, car, lorsqu'il est à Kataba, il réunit les enfants des hameaux environnants et leur fait l'école dans une

grande paillotte que les villageois ont fait construire dans ce but. C'est comme une annexe intermittente de Séfula et cela s'appelle « Sonkoro », ce qui veut dire : le magasin (de planches).

La pluie menace de tomber toute la nuit : il ne serait pas mauvais de se mettre à l'abri. Mais il n'est pas question d'élire domicile dans une des huttes inhabitées : elles sont toutes peuplées d'une variété considérable d'infiniment plats et de douloureusement piquants ; on n'en sortirait pas vivant ! Nous plantons les tentes dans le coin le moins mouillé. Kachika ayant, avec le talent que possèdent les indigènes, réussi à faire jaillir du feu d'un amas de broussailles vertes et saturées d'eau, s'improvise cuisinier et prépare le repas du soir. Il se dégage de ce feu une fumée épaisse et âcre. Mais il ne faut pas s'en plaindre : elle nous débarrasse avantageusement des myriades de moustiques et de moucheron qui ne demandent qu'à venir prendre leur part du festin, « *in anima vili* ».

Tandis que nous faisons cercle autour de ce feu protecteur, arrivent des visiteurs.

D'abord, deux femmes, puis trois hommes. Le premier de ces trois, est un petit vieux, grisonnant, coiffé d'une belle casquette, couleur kaki, d'officier colonial. Il s'appelle « *Séyunyi* ». C'est un chef, car il porte aux poignets des bracelets d'ivoire. Boiteux et Coisson le connaissent. Ils me présentent comme « le délégué du Comité ». Aussitôt, le petit vieux de s'écrier, avec emphase : « Alors, c'est notre chef à tous ! » Et, se précipitant vers moi, casquette basse, il me saisit la main droite, l'élève jusqu'à son front, la laisse aller et fait un geste comme pour la rattraper... mais la manque et paraît un peu déconfit. Son suivant se livre à la même pantomime, avec le même insuccès, ce qui provoque les éclats de rire de mes deux collègues. On m'explique mon manque de savoir-vivre. L'étiquette voulait que, la seconde fois, je présente mon pouce seul, et c'est mon pouce que mes deux personnages si polis avaient voulu saisir au vol, suivant la formule obligatoire. Une autre fois, je saurai faire le geste maçonnique de cette politesse de la brousse. Puis, on s'assit et on se mit à causer.

Séyunyi est peut-être sous l'effet de libations trop copieuses ; en tout cas, il est fort comique. C'est la première fois que je rencontre au Borotsi un homme aussi bavard, et aussi gai. Il a de l'esprit, de la répartie, du mordant et une « blague » inépuisable. Il commence par donner un nom à Boiteux. Celui-ci lui fit don, il y a quelques mois, d'un peu de sel. Séyunyi le baptise solennellement du titre de « Ishé Létsuai », ce qui veut dire « Son excellence le Sel ». Bien entendu, cette flatterie est intéressée, car l'étiquette veut qu'elle provoque un nouveau don, et Boiteux remet au personnage un petit paquet de sel qu'il reçoit avec ravissement et salamalecs. Puis il se lève, prend par la main son conseiller, l'emmène à l'écart et ces deux se parlent à l'oreille, comme des enfants qui se confient un secret. Puis Séyunyi, la casquette sur l'oreille, revient s'asseoir, tandis que l'autre bonhomme disparaît dans les ténèbres qui sont épaisses : à cinq ou six mètres de notre feu, la nuit est comme de l'encre.

Quelques instants plus tard, le messenger revient, apportant deux poulets et un bol

de lait. Séyunyi prend le plus gros des deux oiseaux et me l'apporte avec solennité : « *C'est pour notre chef* », dit-il avec une courbette. Puis il porte l'autre à Boiteux et lui offre, avec le même appareil, une bestiole anémique et minuscule. Avec le plus grand sérieux, Boiteux lui dit : « *Je te remercie pour ton moineau* ». Le vieux essaie de prendre un air offensé et roule des yeux furieux. Puis il s'esclaffe de rire : « *Ha ha ! un moineau ! Est-il drôle ce Monseigneur le Sel !* » Le bol de lait m'est offert aussi et nous « blaguons » agréablement Coisson qui n'a rien reçu, ce qui ne lui enlève rien de sa sérénité. Le lait, d'ailleurs, ne vaut pas cher et, versé dans le thé, se change en un précipité fromageux qui n'a rien d'appétissant. Quand le donateur sera parti, on passera ça au chien qui rôde par là, maigre et famélique, comme ils le sont tous dans les villages du Borotsi.

Encore un moment de causerie, puis, la pluie se remettant de la partie et avec violence, Séyunyi nous quitte, non sans avoir promis de revenir demain dimanche assis-

ter au culte. Seulement, nous dit-il, je serai seul, car tous les gens sont partis. En effet, les villages sont déserts. Tout le monde est dans la forêt où les champs de manioc et de millet mûrissent dans les défrichements et réclament des soins.

Voilà la pluie, en trombe, en cataracte. Les toiles de tente tiennent bon, heureusement. Mais quelle plaie que les bestioles ! Ma moustiquaire n'étant pas bien engagée sous le matelas, laisse passer des visiteurs nombreux et je ne puis fermer l'œil qu'après une chasse sérieuse. Au tableau, deux ou trois douzaines de moustiques, trois ou quatre gros cafards, deux punaises des bois rebondies de graisse, plusieurs mouches, deux chenilles et même une grenouille ! Le lit de camp, tendu par l'humidité, est plus dur qu'une planche. Les moustiques font un concert endiablé. Le sommeil ne vient pas. L'esprit court et va chercher au loin les absents, pour en peupler sa solitude... Enfin la pluie s'arrête ; un peu de lune essaie de percer les nuages ; les grillons chantent. Le jour est bien près de paraître quand,

enfin, mes yeux se ferment et mon cerveau s'éteint.

Le dimanche matin, notre campement, détrem pé par la pluie, boueux, semé de flaques d'eau sale, n'est pas agréable. Quelques hommes et une demi-douzaine de femmes viennent assister au culte. Ce sont de vrais sauvages de la brousse. Quand nous commençons à chanter un cantique, les femmes ont de la peine à retenir leurs éclats de rire. Elles n'ont évidemment jamais entendu chanter des Blancs jusqu'à ce jour. Notre vieux farceur de la veille est là et recouvre son indifférence manifeste d'un voile de solennité très digne.

Boiteux adresse à ce maigre auditoire une allocution excellente, simple, directe, allant droit au fait et dans un langage composite de sessouto et de sikololo qu'ils comprennent certainement très bien. Mais cela passe sur eux comme la pluie sur un toit, du moins en apparence. Comment faudrait-il parler à ces pauvres gens pour toucher leurs cœurs ? Nous ne pouvons pas, comme le Christ avec la Samaritaine, lire dans leur passé, au plus profond de

leur âme, et dire les mots qui arrêtent le sourire niais sur les lèvres, brisent la résistance de l'orgueil, libèrent de l'esclavage de la sensualité et du matérialisme. Oh ! comment apporter aux multitudes païennes le message d'amour de notre glorieux Evangile ?

Et puis, même ici, si loin de la civilisation, nous sommes talonnés par le temps, prisonniers de cette tyrannique loi qui décompose, désarticule le cours naturel de la vie en heures, minutes et secondes. Comment entreprendre ces conversations individuelles, de celles que les Anglais appellent « soul-searching », alors que demain il faut être à Séfula, à temps pour donner nos leçons à l'Ecole normale et à l'Ecole de station ? Voilà le tourment du missionnaire. Il lui faudrait vingt vies de continue jeunesse pour qu'il puisse, enfin, mourir en paix, avec le sentiment d'avoir fait quelque chose ! Heureusement que Dieu, dans sa bonté, nous dit de semer, de semer toujours, du mieux que nous pouvons, dans les larmes s'il le faut. Il ne nous demande pas davantage. Mais qu'il serait beau de lui offrir, parfois, des moissons !

Nous plions bagages et descendons la vallée de Kataba. Le ruisseau clair et abondant qui l'a formée, et qui la fertilise, est devenu presque une rivière. Il longe la forêt de si près que, parfois, il faut que notre chariot remonte la pente à travers les arbres et les broussailles et qu'à coups de hache on lui fraie un passage. D'autres fois, nous ne pouvons passer qu'au travers des champs de maïs qui bloquent la piste. Il est nécessaire, bien entendu, de demander d'abord l'autorisation aux propriétaires des champs. Ceux-ci ne nous la refusent point. Les moissons sont si abondantes et la récolte est si riche que l'écrasement de quelques épis ne tire pas à conséquence.

C'est un petit pays de cocagne, cette vallée de la Kataba. On voit partout des quantités de petites paillottes élevées sur pilotis. Ce sont des greniers qui contiennent encore la récolte de l'année dernière. On pourrait acheter ici des milliers de sacs de maïs et de millet. Mais qu'en ferait-on ? Il n'y a pas moyen de transporter ce grain vers les grands marchés, si ce n'est par

Ph. Pedrotti.

La chute principale (p. 338)

canots, sur le fleuve, ce qui le hausserait à des prix inabordables. Le chemin de fer ne viendra jamais ici et toute la richesse agricole de ce pays est inutilisable, sauf pour la population indigène qui ne suffit pas à la consommer. Les Barotsi sont trop riches en biens matériels, acquis, d'ailleurs, avec trop peu de labeur. J'ai vu des femmes semer du maïs dans un terrain préparé et fécondé par l'inondation. Avec le gros orteil du pied droit, elles faisaient dans le sol un petit trou, y déposaient le grain, re fermaient avec le pied et n'avaient plus qu'à attendre que les tiges fussent hautes de quelques centimètres pour faire un sarclage ou deux. Le soleil, la pluie et la bonne terre, grasse et riche, se chargeaient de faire tout le reste jusqu'au moment où le bel épi mûr solliciterait la cueillette.

C'est mauvais pour l'homme de vivre trop facilement. Il est fait pour gagner son pain à la sueur de son front. Mais soyons justes et ne nous hâtons pas de vitupérer contre la paresse des Noirs. Ils ont peu de besoins : du grain pour faire leur polenta et leur bière ; du poisson ou un peu de

gibier pour varier leurs menus ; des peaux de bêtes pour se faire des vêtements ; de l'herbe et du roseau pour élever un toit au-dessus de leur tête et s'abriter de la pluie ou du soleil, voilà tout ce que demandent les hommes à la peau couleur de chocolat. Vos cités tumultueuses et affairées, vos chemins de fer et vos autobus, vos vies fiévreuses, votre « course au dollar », ils ne vous les envient pas. Bien au contraire, quand par hasard il leur est arrivé de prendre contact avec elles, c'est pour eux un cauchemar qu'ils se hâtent d'oublier ; c'est avec un contentement renforcé qu'ils rentrent au village natal, reprennent leur pagne, leurs longs « farniente » au soleil du bon Dieu et confient à leurs amis que « tous les Blancs sont sorciers et un peu fous ». Léwanika lui-même, qui fit le voyage d'Angleterre et fut reçu par le Roi-Empereur, ne pense pas autrement. Il me l'a dit.

A 7 heures du soir, nous campons à l'orée du bois, là où la vallée aboutit, en pente douce, à la plaine. Nous jouissons d'une accalmie agréable après ces pluies incessantes. La lune se lève, les conversations

languissent, se taisent et chacun rêve de son côté. On est si bien, la nuit, autour du feu, dans la solitude et dans le grand silence de la nature, « ce silence que gardent les choses, dès que la nuit les a saisies, qu'on écoute en haletant, en se tenant le cœur à deux mains. » Les pensées se déroulent, alors, agiles et spontanées ; les voix du dehors se sont tues ; on perçoit celles du cœur et de la conscience qui répètent le cri du psalmiste :

Mon âme, bénis l'Eternel,
Et n'oublie aucun de ses bienfaits !

Il y a si peu de place pour l'âme dans notre vie moderne si hâtive ! Si peu de place pour la méditation des choses essentielles ! Même les pasteurs, les conducteurs spirituels des Eglises, lorsqu'ils sont pris par l'engrenage des catéchismes, des diaconats, des visites et des comités de toutes sortes, où pourraient-ils trouver encore ces heures de solitude avec Dieu et de méditation intérieure qui seules renouvelleraient, sans cesse, la flamme de leur enthousiasme et la passion de leur ministère ?

A plus forte raison en est-il ainsi pour la masse des chrétiens. Ce n'est guère que de leurs pasteurs qu'ils attendent de recevoir cette impulsion qui réveillera leur zèle et stimulera leur activité. Ils ne la cherchent pas en eux-mêmes et trop peu dans la communion avec Dieu. De là vient la faiblesse de notre vie intérieure et de notre action extérieure.

Comment nous étonner de notre impuissance à conquérir le monde à l'Évangile, si notre foi n'est pas personnelle, si notre vie religieuse n'est pas sortie de notre substance spirituelle, si nous ne l'avons pas vécue, si ce n'est pas notre âme qui a chanté et pleuré sous l'archet divin ? C'est en nous, en notre âme recueillie en Dieu que doivent naître ces pensées pures, ces résolutions viriles, cet esprit de sacrifice qui feront de nous des témoins vivants et des prophètes. Et elles ne s'épanouiront pleinement que dans la méditation, en tête-à-tête avec Dieu et avec nous-mêmes, dans les heures de solitude et de recueillement qu'il faut arracher aux occupations trop absorbantes de notre vie quotidienne.

Nous voilà bien loin de Séfula, direz-vous peut-être, et la lettre de notre voyageur se termine en sermon, aujourd'hui. Non. C'est bien à Séfula que je suis rentré ce matin, après cette nuit commencée dans des songeries et des pensers bienfaisants et que la pluie a ensuite interrompus. C'est bien à Séfula que je suis arrivé vers midi, très mouillé et en piteux état, après quatre heures de chevauchée à travers la brousse marécageuse et inhospitalière. Mais bientôt la saison des pluies prendra fin et celle des navigations rapides sur le fleuve commencera. Le terme de mon séjour ici approche et, s'il est une chose dont je remercie Dieu, c'est de m'avoir accordé, au milieu de cette course précipitée et trépidante qu'est notre vie, ces quelques mois de vie zambézienne, de recueillement dans « le silence propice à l'âme », où se taisent les bruits extérieurs pour laisser parler Celui qui, seul, « a les paroles de la vie éternelle », Celui vers lequel, hier soir même, assis autour de notre feu, dans la paix de la brousse de Kataba, nous faisions monter,

Coïsson, Boiteux et moi, ce cantique qui est une prière :

« *Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi !
C'est le cri de ma foi.....* »

Dimanche, le 26 avril.

Voici déjà huit jours que j'ai quitté Séfula, pour n'y plus revenir. Le samedi, mes bagages chargés sur un wagon, je serais la main des dames de la station et partais, accompagné de mes trois collègues et de tous les élèves de l'Ecole normale. A Moandi, les bagages furent placés sur une barque où nous montâmes, Boiteux et moi, après des adieux émouvants à tous les amis, Blancs et Noirs, assemblés sur la berge. Tandis que les Normaliens chantaient un chant d'adieu, les rames plongèrent dans l'eau, la barque s'éloigna du rivage et bientôt disparaissait tout ce qui fut mon « home », pendant huit mois, et que je ne reverrai probablement jamais.

Notre barque a malheureusement de nombreuses voies d'eau et nous passons

les deux heures du trajet à la vider. C'est un exercice qui manque de charme, sous le soleil du Zambèze !

J'ai passé le dimanche à Nalolo. Le culte a lieu au « khotla », pendant toute la durée de l'inondation, et c'est en canot que nous nous y rendons. Comme d'habitude, la Mokwaé y vient en grande cérémonie. Précédée d'un joueur de xylophone, elle s'avance majestueuse. Deux autres xylophonistes la suivent, ainsi que quatre joueurs de tambours. Au son de ces instruments, elle pénètre dans l'édifice et s'assied à côté de moi. L'assemblée bat des mains, le xylophone principal y va de son petit solo, puis tout se tait et Boiteux se lève pour indiquer un cantique.

A moi revient l'honneur de prendre un petit sac, déposé par un esclave aux pieds de sa majesté, d'en retirer et de lui offrir son mouchoir, puis son cantique. Je lui remets le volume ouvert au numéro indiqué et elle suit gravement et même chantonne, bien qu'elle ne sache pas lire ! Même jeu pour la lecture de la Bible et, enfin, quand le discours commence, je lui ramas-

se et lui tends son chasse-mouches, fait d'une queue de gnou et d'un manche d'ivoire sculpté, dont elle s'évente gravement. Ce n'est qu'une majesté noire, si vous voulez. Mais, après tout, les fonctions que je remplis sont aussi honorables que celles du gentilhomme, duc ou prince de France, qui s'estimait flatté de pouvoir tendre et passer à Louis XIV sa chemise de batiste et ses bas de soie !

J'eus aussi à prendre la parole pour adresser mes adieux à Mokwaé, à son mari, Ishé Kwandu, et à leurs gens.

Après le culte, nous sommes allés prendre le thé chez eux. Ce fut un thé copieux, car on y servit même une oie sauvage ! Comme il n'était que onze heures du matin et que nous devions luncher à midi, chez Mme Brummer, nous refusâmes de manger et n'acceptâmes que la tasse de thé. Mokwaé n'était pas contente. Comment, on refuse de manger à sa table ? Or, chez Mokwaé, c'est encore comme chez Louis XIV : quand le roi mange, il faut avoir de l'appétit pour lui tenir compagnie ! La chère dame nous fait des yeux

terribles. Mais ce n'est pas très dangereux. Le temps n'est plus où elle aurait pu saisir un casse-tête et nous en faire sentir le poids. Et nous pouvons nous estimer heureux qu'elle n'ait pas pris, avec ses doigts, un morceau dans son assiette pour le transférer d'autorité dans les nôtres. Ça m'est déjà arrivé ailleurs, en Afrique bien entendu, et... je n'en suis pas mort !

Tout se passe avec le cérémonial habituel : serviteurs agenouillés, battant des mains chaque fois qu'ils ont passé un plat, après l'avoir élevé sur leurs paumes réunies. Nous causons gaiement. Ishé, toujours aimable, fait presque tous les frais de la conversation. J'admire une dernière fois cette belle maison aux pièces vastes et hautes, d'un cachet si artistique. La pénombre, le calme, le glissement silencieux des serviteurs, leurs gestes discrets et symboliques, l'extrême politesse des maîtres de céans, tout donne à cette réception un caractère de dignité et de cordiale hospitalité qui surprendraient ceux qui croient à tort que « nègrerie » et grossièreté sont synonymes.

A midi, en canot, à toute vitesse, les équi-

pes des deux embarcations rivalisant d'énergie, nous glissons sur la plaine inondée et rentrons à la station.

Lundi, Dieterlen arrive à Lukona. Très aimablement, il a offert de m'accompagner, ne voulant pas me laisser faire seul le voyage du Borotsi à Séshéké. Il espère, par la même occasion, rencontrer en route et ramener son ami, M. Jacques Delpech, qui vient passer quelques semaines au Zambèze. Les bateliers ont calfaté ma barque, tout est prêt pour le voyage.

Le soir, au crépuscule, je vais vite faire mes adieux au couple princier. Je les trouve assis sur des nattes, dans leur cour principale, rendant la justice au milieu d'une troupe de personnages agenouillés devant eux. D'un geste, on éloigne cette plèbe qui va s'accroupir plus loin, sans cesser de battre des mains. Je reste seul auprès de Mokwaé et d'Ishé, et nous causons un moment. J'exhorte Ishé à persévérer dans la foi chrétienne et l'assure de la sympathie et des prières des amis des Missions de France et d'ailleurs. Puis nous prions ensemble. Pendant tout ce temps, deux

tambours et un xylophone jouent en sourdine, au fond de la cour, tandis que, derrière nous, une vingtaine d'hommes sont à genoux et écoutent ma prière avec un grand recueillement apparent. Et, malgré ce décor et ce milieu étranges, Dieu est là tout près de nous. Puis je quitte mes hôtes, non sans émotion, car Ishé est devenu un ami pour moi et je regrette d'avoir à le quitter. Il m'accompagne jusqu'au canot et me dit encore, en termes émus et simples, son grand désir de rester fidèle à son Sauveur.

Tandis que, dans la nuit, je retourne à la station, les étoiles se reflètent dans l'eau ; les pagaies, en plongeant, font jaillir et, en ressortant, laissent tomber des chapelets de diamants ; un oiseau nocturne nous suit, en poussant des cris rauques, et la course rapide me souffle au visage une brise délicieusement fraîche. Est-ce un rêve, ou suis-je dans la réalité ? Je ne sais plus. Mon esprit s'envole je ne sais où et, quand la barque approche du rivage, les payeurs sont obligés de me dire : « Descends, nous sommes arrivés ! » C'est dom-

mage, on était si bien là ! Et vous me comprendrez si je dis que j'étais mélancolique à l'idée de quitter Nalolo. La station n'est pas plus belle, pas moins isolée et solitaire que lorsque je vous racontais mes impressions d'arrivée, il y a dix mois. Mais, comme je l'avais pressenti, ce qui attache à ces lieux déshérités et les rend très chers, c'est l'œuvre spirituelle qui s'y poursuit et s'y accomplit petit à petit. Reverrai-je sur la terre, ou seulement dans un autre monde, Sétimbéko, le beau batelier qui apprend « la sagesse de Dieu », et Ishé Kwandu, chef nègre, très respecté, et disciple du Christ, très humble ? Peut-être qu'ils devanceront dans le Royaume des cieux beaucoup d'entre nous, car Jésus-Christ a dit que « les derniers seront les premiers ».

Mardi matin, 21 avril, à 9 heures, nous quittons Nalolo. J'ai une équipe de sept payeurs, plus Kachika qui manie déjà bien la rame et fera la popote. Mon chef d'escouade est un petit homme très tranquille, toujours de bonne humeur et d'une habileté remarquable. Il s'appelle Nasiléle. Dieterlen a sept hommes aussi. Leur chef

s'appelle Molémoa, un grand sec, aux cheveux et à la barbe grisonnants, aux traits fins et distingués. Il a beaucoup voyagé avec Coillard et c'est un excellent batelier-chef, connaissant tous les secrets de la navigation sur le fleuve. Un de ses fils fait partie de l'équipe. C'est un gaillard haut de 1 mètre 90, large d'épaules, au buste vigoureux, portant, au sommet de cet échaffaudage d'os et de muscles, une toute petite tête, bien posée sur un long cou, aux yeux très vifs, au regard fier et hautain. Son crâne est cerclé d'un anneau métallique rouge, à la mode des Zoulous, et il ne porte qu'un vaste pagne rouge. Rameur infatigable, bon fusil, il obéit docilement et nous sert bien, mais sans aucune servilité et, si son regard exprime de la déférence pour le missionnaire, on y lit aussi un dédain à peine dissimulé pour l'homme blanc qui, à son avis, ne possède guère que deux ou trois bonnes choses en ce monde : des fusils, de la poudre et de l'argent, et ne sait pas ramer toute une journée sous le grand soleil d'Afrique !

La barque de Dieterlen, plus rapide et

moins chargée que la mienne, justifie son nom de « Mouette » et prend la tête. Nous suivons à cent mètres. N'oubliez pas que nous sommes au moment de la plus haute crue du fleuve. Il ne forme plus qu'une vaste nappe d'eau, s'étendant jusqu'à la ligne des collines boisées, coupée d'îlots, recouverte partiellement d'herbes et de roseaux. Nous voguons toute la journée à travers ces herbes et le soir nous surprend loin de Sénanga où nous voulions passer la nuit. Il faut coucher dans un de ces îlots. A 9 heures, nous sommes installés sous nos moustiquaires et tout s'endort. Quelques heures plus tard, je suis réveillé par une sensation de piquûre à la figure. Des moustiques ?... Je me passe la main sur la tête et aussitôt des centaines de morsures cuisantes se chargent de me rappeler à la réalité et d'éclairer mon cerveau endormi : ce sont des fourmis guerrières !

En un clin d'œil, je me précipite à bas de mon lit et j'allume la lampe électrique : je suis couvert de fourmis et Dieterlen est bientôt dans la même situation que moi. Nous sommes obligés de nous dépouiller

de nos vêtements, et, après nous être débarassés du plus gros de nos ennemis, nous cédon's la place à ces diables enragés, qui montent à l'assaut en bataillons serrés, pour chercher un refuge dans les barques, où nous exterminons les derniers survivants encore implantés par leurs mandibules dans notre peau. Hélas ! les moustiques nous y retrouvent et il ne fait pas chaud. Impossible de fermer l'œil. Nous attendons le jour en écrasant des multitudes de persécuteurs ailés ou à six pattes et en devisant de choses et autres. Quelle nuit ! Le ciel est en beauté : Orion, la Croix du Sud brillent d'un éclat merveilleux. A l'autre extrémité de l'horizon, la Grande Ourse apparaît et nous rattache à l'hémisphère européenne. Mais toutes ces illuminations célestes nous laissent indifférents. Enfin, nous voyons ces constellations baisser à l'horizon, pâlir et « l'aurore aux doigts de rose » nous donne le signal du départ. Nous réveillons nos bateliers qui ont échappé, en partie, à l'invasion et qui ne se sont pas dérangés de leur sommeil pour si peu ! Depuis leur âge le plus ten-

dre, leur épiderme a été accoutumé à servir de champ de bataille aux bestioles de ce genre. Ils ont l'habitude !

Les boîtes de conserves que nous avons laissées ouvertes sur la table du campement ne sont qu'une masse noire, grouillante de fourmis. Il y en a dans nos lits, dans nos couvertures, partout. Allons, il faut battre en retraite rapidement, on mangera plus tard. En route, les bateliers, et bon train !

A midi, nous sommes à Sénanga. Le temps de prendre un lunch frugal et nous reprenons notre course. Cette fois, nous sommes dans la région pittoresque, nous sortons du Borotsi proprement dit. Le fleuve coule entre des berges plus rapprochées, couvertes d'arbres superbes et de bouquets de palmiers. A cinq heures, nous abordons et campons à l'étape réglementaire qui s'appelle « Lébala la Matèbèlè », c'est-à-dire « le camp des Zoulous », en souvenir d'un « impi » ou régiment de Matèbèlès de Lobengula qui y fut autrefois surpris et anéanti par les Barotsi. Nous nous installons dans des paillottes ouvertes et entou-

Ph. Pedrotti.

Le « Boiling Pot » (p. 339)

rées de palissades de roseaux qui servent de campement aux magistrats et marchands voyageant sur le Zambèze. Heureusement, il n'y a pas de fourmis dans la région de la forêt et nous en sommes désormais à l'abri.

Le jeudi 23, matinée exquise. Le fleuve est comme un miroir d'argent, large de 200 mètres, parsemé d'îles. Des arbres magnifiques plongent leurs branches dans l'eau sur les deux rives. Des singes sautent dans les ramures et s'esquivent en criant ou en gloussant de colère. Des oiseaux de tout genre passent en bandes au-dessus de nous, ou volent au ras du fleuve. Nos fusils, de temps en temps, descendent un canard. Mais ces animaux ont trente-six vies, comme les chats. Blessés seulement, ils plongent et disparaissent, nageant entre deux eaux pour reparaître 200 mètres plus loin. Il faut les tuer raides, en visant la tête, pour être sûr de les avoir.

Pour passer le temps, nous prenons aussi la pagaie. C'est un art difficile, la position debout rendant l'équilibre instable et, faute d'habitude, on sent vite l'effort dans les

muscles du dos. Mais c'est un exercice excellent. La matinée fut encore embellie par une rencontre inattendue. Nous croisons, en effet, deux barques de la Mission qui montent des colis à Nalolo et les bateliers me remettent une lettre, une lettre de la famille lointaine. Se faire apporter son courrier sur le Zambèze, à deux mille lieues de son point de départ, ce n'est pas banal ! Délicieuse surprise dont je me régale, tandis que nous continuons à glisser sur le courant plus rapide.

A trois heures, arrêt à Séoma pour décharger les barques et les transporter en aval des chutes de Gonyé. Ce service est assuré par des wagons et des attelages appartenant à Léwanika. Le grand chef se fait ainsi une petite rente honnête. Un Blanc, dont il me serait impossible de dire la nationalité, a la surveillance de l'entreprise. Nous allons lui faire une visite. Il nous offre une tasse de café que nous dégustons, assis à l'ombre d'un immense spécimen de la famille des figuiers. Ce géant a été renversé par un violent orage, il y a bien des années. Du tronc, posé hori-

zontalement sur le sol, sont sortis trois troncs nouveaux, dont l'un a plus de 9 mètres de circonférence. On abriterait une vaste assemblée à son ombre.

Ce pauvre Blanc, perdu dans cette solitude, nous aurait inspiré quelque pitié, s'il ne s'était chargé de nous en dispenser, en nous déclarant que cette vie lui plaisait énormément. Il n'a de goût que pour la chasse, la pêche et les courses dans la pousse, le fusil à l'épaule. Il est servi à souhait. Il se distingue, d'ailleurs, de ses congénères aventuriers par la bienveillance avec laquelle il parle des Indigènes et qu'il leur témoigne certainement, car ses quelques domestiques paraissent être pour lui de véritables amis.

A 4 heures 1/2 du soir seulement, le transfert des barques et leur mise à l'eau sont achevés. Il est trop tard pour se lancer dans les rapides. Nous campons sous les arbres, auprès d'un feu confortable et nécessaire, car les nuits sont déjà très fraîches et la rosée abondante.

Le vendredi 24, nous partons à 7 heures. Dès la sortie du canal, nous nous trouvons

en présence d'un fleuve très différent de ce qu'il était dans la partie supérieure de son cours. Ici, toute la masse des eaux, après s'être précipitée tête baissée dans les cataractes de Gonyé, vient s'encaisser avec violence et forcer un passage à travers une gorge de 80 mètres de large, bordée de falaises rocheuses, et formant un coude presque à angle droit. La profondeur de l'eau est énorme et, à l'entrée même de cette gorge, on voit tourner rapidement des courants et des contre-courants, se former des cuvettes de dépression où l'eau tourbillonne, des centres de succion, puis monter des vagues de fond qui s'écroulent en écume. C'est vraiment une cuvette du diable !

Nos chefs d'équipe donnent des instructions précises à leurs hommes, leur indiquent quelle direction ils vont suivre, à quel endroit il faudra virer, couper ou recouper le courant, laisser l'esquif filer sur les vagues ou, au contraire, lui donner toute l'impulsion des pagaies maniées avec toute la vigueur de leurs bras. Les tabatières passent de mains en mains. Puis le départ se fait en douceur. Les bateliers se

taient et, dans le silence le plus absolu, avancement à petits coups de rame, comme s'ils avaient peur de réveiller le génie mal-faisant qui habite ces eaux traîtresses. Ils coupent, d'abord, droit à travers la cuvette, vers la rive sud. Puis, par une manœuvre habile, ils se laissent saisir par un courant qui les entraîne jusque tout près de quelques roches noires et menaçantes, pour les en éloigner, au moment où il semble que les barques vont s'y briser, et les rejeter vers la rive nord. Là un autre courant nous empoigne et nous filons vers le milieu du fleuve.

Revenus vers la rive sud, nous passons devant une petite plage de sable blanc éblouissant, où j'aperçois, perché sur ses longues jambes cagneuses, la tête rentrée dans les épaules, l'air le plus mélancolique qui se puisse imaginer, un vieux marabout au crâne chauve, qui médite tristement. Il ne daigne même pas cligner de l'œil lorsque nous filons sous son bec et ne change pas d'une ligne sa pose hiératique. Pauvre philosophe solitaire, sans doute était-il dans les affres d'un récent veuvage et pleu-

rait-il la mort de sa compagne ! Peut-être aussi était-il tout simplement à l'affût d'un déjeuner problématique.

Le courant devient plus vif. Un bruit d'eau qui se précipite se fait entendre en avant. Puis apparaissent de petites vagues aux crêtes blanches. Voici les rapides. Kachika, qui n'est jamais sorti de sa plaine du Borotsi, n'est guère rassuré et regarde avec angoisse les remous et surtout la ligne d'écume qui nous barre la route.

Ce qu'on éprouve dans des moments comme ceux-là, c'est une sensation intense de vie et d'énergie qui vous dilate les poumons et le cœur. La nature est dressée avec toutes ses forces hostiles, sauvages et brutales, et contre elle se lève, pour lui résister et la dominer, l'être humain, faible mais intelligent et courageux. On se sent possédé, tout entier, de cette seule idée : vaincre l'obstacle et passer hardiment sur le dos de ces flots tumultueux, sans s'effaroucher de leurs cris de fureur et de leur danse échevelée.

Brusquement, le courant empoigne, étreint la barque, l'emporte comme un fétu.

Les pagayeurs, à demi agenouillés, plongent rapidement leurs rames à droite, à gauche, avec sang-froid et une remarquable adresse. On frôle des rochers. Une vague se plaque avec bruit sur l'avant du bateau et projette un paquet d'eau et d'écume. L'allure se précipite encore. Un dernier ressaut, une dernière gifle du fleuve sur l'esquif assez hardi pour le narguer et, comme par enchantement, nous voici en eau calme, le rapide est passé.

Aussitôt, au silence presque religieux des hommes (pendant le passage délicat il ne faut pas éveiller le dieu des écueils) succèdent de bruyants éclats de rire et des exclamations de joie. Le danger est passé, on se reprend à trouver la vie bonne : « Haha ! fleuve tout-puissant, ce n'est pas encore aujourd'hui que tu nous mangeras ! » (1) Les tabatières circulent de nouveau et les bateliers prennent une prise de satisfaction.

(1) Il y a quelques années, un pagayeur, dans un de ces rapides, a coulé avec une barque de la Mission et s'est noyé sous les yeux de son missionnaire. C'était le seul chrétien de deux équipes. Quels arguments les autres pagayeurs, tous païens, ont-ils bien pu tirer de cette mort ?

Nous passons ainsi, entre 8 heures du matin et 5 heures du soir, les rapides de Séoma, Mamungo, Matomé, Katshora, Mbowé, Kalé, Bombwé, et Namasiké. Puis nous campons, pour la nuit, près du confluent de la rivière Njoko, mais sur la rive droite du fleuve.

Nos bateliers ont eu une journée fatigante. Toutefois, ni leur bonne humeur, ni leur serviabilité ne s'en ressentent. Ils me font penser à nos braves pioupious qui, après une rude étape, font les faisceaux, organisent le campement, préparent la popote et lancent des feux roulants de lazis et de plaisanteries gaies. Nos hommes installent nos lits de camp et moustiquaires, vont à la corvée du bois, de l'eau, cuisent notre souper, puis le leur, et quand, enfin, nous avons fait, tous ensemble, le culte du soir, ils se roulent dans leurs couvertures et s'allongent sur le sol pour dormir, la tête tournée vers de grands feux qu'ils entretiendront toute la nuit, car il y a des fauves dans le voisinage.

Il fait trop beau pour dormir. J'écoute les hippos qui jouent bruyamment dans le

fleuve, les oiseaux nocturnes qui poussent leurs cris bizarres. La flamme de notre feu monte claire et gaie et projette sa lumière sur les broussailles et dans les ramures épaisses des arbres qui nous abritent de la rosée. A travers la moustiquaire, je vois Orion qui brille avec un éclat merveilleux et, plus loin, à l'horizon, la Croix du Sud. Celle-ci ne mérite pas les honneurs que lui ont fait les littératures « exotiques ». Il y a vingt constellations plus belles dans l'hémisphère austral. Ce qui lui a valu sa réputation c'est qu'elle évoquait, aux yeux des voyageurs superstitieux et dévots qui, aux siècles passés, découvrirent ces pays lointains, l'idée de la Croix rédemptrice et protectrice. Il leur plaisait, et cela ne saurait nous déplaire, de trouver ainsi, dans le ciel même, l'emblème de leur foi naïve et profonde. Et le voyageur, isolé dans son campement, au milieu de la brousse, se redit, avec la même conviction, le célèbre « *Stat crux, dum volvitur orbis* ».

Lundi, le 27 avril.

Nous avons passé d'autres rapides, ceux de Mantoo, de Lusu (la mort), de Ngambwé, — où il a fallu sortir les barques de l'eau et les traîner sur le sable pendant environ 100 mètres pour éviter des cataractes infranchissables, — enfin ceux de Manyékanga, où se produisit le seul incident désagréable du voyage. Dieterlen avait passé sans encombre. Mais ma barque, plus large, se buta violemment contre un rocher et s'assit dessus, penchant à un tel angle que nous faillîmes tous rouler dans l'eau bouillonnante du rapide. Un rien aurait suffi à nous couler à pic. Les hommes sautent tous à l'eau et, après dix minutes d'efforts violents, parviennent à dégager l'embarcation et à la ramener en arrière. Puis ils sautent dedans, empoignent leurs pagaies, le courant très vif nous saisit à nouveau, nous heurtons à droite, nous heurtons à gauche, mais nous passons. Quand je regarde Kachika, je vois deux grosses larmes de frayeur couler sur ses joues; mais il n'a pas bougé du coin où il était blotti, cramponné

des deux mains au banc de devant et quand je le « blague », il affirme que « ce n'était rien, rien du tout ». Mais, un moment plus tard, il me pose naïvement une question qui révèle le fond de son cœur : « Crois-tu que le missionnaire de Livingstone me prendrait à son service, si je lui demandais de me garder ; je n'ai plus envie de retourner au Borotsi ».

Nous avons campé, pour la nuit, dans une île, et nous y avons passé toute la journée du dimanche 26. Pour ma part, je tiens beaucoup à ce repos complet du dimanche, en voyage. Ce n'est pas pour la « galerie ». Il n'y a personne, ici, pour nous espionner, et les Noirs, sans doute, préféreraient faire au moins une courte étape pour gagner du temps. Mais on a la satisfaction de le faire pour la discipline, pour le principe, par solidarité avec la grande famille chrétienne. Quoique « perdu dans le désert », on se sent « un » avec tous ceux qui prient Dieu en ce même jour. Je ne sais, d'ailleurs, rien de plus bienfaisant qu'un dimanche de repos dans la brousse

et j'ai peine à comprendre que l'on puisse se priver de cette joie pour « gagner » quelques heures. Les gagner sur quoi ? Sur l'éternité ?

Il est vrai que, sous tous les cieux et dans tous les climats, même parmi les missionnaires, il y a des hommes affligés de la maladie du « record » et du « mouvement accéléré et perpétuel ». Ceux-là ne partent que pour arriver et pour arriver vite. Soit. Mais quand la vie, par un heureux concours de circonstances, vous offre un peu de répit et vous permet d'en jouir, et de voyager intelligemment, pourquoi se priver de ce plaisir exquis ? Heureux les pays encore vierges d'hôtels, d'automobiles et surtout de ce genre de touristes qui « font » Berne et Zurich le lundi, le lac des Quatre Cantons le mardi, la Jungfrau le mercredi, Lausanne et Sion le jeudi, déjeunent à Genève le vendredi et rentrent à Paris, à Londres ou à Berlin, le samedi, pour une partie de golf ou pour une « première » sensationnelle. Mais, bientôt, trouvera-t-on encore un seul pays où la vie ne soit pas à l'électricité ?

Le soir, vers la fin de notre dimanche, nous fîmes, Robert Dieterlen et moi, un culte pour nos bateliers. Quelques-uns d'entre eux ont fréquenté les écoles de la Mission, de sorte qu'il fut possible de chanter des cantiques. « *Sur toi je me repose* » et « *Plus près de toi, mon Dieu* » sont traduits dans toutes les langues et chantés sous tous les cieux. Peut-être n'avaient-ils encore jamais retenti dans cette île ignorée, qui dort sur les flots paisibles du Zambèze.

Un magnifique coucher de soleil vint clore cette journée et, tout en nous étendant sur nos lits de camp, nous fredonnons le cher vieil hymne toujours jeune : « *Reste avec nous, Seigneur, le jour décline.* » Avec nous et avec tous ceux qui se réclament de toi, avec tous ceux que nous aimons, là-bas, là-bas, à l'horizon où pointent, dans l'ombre grandissante, les petites lumières falotes de la Grande Ourse.

Ce matin, à 7 heures, tout étant arrimé à bord, les gaffes appuient à la berge, plient sous l'effort des muscles tendus ; doucement, les barques se détachent du

sable et des roseaux qui les retenaient, glissent au courant qui les saisit et nous voguons à nouveau. Toujours des rives verdoyantes, des ramures qui plongent dans l'eau, des îles, puis de nouveaux rapides. Ce sont ceux de Samondalé, Mosila oa Ndimba, et Ka-tima-molilo, que nous franchissons comme en nous jouant. Avec ce dernier finit ce rêve de beauté sauvage et somptueuse. Nous pénétrons dans la plaine du Botoka, aussi monotone que celle du Borotsi. Un vent frais et vif s'est levé. Le fleuve moutonne et la barque avance péniblement dans un clapotis désagréable. Impossible de continuer à vous écrire.

Séshéké, le 30 avril.

Lundi matin, nous étions donc sortis définitivement de la région des rapides. Le fleuve débordé, large comme un lac, coupé de nombreux canaux formés par des bancs de roseaux et d'herbes, informe et endormi, coule paresseusement, languissamment, poursuivant ses méandres interminables.

Le soleil écrase tout de sa lumière aveuglante. On marche beaucoup à la gaffe ; c'est long et monotone. Enfin, de roseaux en roseaux, de chenal en chenal, avec quelques arrêts pour descendre une oie sauvage ou un canard, nous parvenons à une île sablonneuse, vers 6 heures du soir et nous campons. Des myriades d'oiseaux s'envolent à notre approche. Des hippopotames grognent et renâclent à quelques mètres, derrière un massif d'arbustes et de papyrus. Ce serait tentant d'aller voir un peu ce qui se passe là derrière. Mais j'ai la tête lourde, le cerveau rissolé par le soleil. Une tasse de café, un tabloïde de quinine, c'est tout ce que je puis prendre et je laisse Dieterlen attablé seul devant notre souper, dont le menu est cependant corsé d'une belle oie qui avait eu la sottise de regarder nos fusils de trop près. Le soleil m'avait certainement aussi regardé de trop près, car j'ai passé la plus grande partie de la nuit à grelotter de froid et, malgré la quinine, des frissons me coulaient tout le long de l'épine dorsale. Aussi, à 4 heures du matin, je rallumais le feu et faisais du café,

un café renforcé, noir à souhait, à l'emporte-pièce. L'hiver est à la porte et on s'en aperçoit, à 1.200 mètres d'altitude !

Je réveille impitoyablement tout le campement endormi et personne ne se fait prier pour absorber le liquide brûlant et se sécher autour du feu. Nous sommes tous couverts de rosée et les moustiquaires sont transformées en éponges. Nous quittons rapidement ces lieux inhospitaliers et, à 8 heures 1/2 du matin, nous abordons à Séshéké.

Nous voici au terme de ce voyage et je conclus ce récit, bien marri de constater combien j'ai été impuissant à vous faire vivre avec moi ces belles journées. Il faudrait un sysmographe bien délicat pour enregistrer les vibrations et les mouvements de l'âme, profonds sur le moment, mais fugitifs, et qui ne laissent dans le souvenir qu'une impression faite de reconnaissance et d'adoration envers *Celui* dont la main a créé tant de beauté, pour la joie de nos yeux.

Ph. Pedrotti.

« Le pont des Chutes » (p. 339)

Dans la brousse, le 6 mai.

Je suis en excursion avec M. J. Roulet, missionnaire à Séshéké. Nous visitons un district voisin de la station, pour nous rendre compte s'il y a lieu d'y fonder une annexe-école. Nous sommes venus à cheval et je viens de desseller une jument pêcharde que je montais et que m'a prêtée un commerçant de Séshéké. C'est une petite bête nerveuse, toujours sur l'œil, mais qui trotte à ravir, et j'ai bien joui de la course rapide à travers la brousse et les villages de la vallée où nous campons.

Nous sommes ici depuis hier après-midi, au milieu d'une clairière couverte de hautes herbes et encerclée de mimosas et autres arbustes, au milieu desquels se dressent quelques arbres de haute taille, assez clairsemés. Près de notre tente et du wagon qui a amené quelques articles d'échange et doit retourner à la station chargé de grain, une troupe d'indigènes, hommes et femmes, vend du millet et du maïs, qu'ils apportent dans des calebasses suspendues par paires à des perches posées sur les épaules.

Mon collègue leur donne, en échange, des pièces de calicot. Les transactions ne se font pas sans beaucoup de discussions et de bavardages animés. Parfois, l'Européen perd un peu patience, ce qui est bien excusable, vu les exigences injustifiées de sa clientèle.

Les Noirs ne s'impatientent presque jamais. C'est une supériorité qu'il faut leur laisser. Ils n'en ont pas beaucoup d'autres, si ce n'est peut-être celle de leur frugalité habituelle, de leur endurance en temps de disette et de leur superbe capacité digestive en temps d'abondance. Il arrive souvent qu'on se trouve assez sot, s'étant fâché, de constater que l'interlocuteur noir est resté parfaitement calme et sourit même de l'infériorité manifestée par les vivacités de langage du Blanc.

Pour en revenir à nos acheteurs, on joint toujours, au calicot échangé, une certaine quantité de fil et une aiguille. C'est la prime obligatoire. Le vendeur tient la bobine et une paire de ciseaux. L'acheteur saisit le bout du fil et se hâte d'en dérouler autant qu'il peut avant que les ciseaux n'in-

terviennent. Des rires énormes éclatent parce qu'une jeune femme, très leste, s'est enfuie à toutes jambes et a déroulé une quarantaine de mètres de fil avant que Roulet ait pu mettre fin à l'opération. Il faut si peu de chose pour amuser ces grands enfants !

Un groupe de petits négrillons, peu vêtus, accroupis sur le sol, assiste aux débats ; ils rôttissent au soleil leurs membres grêles et leurs ventres de financiers. Tout près de moi, sous un arbre, Kachika, qui voudrait maintenant venir avec moi jusqu'à Paris, fait la popote : une pintade, que Roulet a tuée tout à l'heure, cuite au riz, et l'habituel café à la mode boer. Versez sur cette petite scène les flots de lumière étincelante du soleil d'Afrique ; ajoutez-y le meuglement d'une vache, l'éternuement d'une chèvre, le roucoulement incessant des tourterelles dans les mimosas, et vous aurez la physionomie générale de notre campement. Il y fait bon.

Plus tard. — Je me suis interrompu pour aller essayer de « tuer quelque chose ». Toujours le retour à l'instinct primitif. Je

suis d'ailleurs revenu bredouille. Nous nous sommes assis, à la tombée de la nuit, devant la pintade et nous avons essayé de la manger, — essayé, mais pas réussi. La dite pintade était certainement une aïeule respectable et nous l'avons respectée, ou plutôt elle a résisté à toutes nos sollicitations. Il vaut mieux souffrir de la faim que du dentiste. Le soleil se couche, la fraîcheur tombe en même temps que la lumière baisse. Nous venons de faire le culte pour les gens rassemblés autour du feu de notre campement. Les voici qui partent pour rentrer dans leurs kraals voisins, profitant de la lumière discrète de la lune à son premier quartier. On les entend, pendant quelque temps, causer et rire. Puis c'est le grand silence de la brousse qui invite au repos.

Séshéké, le 18 mai.

Je rentre à l'instant d'une visite à Litia, le fils de Léwanika, grand chef du district de Séshéké. Il m'attendait à 4 heures pour prendre une tasse de thé et « causer ».

Un homme, placé en vedette, se hâte d'aller le prévenir de mon arrivée et le chef vient poliment à ma rencontre, pour me faire lui-même les honneurs de sa maison. Nous traversons la grande cour palissadée de roseaux et de bambous, d'une propreté scrupuleuse, et nous pénétrons dans la pièce où Litia reçoit les visiteurs. La demeure est construite sur le même plan que celles de Léalui et de Nalolo.

Au centre de la salle, vaste et fraîche, une table est couverte d'un joli service à thé, en porcelaine de Chine. Une autre table, de fabrication américaine, porte une machine à coudre. Au mur, un grand portrait de Léwanika, des vues des chutes Victoria. La plupart sont des agrandissements de photographies prises par Litia lui-même. Le chef est un amateur distingué et possède sept appareils de premier choix. Des chaises, des fauteuils, un canapé complètent l'ameublement. Litia me présente sa jeune femme, Namabanda. Elle n'a guère que 19 à 20 ans. Elle est grande, svelte ; sa figure est agréable quoique manquant de la finesse de traits qui caractérise la plu-

part des femmes de la famille de Léwanika. Litia était occupé à coudre à la machine, pour sa femme, quand je suis arrivé. Il est très habile de ses mains et fait, par exemple, des cannes à pommeau d'ivoire tout à fait élégantes, ainsi que d'autres objets qu'il ne dédaigne pas de vendre, à l'occasion.

Namabanda verse le thé. Litia m'offre un morceau de gâteau et nous causons. C'est un peu lent, au début. Mon hôte n'est pas bavard. Mais, peu à peu, il s'ouvre et une heure se passe fort agréablement. Nous terminons, bien entendu, par la question religieuse, Litia et sa femme étant chrétiens « professants », comme on dit ici, et nous ne nous séparons pas sans avoir prie ensemble. Qu'est-ce que l'avenir réserve à cet homme doux, aux manières distinguées, certainement désireux d'être un chrétien fidèle, mais qui manque de volonté et de fermeté ? D'ici peu d'années, il peut être appelé à devenir chef suprême de ce peuple, car Léwanika n'est plus jeune et sa santé est loin d'être satisfaisante, depuis quelque temps. Ce sera certainement

une crise redoutable dans la vie de Litia. Mais Dieu l'y préparera (1).

Quand je quitte mes hôtes, le soleil est descendu à l'horizon. Le fleuve est agité de petites vagues soulevées par une brise fraîche. Tout le ciel est rutilant, embrasé, du côté de l'Occident. La terre va s'endormir sous le regard de Dieu.

En wagon, le 21 mai.

Depuis quatre jours, je suis de nouveau en voyage. Le 18, à 7 heures du matin, huit rameurs nous emmenaient, Kachika et moi, dans la plus grande barque de la Mission, destinée surtout au transport des bagages lourds. Une autre barque nous accompagne. A 3 heures, nous arrivons à Mambova où je devais rencontrer le wagon de Livingstone. Mais je n'y trouve qu'une lettre

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, Léwanika est mort. Litia lui a succédé et a courageusement affirmé ses convictions chrétiennes, le jour même où, dans des cérémonies solennelles, il était investi de l'autorité de chef suprême des Barotsi et recueillait l'héritage de son père. Le *Journal des Missions* a raconté, en détail, ces événements intéressants (Mars, Avril, Mai, Juin 1916).

de Jalla me disant que le wagon s'est arrêté à Katomborò et que c'est là qu'il m'attendra. Mes bateliers ne font pas de difficulté pour faire cette étape supplémentaire. Mais ceux de la deuxième barque refusent net, déclarant qu'ils n'ont pas de provisions de route et qu'on ne les a engagés que pour Mambova. Palabres prolongées, discussions à perte de vue, gesticulations et mimique passionnée, roulements de prunelles furibondes, toute la lyre ! On me sert le grand jeu. Malheureusement, je me doute bien que tout cela n'est que comédie pour essayer d'extorquer quelques pièces de cotonnade ou quelques « shillings » supplémentaires à la « bonne poire » que je leur parais être. Aussi, instruit par l'expérience, je reste parfaitement calme et, de guerre lasse, ces braves types se résignent à partir. Seulement, le soleil ne s'est pas arrêté pour écouter ces énergumènes en mal d'éloquence ; la nuit vient, il faut camper sur place. Quelques instants plus tard, toute la bande rit, cause, fume, prise et se prépare à faire honneur à la polenta de ma-

nioc qui mijote sur le feu. Je me congratule d'avoir maintenu la dignité et le prestige de l'homme blanc et, en signe de bonne volonté, j'envoie Kachika leur porter six boîtes de sardines et du café pour améliorer leur menu frugal. « Ahé, ahé ! Ntate ! » « Merci, merci, père », disent mes bons farceurs.

J'ai soupé rapidement et, tandis que Kachika lèche consciencieusement le fond des boîtes de sardines et de confiture qui ont composé mon menu, je m'installe pour la nuit, puis je m'assieds à ma table pliante pour vous écrire. Figurez-vous que j'ai *découvert*, ici, au Zambèze, les mérites de l'acétylène ! Le comte de Rohan-Chabot, ayant terminé sa mission, a laissé à Séshéké quelques lampes qu'il a données à Roulet. Celui-ci m'en a prêté une et je l'inaugure ce soir. C'est superbe, un vrai phare qui illumine tout le campement. Elle suffirait à mettre en fuite une douzaine de lions, s'il y en avait par là. Mais, il fait décidément froid et les moustiques me persécutent abominablement. Je renonce à écrire.

Le lendemain, levé à 5 heures, je réveille

mes bateliers et en route. Nous devons franchir deux rapides assez mauvais. Mais mes gaillards sont solides et nous passons avec maestria. A midi, arrivée à Katomboroa. Le wagon est là. Il a déchargé un monceau de caisses sur la berge : il y en a 46, et tout cela doit tenir dans les deux barques ! Naturellement, les discussions recommencent de plus belle : « Il y en a trop, les barques ne pourront jamais prendre tout cela, etc., etc. » Ce fut une œuvre de patience : « Tiens, il y a encore un coin libre ici, prends encore celle-ci et celle-là » ; finalement, il en reste neuf sur la berge ; il est vraiment impossible de les caser. Je les fais recharger sur le wagon et conduire chez le petit chef du village qui les prendra en consigne jusqu'au prochain passage de missionnaire.

Tandis que le wagon fait ce petit trajet, je casse la croûte à l'ombre d'un grand figuier. Des papyrus magnifiques font un rideau, à travers lequel on aperçoit le fleuve d'un bleu intense, pailleté d'or. Les dix-huit payeurs sont étendus dans l'herbe et se reposent. Survient un grand gail-

lard, fort laid, qui se met aussitôt à pérorer. C'est le chef du village. Sans s'adresser à moi, il commence une violente diatribe contre les Blancs : « Ils ont pris le pays, ils y font ce qu'ils veulent et agissent vis-à-vis des propriétaires noirs avec un parfait sans-gêne, etc. » Il paraît, me dit Kachika, que les bœufs du wagon de M. Jalla sont entrés dans des champs, pendant la nuit, et ont commis des dégâts. De là ce flot d'éloquence bilieuse, que mon homme n'interrompt que pour priser ou pour se moucher bruyamment, tout en lançant à son auditoire, muet et sarcastique, des regards furibonds. Pas une fois, il ne regarde de mon côté. C'est fort comique.

Je lui prépare un grand bol de café au lait condensé, dans lequel je mets douze morceaux de sucre, et je le lui envoie par Kachika, avec ce message pacifique : « Pour te calmer les nerfs » (ho khutsisa letsoalo). Mon bonhomme déguste son sirop de café, avec accompagnement de formidables bruits de langue et de palais, pour me montrer qu'il l'apprécie, rend le bol vide à Kachika, et reprend immédiatement la

suite de sa diatribe. Cette fois, c'est si drôle que je pouffe de rire. L'orateur s'arrête interloqué, regarde l'auditoire qui s'esclaffe et tout finit dans les rires et de nombreuses prises de tabac. Le wagon revient. Je salue avec déférence mon petit potentat bouffi de vanité, mais pas méchant, et nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Des cahots, des ornières, une poussière épaisse, des arbres, encore des arbres, toujours des arbres, de temps en temps une échappée sur le fleuve, nous roulons là-dedans de deux heures à huit heures du soir, puis le lendemain et le surlendemain. On mange et on dort où on peut et comme on peut, plutôt mal que bien. On se sent sale, rempli de cette poussière noire d'herbe brûlée qui s'infiltré partout, las et paresseux. Ce n'est qu'au coucher du soleil qu'hommes et bêtes reprennent de l'entrain et de l'énergie : les seize bœufs tirent le lourd véhicule, dont les roues enfoncent dans le sable profond, avançant de leur pas lent et mesuré qu'accompagne cette sorte de râle caractéristique qui s'échappe

de leur gorge gênée par la courroie du joug. Les hommes marchent à côté, devant, derrière, jouissant de la fraîcheur de la nuit après la canicule du jour. Cette monotonie n'a été interrompue par aucun incident quelconque, et nous n'avons rencontré aucun être vivant, sauf une troupe de 17 babouins de belle taille qui, sans se presser, nous ont passé sous le nez, en poussant leurs grognements insolents et rageurs. Le conducteur leur lâcha un coup de fusil. Aussitôt, la troupe disparut dans une fuite éperdue et dans un concert d'imprécations et de jurons grossiers, car les singes savent jurer, cela ne fait pas de doute.

Enfin, vendredi soir, à 5 heures, le 22 mai, nous arrivions à Livingstone. Une heure plus tard, M. et Mme Bouchet débarquaient du chemin de fer, rentrant d'Europe. Après avoir visité les chutes, je repartirai avec eux pour Séshéké, où la Conférence va se réunir. J'entends les locomotives qui manœuvrent à la gare et c'est un peu dur de penser que je n'aurais qu'à monter dans le train ce soir pour être,

dans un mois, auprès de vous. Mais il faut encore retourner en arrière et renvoyer de trois mois cet heureux jour. Le devoir, l'austère devoir est d'ailleurs embelli par la perspective d'une échappée au Lessouto, le temps de revoir tous les parents et amis que nous y avons laissés, et les belles montagnes bleues du pays de Moshesh, qui fut notre seconde patrie.

Mardi, le 28 mai.

Hier, en compagnie de L. Jalla, j'ai visité les chutes du Zambèze dites « Victoria Falls » et que les indigènes ont nommées « Mosi oa thunya », ce qui veut dire : « La vapeur qui monte ».

Je n'ai pas la prétention de vous décrire ces Chutes merveilleuses et qui défient l'imagination. Cette description a été faite plusieurs fois et nul n'en a mieux parlé que Livingstone lui-même, qui les découvrit en 1855. Cependant, les plus éloquents de ces récits sont impuissants à donner une idée adéquate ou même approximative de la

grandeur, de la magnificence du spectacle que présentent les Victoria Falls. L'esprit reste confondu et la plume ne saurait dire ce que même les plus belles photographies ne peuvent pas traduire.

Le fleuve a, en cet endroit, un kilomètre et demi de large. A cette époque de l'année, il roule une masse énorme d'eau, son volume a décuplé. A l'allure d'un cheval au grand trot, cette formidable masse d'eau arrive devant une faille gigantesque, qui s'étend d'une rive à l'autre, sur une longueur de 1.200 mètres, et qui a plus de 80 mètres de profondeur. Avec une vitesse incalculable et un bruit de tonnerre assourdissant, ces millions de mètres cubes d'eau se précipitent dans cet abîme. L'œil est fasciné par la chute vertigineuse, sans arrêt, de cette grandiose nappe d'eau, éblouissante de blancheur, où les rayons du soleil projettent toutes les couleurs du prisme. Un immense nuage de poussière d'eau s'élève de ce gouffre et monte à une grande hauteur dans le ciel. On l'aperçoit à plusieurs kilomètres de distance. On ne peut pas s'approcher des Chutes sans subir

la douche de cette vapeur qui retombe en pluie.

En un des points les plus favorables pour contempler ce spectacle, — une sorte de terrasse rocheuse qui n'est que la lèvre sud de la faille, — sous l'effet de cette pluie incessante et du soleil tropical, une végétation extraordinaire a grandi. C'est un fouillis d'arbres de haute taille, de palmiers, d'arbustes, de fougères magnifiques. Des lianes s'enroulent autour des arbres et retombent en festons et en guirlandes. Des arums, des lys, des orchidées variées, des mousses épaisses forment un tapis de verdure et de fleurs. Mais on n'y prête qu'une attention distraite. Toute la pensée est saisie, étreinte par la magnificence de cette vaste nappe d'eau que l'on aperçoit à travers les feuillages et qui s'écroule avec fracas dans l'abîme. On se hâte d'un point de vue à l'autre pour essayer d'en voir le plus possible, d'en saisir les aspects variés, de plonger, si faire se peut, le regard jusqu'au fond du gouffre, espoir toujours déçu, car les abords sont trop glissants et l'à-pic trop vertigineux.

Ph. Pedrotti.

Le « Cañon » (p. 340)

L'immense cascade ne présente, à cette époque de l'année, à cause de la crue du fleuve, qu'une seule masse ininterrompue.

CHUTES DU ZAMBÈZE

Pendant la saison sèche, des promontoires de rochers apparaissent et la divisent en plusieurs sections auxquelles on a donné

des noms distincts : en partant de la rive gauche, c'est la « Eastern-cataract », ou cascade de l'Est ; puis la « Rainbow-fall », ou chute de l'arc-en-ciel ; au centre, la « Main-fall », ou chute principale ; sur la rive droite, la « Devil's-fall », ou cascade du diable.

On peut approcher très près de cette dernière. Elle est séparée de l'ensemble par une île couverte d'arbres et de buissons, qui s'avance en promontoire et projette un éperon rocheux d'où l'on doit pouvoir, lorsque les eaux sont basses et que la vapeur est moins dense, mesurer de l'œil le fond de la faille. Ici, la masse d'eau coule directement à vos pieds, sur un plan incliné de grandes dalles rocheuses plates et lisses, avant de se jeter à pic dans le gouffre. Elle glisse silencieuse, légère, d'un mouvement si souple et si harmonieux, elle est si limpide et cristalline que l'on éprouve une véritable fascination à suivre sa course rapide et cette pensée vous vient : Comme il ferait bon glisser avec elle, « toboganner » sur son dos et, là-bas, au bout du tremplin, faire avec elle un plongeon vertigineux

dans l'immense piscine dont aucun regard humain n'a jamais sondé les mystérieuses profondeurs.

Puis on revient sur ses pas, à travers la « Forêt de la pluie », pour s'arrêter à l'entrée du chenal par où les eaux s'échappent. Du point nommé « *Danger point* », on voit toutes ces eaux, précipitées et accumulées dans le gouffre, converger avec violence vers une étroite ouverture, entre de hautes parois de rocher à pic, et s'y frayer un passage avec furie. C'est un spectacle prodigieux que celui de cette cuvette tourbillonnante et mauvaise, où l'eau atteint une profondeur inouïe et forme des tourbillons, des entonnoirs, des maelstrom, auxquels on a donné les noms de « *Boiling pot* » ou la marmite en ébullition, et de « *Whirlpool* » ou le tourbillon.

En continuant de longer cette falaise, on voit s'élancer, d'une rive à l'autre, avec une hardiesse admirable et une parfaite élégance de forme, le fameux pont de fer qui porte le double ruban d'acier du chemin de fer du Cap au Caire, œuvre puisante, géniale, de l'homme, qui vient ainsi

affirmer que les plus redoutables barrières opposées par la Nature ne sauraient ni intimider son esprit de conquête, ni arrêter sa marche vers le progrès.

Au delà, le fleuve continue sa course affolée, sa bataille violente pour se frayer un passage à travers les obstacles et les méandres d'un prodigieux « cañon », long de plus de cinquante kilomètres, avant de parvenir aux espaces libres où, enfin apaisé, il pourra reprendre sa marche naturelle entre des berges normales.

Si l'on se sent impuissant à donner, par écrit, une idée même lointaine de la beauté majestueuse des Chutes du Zambèze, par contre, on revient de cette visite les yeux et le cœur remplis de souvenirs inoubliables, où domine le sentiment de la puissance et de la majesté de *Celui* qui créa le mouvement et la vie et mit en œuvre les forces prodigieuses de la Nature. C'est un enrichissement d'avoir contemplé ces merveilles. C'est une peine de s'en séparer.

Séshéké, le 22 mai.

Depuis ma dernière lettre, je suis revenu à Séshéké, en compagnie de M. Jacques Delpech, pour prendre part à la Conférence. Celle-ci s'est terminée aujourd'hui. Demain nous partons. Nos barques et nos équipes de bateliers sont prêtes. La présence de tous ces hommes occasionne un travail considérable à nos hôtes qui doivent fournir la nourriture de tout ce monde, pour un voyage de vingt jours sur le fleuve : farine de manioc, poisson sec, sel, sucre, conserves, etc. Nos dames sont inlassables, faisant cuire des fournées de pain et de biscuit, s'assurant que nous ne manquerons de rien.

L'animation la plus grande et la plus franche gaieté règnent partout. Demain, Séshéké sera au calme plat. Les uns — la majorité — seront remontés vers le Borotsi. Les autres — dont je suis — auront pris la direction de Livingstone pour assister, dans cette ville, à une Conférence qui réunira des délégués des diverses Sociétés de Mission qui sont à l'œuvre dans la Rhodé-

sia du Nord, en vue d'établir entre elles une collaboration plus étroite. De là, je partirai pour le Lessouto, puis pour le Cap de Bonne-Espérance, où j'espère m'embarquer à la fin de juillet (1).

Notre Conférence de Séshéké a été caractérisée par l'aimable hospitalité de nos hôtes et par la franche cordialité qui a présidé à nos réunions. Les incompatibilités des caractères et la diversité des opinions, inévitables, même entre frères, ont été recouvertes d'un voile de charité et d'amour fraternel. Ce sont là les vraies traditions de la Mission. J'en ai, pour ma part, apprécié la bienfaisante influence, et j'en garde un précieux souvenir.

Un dernier culte nous a réunis, ce soir à 9 heures, sous la véranda de M. et Mme Roulet. Nous avons prié ensemble et chanté

(1) Le 1^{er} août, je prenais passage sur un paquebot, en partance pour Londres, avec M. S. Duby, missionnaire au Lessouto. Des bruits alarmants circulaient en ville, mais les journaux du Cap se montraient encore très réservés et paraissaient croire à la possibilité de maintenir la paix.

Le 3 août, le capitaine faisait afficher, à la coupée du paquebot, ce « sans-fil » énigmatique : « *L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie et a envahi la Belgique.* » La grande tragédie mondiale venait de commencer.

plusieurs cantiques. Debout, avant de nous séparer, nous avons entonné l'hymne chère à M. Coillard :

Qu'il fait bon à ton service
Jésus, mon Sauveur !

Les deux premières lignes de ce cantique populaire disent très exactement et avec une heureuse simplicité les pensées qui remplissent mon cœur au moment où je quitte la Mission du Zambèze et le pays de Léwanika.

CAHORS, IMP. COUESLANT (*personnel intéressé*). — 21 613

686

65131